ANUL XXVI - Nr 26

DECEMBRIE 1980 - IANUARIE 1981



Carpații

Depósito legal: M. 8.137-1958.

Director: Aron Cotruș † REVISTA DE CULTURA SI ACTIUNE ROMANEASCA IN EXIL Redactor: Traian Popescu



INIMA NEAMULUI MEU

In amintirea lui Aron Cotruș

de Alexandru Gregorian

Inima neamului meu,
Odată jilț al lui Dumnezeu,
Inima din clăi, din ponoare,
  — Acum, din vrăjmașe porunci,
    Legată de stânci,
    Cu svâcnet in brânci —
Cum mă mai doare!

Inima neamului meu,
Flacără ieri, cândva curcubeu,
  — Azi, ca o vită, e'nchisă 'n colhoz.
Mâine, mâine cine-i mai știe
Darul, harul de omenie,
Căci țara e numai răni și moloz...

Inima neamului meu,
Ce blestem, ce blestem greu!
Ingenunchiat de zodii rele,
La ce sobor, Doamne, de stele
Și'n care piscuri de parâng
Să bat urlând, să plâng, să plâng?

Inimă pusă'n butuci,
Ni-i cerul stepă de calmuci,
Biserica, zălog
Și sufletul olog,
Că ne-au trădat pân'și aezii:
Toți Blaga, toți Arghezii.

Inimă arsă'n lungoare,
Neam sfânt, strâns in zăvoare,
Neam frânt și singur, fără crezământ,
Unde ți-i cruntul, dacic legământ?

Din volumul
«PETE DE LUMINA»
Salamanca, 1980

SARBATORI FERICITE

SI UN AN NOU PLIN DE

MARI IMPLINIRI

UREAZA

CITITORILOR SI SPRIJINITORILOR

REVISTA SI EDITURA CARPATII

LA MULTI ANI!

CE SONT EUX QUI L'AURONT VOULU!

par Faust BRADESCU



DEPUIS que les pays de l'Est sont tombés sous la coupe communiste et que la souffrance est devenue leur lot quotidien, nous, les Roumains, avons essayé de faire porter le poids de notre lutte sur le problème commun: celui du combat contre le marxisme et contre les Soviétiques.

Intentionnellement, nous avons évité, autant qu'il nous a été possible, de toucher à des problèmes ayant trait à d'anciennes querelles qui préoccupaient jadis notre nation par rapport aux autres nations limitrophes et en rapport avec elles. On avait considéré que les malheurs actuels, qui nous concernent et nous touchent TOUS de la même manière, avaient un tel poids qu'il devenait ostensible et inadéquat d'y revenir et surtout d'insister sur ces sujets.

Il nous aurait été facile de prendre la mouche à tout instant et de considérer les actions des uns ou les allusions des autres comme provocantes et dangereuses pour l'avenir de notre nation. Surtout, que les motifs ne manquaient guère! Il y avait souvent, dans la presse ou dans des publications spécialisées, des allusions et des affirmations blessantes et infondées à l'adresse de la Roumanie et des Roumains. Et comble de dérision, toutes venues de la part de nos voisins, les Hongrois.

Ceux-ci, dans une sorte de rengaine plaintive, ne perdaient pas la moindre occasion pour faire entendre, à qui voulait les écouter, le malheur que représente pour la «Couronne du Saint Etienne» le traité de Trianon, l'existence d'une Transylvanie roumaine et la perte de prestige d'un peuple fier!

Pendant longtemps, nous, les Roumains, nous nous sommes abstenu de répliquer par une sorte de fausse indifférence au sujet des efforts révisionistes et de la remise dans le circuit international de cette nostalgie agressive d'un passé qui leur tenait à coeur.

Par notre nature, nous sommes très patients et nous ne nous affolons pars chaque fois que la tonnerre gronde. Nous en avons vu d'autres dans notre longue histoire, placés comme nous l'étions par la Divinité «dans le chemin des méchancetés», comme dit l'un de nos vieux chroniqueurs.

* * *

Cette fois-ci, néanmoins, les choses ont pris une tournure qui commence à nous échauffer, car les propos de nos voisins, les Hongrois, dépassent l'admissible et le raisonable.

A l'occasion de la Conférence de Madrid, où le sort des Roumains et des Hongrois, autant que celui des toutes les nations d'au-delà du Rideau de Fer, oscille sur la corde raide d'une décision qui pourrait nous être fatale, les cercles hongrois n'ont rien trouvé de mieux à faire que d'y présenter — comme thème de discussion — le projet de constitution d'une Transylvanie indépendante.

Sous le nom très suggestif d'ailleurs, de «Féderation Socialiste des Hongrois de Roumanie», on demande NI PLUS NI MOINS le démembrement de l'Etat roumain et l'établissement d'une sorte d'«Etat-tampon» entre Budapest et Bucarest, qu'on veut appeler «REPUBLIQUE SOCIALISTE DE TRANSYLVANIE». Et pour arriver à convaincre les délégations de l'Assemblée madrilène, les auteurs de ce «Memorandum» extravagant ont recours aux accusations classiques portées couramment contre les Roumains.

Une question se pose: Dans quel but créer une nouvelle République socialiste dans le cadre du Bloc Socialiste, si la politique revancharde des Hongrois tend théoriquement à refaire la «Grande Hongrie», même au détriment des autres nations limitrophes et surtout à l'encontre de la vérité historique et ethnique?

Lorsqu'on est sûr, convaincu, d'avoir le droit et la vérité de son côté, on ne milite pas pour une position douteuse et pour une réalisation factice. Or, qu'est-ce que cela signifierait SINON la mise en fonction d'une aberration politique, INADMISSBLE pour les quatre millions de Roumains transylvains, dont les ancêtres reposent dans cette terre depuis des millénaires. Il n'y a pas un seul Roumain dans le monde qui puisse admettre une telle élucubration.

Cependant, dans les conditions actuelles, cette proposition incongrue — lancée à un moment pathétique pour l'Est européen — montre indubitablement que «l'inteligentzia» magyare considère PRIMORDIAL le problème de ses revendications territoriales, en dépit de la tragédie politique et humaine qui nous menace tous.

On était habitué à voir paraitre dans la presse des articles et des études revendicatifs, pleins de haine, de mensonges et de menaces à l'adresse des Roumains. On les prenait pour ce qu'ils étaient, dans leur faiblesse d'arguments et de preuves, qui n'impressionne plus personne.

Aujourd'hui, nos voisins, les Hongrois, font stupidement le jeu des Soviétiques et se montrent naïfs comme il n'est pas permis de l'être

Par leur intervention intempestive, ils ont ébranlé l'unité d'action et de protestation des nations asservies, oubliant que notre situation (Roumains, Hongrois, Polonais, Tchèques, Croates, etc.) est SEMBLABLE. Nous nous trouvons tous engagés dans un combat à mort, que nous avons le devoir de ne pas affaiblir par des problèmes excentriques qui ne touchent pas l'aspect commun et urgent de la question.

Nous sommes TOUS sous l'emprise communiste.

Nous supportons TOUS les mêmes conséquences atroces.

Nous avons TOUS, en quelque sort, LE MEME DESTIN.

Pour nous, en tant que ressortissants de ces contrées, il n'y a pas de SALUT ISOLE pour échapper à la férule soviétique.

NOUS ALLONS REVIVRE OU CESSER D'EXISTER ENSEMBLE!

* * *

Voilà pourquoi la conduite des Hongrois nous apparait odieuse et inintelligente. Elle met en posture mineure toute une coalition de volontés et d'actions concertées.

De plus, ce qu'ils proposent actuellement dépasse de beaucoup les prétentions mégalomanes d'un petit peuple qui veut (du moins dans ses rêves) redevenir le maitre des autres. Dans l'action présente, ils ne demandent plus une simple «autonomie» locale de la minorité magyare et n'effleurent même pas le problème de la «Hongrie millénaire». Ils suggérent tout bonnement la MODIFICATION TERRITORIALE DE L'ETAT ROUMAIN, son partage en petits morceaux, en commençant par le détachement de la Transylvanie de l'ensemble de la nation roumaine, pour la constitution d'un Etat à part...

Rarement on trouve plus de perfidie envers le peuple roumain et d'indifférence envers la lutte que mènent les nations de cette partie de l'Europe pour survivre et sortir du piège mortel où les a jetées l'inconscience et l'égoïsme de certains. On torpille tant d'efforts et on jette le doute, sinon la suspicion, dans les rangs de toutes les organisations anti-communistes qui se débattent pour contre-carrer la pression soviétique. Car ce ne sont pas seulement les Roumains que l'hypocrisie hongroise vise et touche directement!

* * *

Cette attitude singulière montre deux choses:

Leur astuce, cousue pourtant de fil rouge, vient mettre devant un dilemme désagréable la position roumaine officielle à la Conférence de Madrid. Mais en même temps, elle met sur la défensive les organisations patriotiques des Roumains de l'exil. Et cela est un tort.

Pour ces messieurs révisionistes, peu importe la lutte commune, les efforts qu'ils sabotent. Ce qu'ils veulent, c'est de détacher la Transylvanie du tronc roumain. Le reste N'A PAS D'IMPORTANCE! Peut-être espèrent-ils pouvoir s'entendre avec les Soviétiques — s'ils ne sont pas déjà d'accord avec ceux-là — pour affaiblir l'île de la latinité orientale...

En disant cela, nous faisons totale abstraction du régime communiste qui règne à Bucarest. Nous n'avons aucune intention de l'épauler. MAIS LE PROBLEME REGARDE TOUTE LA NATION ROUMAINE et nous touche tous, en tant que Roumains, où que nous soyons.

De plus, cette proposition d'un caractère tellement insolite à l'occasion d'une Conférence internationale où se joue le sort de l'homme en soi et de toute l'Europe de l'Est, démontre une inconscience lamentable de la part d'un peuple qui se dit «patriote», et se croit «lucide» et «politique». Faire une telle proposition révèle une indifférence totale à l'égard des Hongrois de Transylvanie qui dans ce cas — ne reviendraient point à la Hongrie, mais feraient partie d'un autre Etat, toujours en qualité de MINORITAIRES auprès des plus de quatre millions de Roumains qui y habitent.

Croient-ils, les penseurs d'un tel projet, que les 1.500.000 de Hongrois et Szeklers de cette région auraient la force de dominer et de faire basculer dans l'orbite de Budapest les autochtones Roumains qui s'y trouvent? Piètre jugement!... Ont-ils oublié le patriotisme des Valaches qui, pendant des siècles, ont résisté aux tentatives de dénationalisation bien meurtrières des ancêtres de ceux qui aujourd'hui proposent de telles insanités?

* * *

Nous trouvons que ces provocations déplacées sont allées trop loin. Et que de telles insolences méritent plus qu'un simple mépris.

Dorénavant, nous allons prendre les mesures qui s'imposent pour que l'opinion publique internationale ne soit plus à la merci de cette avalanche de mystifications sur le peuple roumain et sur ses droits historiques et ethniques sur la Transylvanie, berceau de son existence.

Nous relevons le défi de tous ceux qui, de par le monde, ont trop misé sur la patience des Roumains, en ouvrant des hostilités qui, dans les conditions actuelles, deviennent un combat entre «des frères ennemis».

MAIS, CE SONT EUX QUI L'AURONT VOULU!

POEME

de Ana Maria MARIN

EXIL

Scutură-ţi praful de pe sandale!
Cale lungă te-aşteaptă pelerin ostenit,
Ai moştenit pământul, şi bucuros l-ai fi dat,
Vagabond, paria, emigrant!
Cu ochii de câine bătut, de peste tot alungat,
Cauţi ce? Un frate, o vatră, un sat?
Dragoste între oameni fără păcat?
Anii trec şi ţi-a nins nea peste plete,
Povesteşti peste tot o poveste,
Nimeni n'o crede, nimeni n'o vede,
Povestea ta, ciudată realitate.
O împrăştii peste câmp să crească din morminte
S'aducă aminte de-o ţară cuminte
Strălucind «ca soarele sfânt depe cer»
Cutropită azi de barbari, încinsă cu fer
Cu ură în suflet, cu minciuni şi măcel!
Un miel alb duci în spate,
Şi-un ţel te îndeamna la drum.
Ajunge-vei poate să calci peste scrum
Şi să ridici crucea, înecată în fum.

MEMORIE

Clepsidră tenace! macini nisipul,
Timpul: infinit şi obscuritate...
Mii de frici se înşiră în şoapte...
Basmul disolvării deşarte.
Fapte ce-au fost şi sunt: ş'or să fie?
Sau poate vor dispărea pe vecie...
Cândva ţara mea a căzut în abis!
Pasărea Ibis i-a menit ca din carte,
Greeri nebuni, au ţârâit noapte de noapte:
Uită tot... Uită tot ce-a fost înainte de noi,
Nu mai există înapoi...
Copiii veseli dansează programaţi,
Tinerii fluerâ lucrând alene,
Codru de-i codru, cântă şi geme,
Nu mai e nimeni ca să-l asculte.
Vorbe multe se'nşiră pe uliţi
Vorbe noui ce desbracă de foi
Stejarii şi plopii, împrăştie snopii
De grâu şi de păpuşoi. Doar vreo bătrână
Se'nchină şi zice «-Ducă-se pe pustii!»
Târzii şi slăbiţi sunt cei ce sunt treji
Ca vrejii de viţă subţiri şi uscaţi,
Muşcaţi de credinţa în cer şi Arhanghel!
Ei nu au uitat! Dar nu în van
Se încrâncenă, ca Atlas, să ridice un dram
Din greutatea ce'nconvoaie un Neam!

DEMAGOGIA CRIMINAL

I

por Trajano POPESCU



A pesar de los 60 años pasados desde el Tratado de Trianon, los Magyares no han podido comprender aún que lo que este Tratado confirmó en 1920 era de justicia para los pueblos vecinos de la «Hungaria Milenaria», cuyos territorios, los milenarios agresores, les ocuparon por la violencia en los pasados siglos, esclavizándolos después.

Esta justicia no fue ni capricho, ni castigo de los Aliados vencedores, sino la aplicación de un principio, el de la libre autodeterminación y el de la libertad para todas las nacionalidades europeas de volver a sus cauces nacionales, que impuso la sangrienta confrontación de la primera guerra mundial, al derrumbarse los imperios esclavistas de entonces: el alemán, el ruso-moscovita, el austro-hungaro de los Habsburgos y el turco.

Mirando el mapa de la «Hungaria Mutilada», como le gusta a los húngaros llamar a su patria de siempre, en la cual volvieron restringirse a vivir, una vez que los eslovacos, los ukranianos, los rumanos de Bucovina y Transilvanos, los croatas, los servios y los italianos de Trieste, se reunieron voluntariamente con sus respectivos pueblos de origen, podemos darnos perfectamente cuenta de lo que significó a lo largo de la Historia de la Europa Central y Balcánica, el imperialismo magyar y la alegría con la cual los pueblos sojuzgados se desprendieron de sus opresores.

Desde entonces los magyares, con los específicos dones de su raza, la audacia, la astucia, la persuasión mentirosa y toda clase de falsedades en la historia verdadera y composición etnológica del espacio transilvano y los demás liberados, buscan demostrar a los «grandes de hoy» que el principio Wilsoniano de las nacionalidades ha sido una injusticia para la «Hungaria Milenaria», sin pensar en la injusticia y los sufrimientos inflingidos con salvajismo tantos siglos a los sojuzgados pueblos vecinos.

Sabemos que de todos los territorios que tuvieron que liberar, lo que más les duele y desean por cualquier medio es el territorio transilvano, olvidando que es la cuna del pueblo rumano y que no tienen ningún derecho, ni histórico, ni etnológico para arrebatarlo.

Cuando el Presidente Carter, en nombre del Gobierno norteamericano, devolvió el 7 de enero de 1978 al Gobierno comunista de Budapest la Corona de San Esteban, el cetro y las demás insignias reales, reliquias de oro del rey fundador de Hungría, dejadas bajo la custodia americana por los refugiados húngaros Horthystas al terminar la segunda guerra mundial, reavivaba con su ingenuidad política el imperialismo magyar.

Con referencia a este acontecimiento, nosotros hemos recordado en la revista «CARPAȚII», número 10/1978:

> «Para los americanos y sus conceptos democráticos fue un acto de justicia y un gesto de amistad el de devolver al pueblo húngaro el tesoro custodiado, pero para el régimen totalitario del país y para los pueblos circundantes de Hungría significaba —según las tradiciones guerreras de los antepasados americanos, los indios— desenterrar el «hacha de la guerra»— entre los húngaros y sus vecinos.
>
> »La Corona de San Esteban no era una pieza de museo extraviada por la guerra, ni símbolo de la nacionalidad húngara y cristiana, sino, al contrario, símbolo del despotismo absolutista y del imperialismo magyar en la Europa Central.
>
> »Desatar el revanchismo magyar, después de casi sesenta años es más que un error político, es un desprecio total a los principios de libertad y justicia, implantados por la humanidad con tantos sacrificios en dos guerras mundiales...»

y si reiteramos hoy lo escrito entonces es porque, como pueden constatar del «MEMORANDUM» que reproducimos íntegro, dirigido a las dos Conferencias Internacionales de Madrid: Europea de Seguridad y para Derechos Humanos, y la Internacional Socialista, celebradas al mismo tiempo en la capital de España, hemos tenido razón.

Ni Kádar, el jefe de la República Popular Húngara, ni sus cómplices en el exilio no han perdido su tiempo, y considerando propicio el momento de las dos Conferencias, han «desenterrado el hacha de guerra» contra «el pueblo rumano», porque contra los que conducen hoy este pueblo es inconcebible, dada la hermandad ideológica con el premier húngaro; entre hermanos, creemos que no será posible semejantes «bromas», sin el interés de Moscú.

Constituyendo «ad hoc» una FEDERACION SOCIALISTA DE LOS HUNGAROS DE RUMANIA, han decretado, sobre papel, una «REPUBLICA INDEPENDIENTE DE TRANSILVANIA», incluyendo los territorios de Maramoros y Banat con un representante en Viena de la persona del Diputado austríaco, Sr. Dr. Félix Ermacora, probablemente «fenicio» de origen, exigiendo por el intermedio del MEMORANDUM reproducido el reconocimiento del «NUEVO ESTADO» y las garantías necesarias para asegurar su viabilidad.

Intento de una diversión ridícula que el régimen rumano de Bucarest esperamos tome medidas serias para cortar semejantes pretensiones absurdas y castigar severamente a los promotores de la dicha República Socialista Independiente de Transilvania, si no quieren pasar a la historia de mañana como cómplices del pensado desguace de Rumania.

Los húngaros, con estrepitosa propaganda y habilidad, han demostrado siempre que saben aprovechar la «somnolencia» rumana en lo que se refiere a Transilvania, una vez efectuada la unidad territorial y espiritual en 1918, y ayudados también por la ingenuidad política de la Europa del Oeste buscan frutos en sus planes revisionistas.

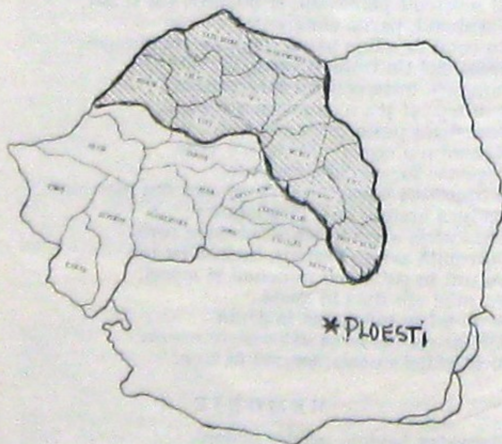
El Diktado de Viena de 1940, error político y horrible en sus consecuencias para los rumanos del Norte de Transilvania, no fue como los magyares creyeron, un «reconocimiento jurídico, o histórico de la injusticia producida en Trianon a la Hungría Milenaria», sino una estrategia militar de Hitler, el cual, preparando la guerra contra la URSS y dado la hostilidad del Rey Carol II-°, obligó a Romania a retroceder la Transilvania del Norte a los aliados de él, los húngaros, para abrirse un camino sin obstáculos hasta 70 km. de la zona pertolífera rumana de Ploesti, imprescindible para el Ostfront, tal como pueden apreciar en el mapa reproducido.

Este Memorándum, en su concepto, letra e insinuaciones, desenmascara la perfidia política de nuestros vecinos Húngaros. Pretender desmembrar Rumania con la sonrisa en los labios y con la apariencia de un «caballero» benefactor de los dos pueblos, es un cínico mimo teatral, que sólo ellos, por su estirpe mongólica pueden expresar.

Sabemos de sobra cuánto nos «quieren» nuestros vecinos magyares y que, a pesar de sus llantos y acusaciones, en las relaciones político-históricas que hemos tenido, son ellos los que efectivamente han torturado, esclavizado y humillado a nuestros hermanos transilvanos, tanto en el pasado como después del Diktado de Viena de 1940.

En cambio, los Rumanos no se vengaron de las vejaciones padecidas, ni en 1919, ni después, en 1944.

En 1919, olvidándose el antiguo insulto de «Büdös Oláh» y del salvajismo húngaro de unos cuantos siglos, les con-



(Sigue en página 7.)

1/ 3

" M E M O R A N D U M "

To the Governments of SIGNATORY STATES of the EUROPEAN SECURITY ACCORDS and MEMBER STATES of the UNITED NATIONS ORGANIZATION:

Representing and in interest of the Hungarians who belong to the Hungarian Nation and today are living as a minority in Rumania, we make known to the UNITED NATIONS ORGANIZATION, to the GOVERNMENTS SIGNATORY STATES of the EUROPEAN SECURITY ACCORDS and principally to the Governments and peoples of Socialist Nations that we formed the ORGANIZATION OF HUNGARIANS in the SOCIALIST REPUBLIC OF RUMANIA called:

"SOCIALIST FEDERATION OF HUNGARIANS IN RUMANIA"

1) Because the Rumanian Government and the National Councils directed by it do not represent the interests of the Hungarian members, they only serve the unrestrained purposes of anti-Rumanization.

2) Because the SOCIALIST REPUBLIC OF RUMANIA excludes the nationalities among them 3 million Hungarians living together in its territory from the human rights based on equality. These rights are laid down in the RUMANIAN CONSTITUTION and in the CONSTITUTION of the SOCIALIST COUNTRIES.

3) The powers of the State in Rumania increasingly discriminate against the non-Rumanian nationalities who are deprived of their leaders and socialist minded intellectuals.

4) The Rumanian State infiltrates political and police agents into the ranks of Hungarian and German workers deprived of their leaders taking advantage of discountentment caused by the oppression of nationalities, trying to incite the workers against the SOVIET UNION and SOCIALIST COUNTRIES, in order to be able to responsabilize the nationalities of the Rumanian nationalist counter-revolutionary rousings or simple workers' movements who ask for their basic rights.

5) Under the pretext of industrialization the Government settles Rumanians in the Hungarian and German nationalities' territories, about one an half million since the liberation, respectively since 1945, according to demographic reports.

2/ 3

6) The Rumanian Government compels the Hungarians to settle in territories where the Rumanians are in majority, and forcibly rumanizes the nationality composition of cities inhabited by Hungarian and German majority.

After all these we state that:

In spite of the fact that Rumania is a multinational State neither the SOCIALIST REPUBLIC OF RUMANIA, nor the pre-war and under-war antidemocratic or fascist Rumanian State did not want and could not guarantee equality and liberty to the Rumanian, German, Jewish, Russian, Turk, Bulgarian, Serbian and Tartar nationalities.

The experience of six decades convinced the nationalities living together in Rumania that within the framework of the Rumanian State their national existence and human rights are not guaranteed.

In order to be able to safeguard their nationality, peaceful and friendly coexistence with the neighbouring nations, we request the MEMBER STATES of the UNITED NATIONS ORGANIZATION and SIGNATORY STATES of the EUROPEAN SECURITY ACCORDS and principally the nations of the Socialist Camps that:

Under the protection of the UNITED NATIONS ORGANIZATION and the SIGNATORY STATES of the EUROPEAN SECURITY ACCORDS on the territories of Transylvania, Máramaros and Banát be formed the Independent "SOCIALIST REPUBLIC OF TRANSYLVANIA" in the framework of the SOCIALIST NATIONS (Socialist block) on the above mentioned territories be partitioned between the Hungarian people's Republic and the Socialist Republic of Rumania by way of exchange of population.

The Rumanians settled by the R.S.R. in the above territories be repatriated to old Rumania.

The Rumanian, Hungarian and German languages should be compulsory in usage and instruction.

In the interest of safeguarding the survival of the SOCIALIST REPUBLIC OF TRANSYLVANIA and the security of the territory make possible the formation of a customs union between the Hungarian People's Republic, the SOCIALIST REPUBLIC OF TRANSYLVANIA, the SOCIALIST REPUBLIC OF RUMANIA, the GERMAN DEMOCRATIC REPUBLIC,

3/ 3

the FEDERAL REPUBLIC OF GERMANY and the UNION OF SOVIET SOCIALIST REPUBLICS.

The SIGNATORY STATES of the EUROPEAN SECURITY ACCORDS guarantee the frontiers of the SOCIALIST REPUBLIC OF TRANSYLVANIA.

We believe that the above proposals will remedy the injuries of the minorities living in the SOCIALIST REPUBLIC OF RUMANIA, and will promote the peaceful coexistence between Werstern capitalist democracies and the Socialist Nations without endangering the rightful interests of the Rumanian or Hungarian people.

In order to establish immediate contact to the UNITED NATIONS ORGANIZATION and to the SIGNATORY STATES of the EUROPEAN SECURITY ACCORDS we entrust our representation to Dr. Felix Ermacora, Member of the Austrian Parliament / Wien I, Karl Rueger Ring nº1 Universät - Austria.

THE SOCIALIST FEDERATION OF HUNGARIANS IN RUMANIA

Cluj - Kolozsvár

October 1980.

MEMORANDUM

ADRESAT GUVERNELOR SEMNATARE ALE ACORDURILOR DE SECURITATE EUROPEANA

SI MEMBRILOR ORGANIZATIEI NATIUNILOR UNITE

Reprezentând şi în interesul Ungurilor care aparţin naţiunei ungare şi care astăzi trăesc ca o minoritate în România, facem cunoscut Organizaţiei Naţiunilor Unite, guvernelor statelor semnatare ale acordurilor europene de siguranţă şi în mod special guvernelor şi popoarelor naţiunilor socialiste, că am format o organizaţie a Ungurilor din Republica Socialistă Româna, sub denumirea:

«FEDERATIA SOCIALISTA A UNGURILOR DIN ROMANIA»

1) Pentrucă Guvernul Român şi Consiliul Naţional creat de acesta, nu reprizintă interesele Ungurilor din România, ci servesc numai scopurile de românizare.

2) Pentrucă Republica Socialistă a României exclude de la drepturile umane bazate pe egalitate, cele 3 milioane de Unguri care trăesc pe teritoriul acesteia. Aceste drepturi sunt prevăzute în Costituţia României şi în constituţiile ţărilor socialiste.

3) (Pentrucă) puterea crescăndă a Statului în România, discriminează naţionalităţile ne-române şi lipseşte de drepturi pe liderii şi intelectualii lor înclinaţi spre socialism.

4) (Pentrucă) Statul Român infiltrează agenţi politici şi de poliţie printre muncitorii unguri şi germani, lipsindu-i de avantaje, pentru a mări nemulţumirea lor şi ai acuza apoi de răsvrătire împotriva Uniunii Sovietice şi a ţărilor socialiste, când în fond muncitorii minoritari nu cer altceva decât drepturile lor de bază.

5) (Pentrucă) sub pretextul industrializării Guvernul Român a aşezat, după rapoartele demografice dela 1945 şi până astăzi, peste un milion şi jumătate de Români în teritoriile naţionale ale maghiarilor şi germanilor.

6) (Pentrucă) guvernul român obligă ungurii să se aşeze în teritorii unde populaţia românească e majoritară, şi forţează, prin infiltrarea de români, românizarea oraşelor locuite în majoritate de unguri şi de germani până acuma.

Pentru toate acestea noi declarăm:

Cu toate că România este un stat multinaţional, nici Republica Socialistă Română, nici Statul Român dinaintea răsboiului, nici cel fascist şi anti democratic din timpul lui, nu au vroit să garanteze egalitatea şi libertatea românilor, germanilor, evreilor ruşilor, turcilor, bulgarilor, sârbilor şi tătarilor conlocuitori.

Experienţa celor şase decenii a convins naţionalităţile conlocuitoare în România că în forma alcătuirii Statului Român, existenţa lor naţionala şi nici drepturile umane, nu le-au fost garantate.

Cu scopul de a salva naţionalitatea lor şi a le asigura o coexistenţă pacifică şi prietenească cu ţările învecinate, cerem statelor membre ale Organizaţiei Naţiunilor Unite şi Statelor semnatare ale acordurilor europene de securitate şi în special ţărilor din spaţiul socialist ca: sub protecţia Organizaţiei Naţiunilor Unite şi a semnatarilor acordurilor europeene de securitate, din teritoriile TRANSILVANIA MARAMURES SI BANAT să se formeze o

REPUBLICA SOCIALISTA INDEPENDENTA A TRANSILVANIEI,

în cadrul naţiunilor socialiste (blocul socialist), sau menţionatele teritorii să fie împărţite între Republica Populară Ungară şi Republica Socialistă Română, pe calea schimburilor de populaţie.

— Românii asezaţi de către Republica Socialistă Română în teritoriile de mai sus să fie repatriaţi în România veche, iar limbile română, ungară şi germană să fie folosite deopotrivă în vorbire şi educaţie.

— In scopul asigurării supravieţuirii Republicei Socialiste a Transilvaniei şi a securităţii teritoriului ei, să se facă posibilă formarea unei uniuni vamale între Republica Populara Ungară, Republica Socialista a Transilvaniei, Republica Democratică Germană, Republica Federală Germană şi Uniunea Republicelor Socialiste Sovietice.

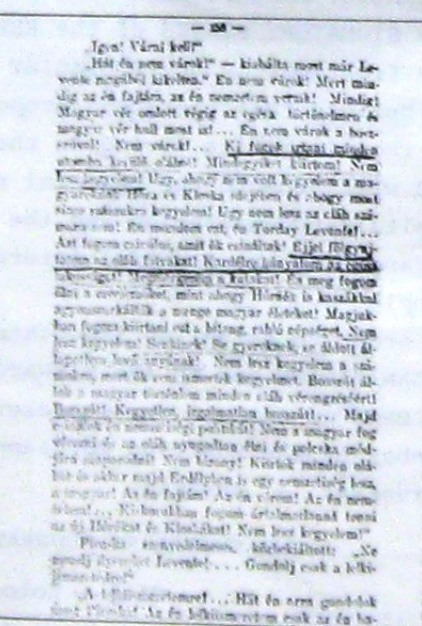
— Statele semnatare ale acordurilor de securitate europeană să garanteze frontierele Republicii Socialiste a Transilvaniei.

Noi credem că propunerile de mai sus ar remedia ofensele aduse minorităţilor conlocuitoare în Republica Socialistă Româna şi că vor promova coexistenţa pacifică între democraţiile capitaliste Occidentale şi Natiunile Socialiste, fără a compromite legitimile interese ale poporului Român sau Ungar.

Cu ordinul de a stabili contact imediat cu Organizaţia Naţiunilor Unite şi cu Statele semnatare ale Convenţiei Europeene de Securitate, încredinţăm reprezentanţa noastră D. lui Dr. Félix Ermacora, membru al Parlamentului Austriac-Wiena I. Karl Rueger Ring Nr. 1, Universät - Austria.

Cluj-Kolozsvár FEDERATIA SOCIALISTA A UNGURILOR
Octombrie 1980 DIN ROMANIA




„Igen! Várni kell!"
„Hát én nem várok!" — kiabálta most már Le-

testaron en la Budapest ocupada, repartiendo cristianamente sus comidas con la población hambrienta, liberándoles de la desgracia comunista de Bella Kuhn —el judío dictador marxista en aquellos tiempos—, ayudándoles a la instauración de la Regencia de Horthy. En agradecimiento, los Horthystas, salvados por el sacri icio de la sangre rumana una ve zinstalados en el poder, empezaron a instigar e intrigar contra el pueblo rumano, empujados por el odio engendrado por sus instintos asiáticos.

En 1919 los Rumanos ocuparon Budapest como vencedores en armas del comunismo húngaro de Bella Kuhn, pero se comportaron como liberadores de la capital magyar y de la plaga política anti-humana marxista.

El regreso de Transilvania a la madre patria rumana, ocurrido un año antes, el 1 de diciembre de 1918, fue el cumplimiento del sueño de siglos de los Rumanos y no una conquista bélica de tierras ajenas.

La unidad se hizo automáticamente al derrumbarse el imperio Austro-Húngaro y fue por la libre voluntad unánimemente expresada por el pueblo rumano de Transilvania y de las minorías que convivían, manifestado en Alba-Iulia en la mencionada fecha, según los principios de autodeterminación de las nacionalidades europeas, surgido de la primera contienda mundial. Trianón no hizo más que confirmar esta voluntad poniendo fin a una situación arbitraria y anormal.

Esta tierra era la cuna del pueblo Rumano y de los más remotos tiempos de la Historia, perteneció a sus antepasados Dacios y Daco-Romanos, los Rumanos, siendo la población mayoritaria y el idioma general el rumano, a pesar de la dominación húngara.

Pretender hoy que se les devuelva este territorio por el hecho que los magyares le ocuparon por la fuerza durante varios siglos, igual como si los árabes de hoy pretendieran ocupar la mitad de España, bajo el pretexto que fue dominada militarmente por ellos durante ocho siglos.

Dado el carácter indomable del pueblo rumano de Transilvania, que defendió siempre sus tierras ancestrales contra el invasor magyar, los «magnates» húngaros —es decir, los grandes terratenientes del país— decidieron al principio de la primera década de nuestro siglo acabar con la mayoría rumana, con medidas administrativas draconianas en el sentido de magyarizarlos o exterminarlos físicamente. Por la desmoralización, obligaron: a los intelectuales rumanos a emigrar al Reino de Romania, a los campesinos jóvenes buscar fortuna en los Estados Unidos de América y a la gran masa que se quedó, a soportar las terribles persecuciones que les infligieron.

Implantaron obligatoriamente el idioma magyar en las escuelas y persiguieron la religión orthodoxa y greco-católica, las cuales mantenían viva en las almas de los rumanos de Transilvania su origen latino-romano.

Le magyarizaron los nombres de pila y los apellidos rumanos, en las localidades de mayoría húngara, falsificando los registros censuales, y en 1907 encargaron al escritor Antal Huszár redactar el libro con las instrucciones necesarias para lograr la «magyarización» forzada de la Transilvania rumana.

Así apareció en edición reducida solamente al uso de los empleados del gobierno húngaro, el libro «A MAGYARORSAGI ROMANOK» (1), cuya cubierta reproducimos en facsimil, que constituía el proyecto de la magyarización de la nacionalidad rumana de Transilvania, destrozando sus instituciones culturales, económicas, sociales y confesionales. El «magnate» Conde Appony puso en seguida en aplicación el plan concebido, pero el estallido de la primera guerra mundial impidió la total realización del mismo.

Derrumbándose el imperio Austro-Hungaro, todas las nacionalidades oprimidas dentro de sus fronteras artificiales, volvieron por el principio de la autodeterminación a sus pueblos de origen en 1918, y el tratado de Trianón, firmado en 1920 por la Hungría vencida, no hizo más que confirmar la integración voluntaria de estos pueblos en sus respectivas naciones.

El hecho les hizo perder la cabeza a los dirigentes húngaros, cuales en lugar de tomar el ejemplo de los Austriacos, cuyo imperio remontaba en la historia hasta Carlomagno, resignándose a vivir en sus tierras ancestrales, olvidando el imperialismo basado sobre la cárcel forzosa de otros pueblos, anacrónico en nuestra Era, empezaron la agitación revisionista del mencionado Tratado, movilizando a todos los húngaros de dentro del país, los emigrantes y a los refugiados para la campaña de mentiras, de falsificaciones, de injurias y de propaganda de mala fe contra sus vecinos.

A

MAGYARORSZÁGI ROMÁNOK

BIZALMAS HASZNÁLATRA.

MUNKATÁRSAK KÖZREMŰKÖDÉSÉVEL

IRTA

HUSZÁR ANTAL

M. KIR. BELÜGYMINISZTERI FORDITÓ

(JELEN MŰNEK BÁRMILYEN FORMÁBAN VALÓ NYILVÁNOSSÁGRA HOZATALÁT ILLETŐLEG A SZERZŐI JOG FENTARTATIK)

BUDAPEST, 1907

El 15 de abril de 1932, por ejemplo, el periódico judío-magyar «PESTI HIRLAP» manifestaba:

> «Si nosotros, los magyares, vamos a recuperar el país (Transylvania), las nacionalidades deberían acomodarse a las 24 horas seguidas. Ya no volveremos a repetir más las debilidades de la Hungaria antigua. Los Daco-Rumanos deberán desaparecer de este territorio.»

Siete años más tarde, en 1939, el escritor húngaro DUCSO CSABA, dirigiéndose a la juventud húngara —los leventes—, escribía en su libro intitulado «NINCS KEGYELEM» (2), que quiere decir «Sin Compasión», cuya cubierta y página 156 reproducimos en facsimil:

> «La nación húngara es la más espléndida realización de la raza dominante mongola, la cual no conoce más que victorias. En nuestras venas la sangre de Atila, Arpad y Ghenghis Khan está en ebullición.»

y en el capítulo «La confesión del levente», páginas 155-156 añade:

> «No esperaré que llegue la venganza. No puedo esperar. Suprimiré cualquier Valaco que encontrare en mi camino. A cada uno le suprimiré. No tendré piedad. Pasaré por las armas las poblaciones, envenenaré las aguas, incendiaré de noche las aldeas de los Valacos y mataré hasta los niños de cuna. Buscaré destruir esta estirpe de «bestias y ladrones». Nada de piedad para nadie, ni para los niños de la cuna, ni para la madre que da a luz el niño. Suprimiré cualquier valaco, porque entonces en la Transilvania no habrá más que una sola nacionalidad —la húngara—, mi estirpe, mi sangre. Haré inofensivos los futuros Horias y Closcas (3). No tendré piedad.»

---

(1) *Transilvania, ultima prigoană*, 1980. Ediciones Europa. Roma.

(2) Idem, op. cit.

(3) Horia, Closca y Crisan, campesinos rumanos revolucionarios que se levantaron contra los Húngaros en 1784-1785.

La idiosincracia magyar de la «revisión del Tratado de Trianón», propagada desde 1920 con centenares de libros, folletos, artículos en la prensa mundial y con todos los medios de comunicación posibles, conteniendo toda clase de mentiras, en la historia y en los datos estadísticos, provocó la alerta de los pueblos amenazados, rumano, checoslovaco y yugoslavo, determinándolos a constituir «La Petite Entente», una especie de pacto militar de defensa común contra la amenaza de agresión húngara, firmado por los tres. El pacto no llegó a funcionar por el hecho de que la agresión vino por parte de los alemanes en 1939 y 1940 con el estallido de la segunda guerra mundial.

Todo lo previsto para la desaparición de la nación rumana de Transilvania lo prepararon los Horthystas entre 1920-1940, y lo pusieron en práctica en 1940, después del Diktado Hitleriano de Viena. Los Organismos preparados para aterrorizar a la población autóctona rumana, la «Rangyos Garda» (Guardia de los Descamisados), «Nemzetörség» (Guardia Nacional), «Tüzharcosok» (los luchadores de la línea de fuego), «Leventes» (paramilitares), entraron en acción al mismo tiempo: las tropas militares ocuparon el territorio rumano concedido y las hordas les siguieron destrozando, matando y arrastrando todo lo rumano. Decenas de miles de asesinados, decenas de miles de deportados en el Reino Rumano, decenas de miles enviados a campos de concentración húngaros de donde no volvieron ninguno.

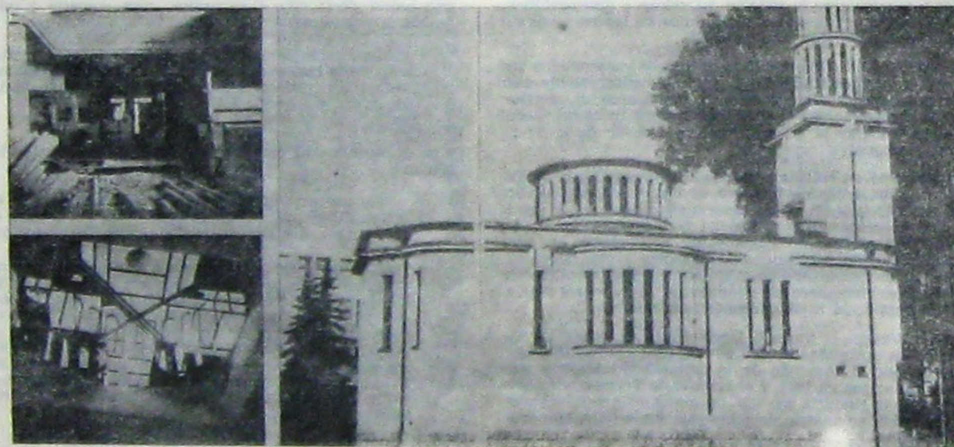
Templos rumanos orthodoxos, incluso católicos, escuelas, etc., incendiados o derribados, esto ha sido el ejemplo de la civilización húngara que dieron en el siglo 20 nuestros vecinos. Hoy día, sin avergonzarse, acusan a los rumanos de lo que hicieron ellos despiadadamente.

(Sigue en el número 27.)









EN 1940, DESPUES DEL DIKTATO DE VIENA, LOS OCUPANTES HUNGAROS DESTRUYERON TODAS LAS IGLESIAS RUMANAS ORTODOXAS Y LAS CATOLICAS TAMBIEN, COMO SE VE EN LAS FOTOS REPRODUCIDAS. Y SE DICE QUE LOS HUNGAROS SON CATOLICOS CREYENTES





VANDALISMO MAGYAR

ROMANIA DE HOY Y

LA LIBERTAD RELIGIOSA PARA LOS CULTOS QUE FORMAN PARTE DE LA NACIONALIDAD CONVIVIENTE HUNGARA

El artículo 30 de la Constitución de Rumania de hoy garantiza la libertad de conciencia de todos los ciudadanos del país:

«Todo ciudadano tiene la libertad de practicar o no una fe religiosa.» También la misma Constitución garantiza «la igualdad de derechos indiferentemente de nacionalidad, raza, sexo o religión en todos los dominios de la vida económica, política, jurídica, social y cultural» (art. 17).

En Rumania funcionan 14 cultos reconocidos por el Estado, conforme a la «Ley y los estatutos de los cultos religiosos» de R. S. Rumania. Los cultos organizan su vida religiosa interna a tenor de las enseñanzas, los cánones, las prácticas y las tradiciones específicas para la religión o confesión a las que pertenecen.

La organización y el funcionamiento de los cultos están previstos en los estatutos de los mismos, que reglamentan la componencia y la actividad de los foros de dirección, de las unidades intermediarias y locales, los derechos y las obligaciones del personal del culto, etc.

Las nacionalidades convivientes de Rumania de hoy gozan de los mismos derechos y libertades para practicar su fe religiosa, que les están garantizados por la Constitución (art. 30) y por la «Ley sobre el régimen general de los cultos».

Así, pues, tienen derecho y plena libertad de libre organización de la Iglesia en obispados con foros directivos propios; el empleo de la lengua materna de los fieles en la liturgia y la administración del culto; la posesión de Institutos de enseñanza teológica para la formación (preparación) del clero; la edición de revistas, libros de culto, calendarios, folletos, etc.

Mantienen relaciones exteriores de carácter confesional e interconfesional con las organizaciones eclesiásticas o las Iglesias similares del extranjero en las condiciones de la total independencia y no injerencia en los problemas de su vida interna.

La nacionalidad conviviente húngara de Rumania tiene agrupados los fieles en las siguientes confesiones:

1. Iglesia Católica Romana, con unos 800.000 fieles húngaros organizados en un obispado radicado en la ciudad de Alba-Iulia, donde tienen también un Instituto Teológico Universitario —cursos de seis años de duración— 123 alumnos; una escuela de cantores.

2. Iglesia Reformada (Calvinista), con unos 700.000 fieles organizados en dos obispados radicados en Cluj-Napoca y Oradea.

3. Iglesia Unitariana, con unos 50.000 fieles, obispado en Cluj-Napoca.

4. Iglesia Evangélica S. P., con unos 30.000 fieles; sede episcopal en Cluj-Napoca.

Todas estas tres confesiones protestantes tienen un Instituto Teológico Protestante Unico de rango universitario en Cluj-Napoca con 162 alumnos.

Gozan de los mismos derechos y libertades los fieles de nacionalidad húngara de Rumania, que forman parte de las comunidades neoprotestantes: baptista, adventista del séptimo día, pentecostalista.

Los católicos romanos húngaros de Rumania tienen 515 templos con 500 curas; los reformados-calvinistas, 836 templos con 773 pastores; los uniarianos tienen 138 templos con 130 pastores.

Para los evangélicos S. P. hay 46 templos con 44 curas.

En los últimos años las confesiones religiosas de nacionalidad húngara de Rumania han construido y renovado numerosas iglesias suyas.

Editan las siguientes revistas:

— «Reformatus Szemlé», en una tirada de 1.000 ejemplares. Es la revista de la Iglesia Reformada junto con la Iglesia Evangélica S. P.

— «Keresztény megvetö», revista trimestral de la Iglesia Uniaria, con una tirada de 500 ejemplares.

— «El guía cristiano bautista», del culto bautista de Rumania, editada en la lengua rumana y húngara en una tirada de 2.500 ejemplares.

En los últimos años para los creyentes húngaros de Rumania se han editado en húngaro:

59.000 devocionarios, 18.500 libros de cánticos religiosos, 25.000 catecismos, el Lectionarium (3 tomos) cada uno en 2.000 ejemplares, y el folleto «Reforma litúrgica», en 50.000 ejemplares (las dos publicaciones destinadas al culto católico romano).

Otros libros de culto: Libros de sermones (Homiliarios); libros para los organistas y los cantores, etc.; 259.500 calendarios religiosos al año; 10.000 folletos con reproducciones de iglesias monumentos históricos y artísticos; 46.000 ejemplares de iconos católicos romanos con inscripciones en húngaro, etc.

Los teólogos húngaros de Rumania gozan de la posibilidad de estudiar y perfeccionarse los estudios de doctorado en el extranjero. Tan sólo en los últimos años fueron enviados a estudiar en Roma con becas concedidas por el Vaticano cuatro teólogos católicos de nacionalidad húngara de Rumania; en Münster (R. F. Alemania) con becas ofrecidas por la Iglesia Reformada de R. F. A. dos teólogos reformados de Rumania; en la Facultad de Teología Valdense de Roma, un teólogo reformado y otro evangélico S. P. de Rumania.

INCAPACITATE SOCIALISTA

(In jurul atacurilor ungurești)

de Sever MANUICEANU

CÂND stai de vorbă cu vreun călător venit să guste din *«amărăciunile»* și *«mizeriile»* occidentale, ai mai totdeauna impresia că vorbești unei ființe cu dublă personalitate. Situație de care dealtfel călătorul nici nu-și dă seama, într'atâta apare condiționat de starea nefericită din țară, pe de o parte și de lozincile impuse de regim, pe de alta.

Ca o placă îți deapănă, întunecat și umil, realitățile vii ale situației economice, culturale, sociale din România, trecându-ți pe dinaintea ochilor toată mizeria și suferința unei națiuni, ce de peste 35 de ani nu are nici liniște, nici speranțe, nici ce mânca. Iți amintește de *lipsa totală de pește* (când oceanale lumii sunt străbătute de-o flotă pescuitoare de peste 30 de unități — se pare), de *cozile imense* pentru un *«kil»* de oase cu ceva piele sau grăsime, de *teroarea Miliției și-a Securității* care-și cunosc bine *«meseria»*, de atmosfera socială sau literară ce-ți provoacă greață. Si așa mai departe, de te apucă mila și furia în acelaș timp, pentrucă tot ce-ți spune bietul călător l-a simțit pe spinarea lui.

Dar tot ca o placă — de data asta cu pieptul umflat de mândrie — îți afirmă că din punct de vedere politic, România este o țară independentă (!), al cărei regim ține piept tuturora și în respect chiar pe colosul din Răsărit. Si pe această temă te blagoslovește cu o serie de afirmații, unele mai ridicole și mai copilărești ca altele... Simți, pe măsură ce-ți vorbește, copleșitoarea influență a lozincilor și propagandei oficiale: *«Vom face!... Vom drege!... Ne vom opune!... Nu admitem încălcarea hotarelor!... Ca un bloc ne vom ridica, în frunte cu conducătorii neînfricați ai regimului!... Ce amenințări rusești... ungurești... sau de altă origine!... Apă de ploaie!... Cu noi nu merge...»*.

Si-o ține așa, ca pe un disc, convins că asta-i realitatea și și că așa zisa *«politică independentă»* și *«patriotică»* ar fi și un adevăr istoric. De unde să știe omul câtă incapacitate, lașitate și neputință se ascund în spatele faimoaselor lozinci cu care-i gâdila mândria națională! I s'u servit aceste baliverne ani de-arândul. Iar când problema era prea spinoasă sau cerea o atitudine deschisă și energică, i se șoptea, ca un secret de stat: *«Să fim atenți! Mai ușurel că ne cad pe spate, Rușii!»* sau *«Fără prea mare tărăboi că ne găsim beleaua cu tovarășii din Răsărit!»* sau *«Mai bine să tăcem de data asta. Să nu ne certăm cu vecinii, că și ei tot tovarăși comuniști sunt...»*.

Si'n timp ce asemenea propuneri stupide erau răspândite în opinia românească, deja copleșită de necazuri, VECINII TOVARASI COMUNISTI își făceau mendrele, fără nicio jenă, împotriva intereselor majore ale națiunii române sau direct pe spinarea Românilor.

Incapacitatea și desinteresul pentru problemele românești ale regimului socialist bucureștean nu-și găsesc decât în *slugărnicia* lui față de Moscova și în *lașitatea* de care dă dovadă când e vorba să ia o atitudine netă și să înfrunte îndrăzneala vecinilor.

Dece oare s'ar jena aceștia? Stiu ei cu cine au de-aface! N'au școli, n'au drept la viață românească Macedonenii din Balcani... Sunt sufocați Timocenii... Sunt desnaționalizați cei din Grecia și Iugoslavia... Sunt împinși spre emigrare cei din Banatul Sârbesc... Ce măsură de protecție și ajutor a luat regimul *«patriot»* dela București? Ce proteste a lansat în capitalele respective și'n adunările internaționale specializate în «protecția minorităților»?

NICIUNA și NICIUNUL! Vezi Doamne! Nu poți intra în râcă cu *«prietenii»*! Dar dacă în Africa Centrală, negrul Babebibobu, incapabil să numere până la trei fără să adoarmă, n'a fost admis să voteze cu pumnul ridicat, atunci *«drepturile omului»* au fost INTR'ADEVAR compromise și protestul amenințător al guvernului dela București devine obligatoriu.

Zeci de mii sau chiar sute de mii de Români din Bucovina și Basarabia au fost cu de-a sila ridicați și duși prin pustiurile Siberiei și înlocuiți cu Ucraineni și Ruși. E vorba de un GENOCID CALIFICAT. Câte adrese diplomatice la Moscova sau câte plângeri la Forurile internaționale au fost făcute pentru a respinge în fața lumii actul de tiranie și imperialism al URSS?

NICIUNA! Vezi Doamne! Nu te poți amesteca în treburile interne ale altei țări... Se schimbă numai, dacă e vorba de o țară *«capitalistă»*. Protestul țâșnește violent și... curajos, în numele simplului drept de obiecțiune socialist.

Dar culmea incapacității, a lipsei de cutezanță și de mândrie națională, ne-o servește Guvernul dela București în *«problema minorității ungurești»*. Această masă ungurească posedă — după toate statisticile — cele mai largi drepturi și avantagii. Uneori mai mari ca ale Românilor. Există școli, institute, presă, literatură în limba maghiară. Au biserici, deputați, organizații culturale. Vorbesc și cântă pe limba lor.

In ciuda acestei situații excepționale, Ungurii se plâng peste tot *că nu au drepturi*. Ungaria, la rândul ei, duce o propagandă susținută pe aceeași temă acuzând, cerând revizuirea tratatului dela Trianon, multiplicând protestele, structurând o țesătură de minciuni și intrigi contra României. De ani de zile opinia mondială a luat cunoștiință de *«drepturile»* ungurești în Transilvania și de *«injustiția»* ce i-a fost făcută Ungariei, etc.

Care-a fost atitudinea guvernului comunist român în fața acestei avalanșe de atacuri? A protestat oare cu vehemență? A trimis oare o Notă recriminatorie guvernului dela Budapesta? A pornit oare o campanie de propagandă românească pentru a lămuri opinia publică internațională? A pus oare în mișcare scriitorii și istoricii români pentru a umple lumea cu drepturile noastre etnice și cu justiția noastră istorică în problema Transilvaniei?

In afară de câteva broșurele anodine și sărăcăcioase, NIMIC n'a fost întreprins. S'a evitat cu *dibăcie* orice răscolire a problemei și orice conflict cu vecinii unguri, lăsând deschisă lumea insolenței maghiare.

S'au adus, bine'nțeles, multe scuze cusute cu ață roșie: poziția geografică — lipsa de mijloace pecuniare — sărăcia de relații în lumea liberă — amenințarea Rusiei Sovietice — greutățile interne — solidaritatea socialistă — ba chiar și *«boicotul»* exilului... Când e vorba de scuze, apoi nimeni nu-l întrece. Au omis numai să aducă în cauză tocmai cauzele principale:

— *Lipsa oamenilor de răspundere*, capabili să-și asume o asemenea sarcină.

— *Lipsa de patriotism* a celor ce conduc, pentru care contează numai Partidul și dominarea gloatelor, iar nu aspirațiile și drepturile neamului.

— *Lipsa de demnitate* a întregului sistem, care escamotează importanța problemei și-a atitudinei de urmat.

Toate aceste lipsuri constituesc INCAPACITATEA PATENTA a regimului comunist din România de a reprezenta și apăra cu cinste și prestigiu neamul românesc.

Acesta-i adevărul pe care-l ignorează bieții Români din țară, încântați de un discurs Kilometric, plin de fraze găunoase, dar nesprijinit pe o voință vie și-un suflet dintr'o bucată.

Or, nu cu vorbărie goală și amenințări factice vor putea fi apărați cei peste 2000 de ani de istorie românească pe plaiurile transilvane.

Nu cu salamalecuri la Moscova și *«fraternitate socialistă»* va putea fi oprită ofensiva maghiară și reconvertită opinia internațională deja favorabilă pretențiilor ungurești.

Si cu atât mai puțin se va putea face față iredentismului unguresc dacă se vor lua totdeauna jumătăți de măsură, se vor aștepta conjuncturi favorabile sau se va recurge la *«asentimentul»* Moscovei.

Neobrăzarea Ungurilor, ca și sfidările celorlalți vecini, cer din partea Românilor *temeritate, forță de caracter, mândrie națională*. Aceste trăsături, puse în slujba națiunii, sunt singurele care pot sprijini drepturile noastre străvechi și modifica falsificările ce-au invadat circuitul politic al lumii libere.

Numai că aceste caracteristici nu le putem întâlni în mediul pervertit și laș al sistemului marxist ce domină azi România.

Deaceea, va trebui ca EXILUL, în întregimea lui, să-și asume și această răspundere în fața istoriei și-a neamului.

Sever MANUCEANU

CINE A INVENTAT ANTISEMITISMUL

de Romeo BRAN



ANECDOTA cu creștinul catalogat antisemit pentru că a refuzat să-și dea periuța de dinți unui evreu în trenul cursă de Dorohoi, o știe toată lumea. La fel și butada lui Nasser că dacă Israelul nu va opri atacul contra Suezului Egiptul va bombarda Radiodifuziunea Româna și Casa Scriitorilor din București. Istoria anecdotică merge mai departe.

Itzic și Moritz consideră că trebuie să să se creștineze. Se duc la Iordan și, conform tradiției biblice vor să ia botezul în aceeași apă unde a stat Isus. Itzic, o fire mai timidă și fricos la gripă îl îndeamnă pe bunul său prieten Moritz să intre el întîi să vadă dacă nu e apa prea rece. Moritz intră, se cufundă pană peste cap și iese afară fericit.

— Ei, cum a fost, Moritz?

— In primul rînd nu sunt «Moritz», declară cu emfază proaspătul Baptist, ci sunt Mihail. Și apoi, cum v-ați permis voi să-l crucificați pe Isus al nostru?

Această anecdată mi-a venit în minte și o folosesc pentru a contrabalansa gustul amar ce mi-l lasă în gură aroganța iudaică și amestecul grosolan, cu râtul, în treburi istorice și naționle în care ei nu au ce căuta fără să spurce. Nu mă jenează dacă îmi vor atașa din nou eticheta de antisemit, ea mi-a mai fost lipită și acum peste 20 de ani ca să-mi faciliteze rotunjirea condamnării la 15 ani. Adevărul este însă că noi românii nu suntem antisemiți, asta fiind, poate, și o slăbiciune. In particular subsemnatul are toată înțelegerea pentru sionism, pentru Israel și as dori să văd Statele Unite, la scara lor, impunânduși punctul de vedere și învingând așa cum face Israelul. Și as vrea să-i văd pe toți «germanicii» în țara lor pe care să și-o apere și să o păstreze singuri. Ceea ce este de neînțeles este atitudinea apatridă a unor evrei născuți în România și pripășiți prin Israel sau SUA.

Prin natura profesiei întrețin relații cu lume din multe țări și primesc o serie de publicații de limbă româna chiar și din Israel. Sunt uluit să văd din ce în ce mai multe nume, care până mai ieri se bălăceau în revistele partinice din r.p.r. sau r.s.r. afișîndu-se acum în presa «română» din Israel.

Și mă întreb: de unde și pină unde aroganța de a folosi limba noastră când o au pea lor și firesc ar fi să o folosească?

Mai mult decât atât, dupa ce au infestat istoria (Roller), literatura (Toma, Breslașu, Poper, Banus, Baranga, Frunza, Tulbure, etc.) limba încercand să ne-o slavizeze (Graur & co, chiar și Sadoveanu care a încetat încă înainte de 1944 de a fi român) atunci când afacerile lor tejghetare n-au mai mers unse s-au trezit evrei și au plecat în Israel cu un ochi la slănina americană sau canadiană, unde sperau să găsească un ciolan de ros, gras.

Dacă indivizii din categoria asta se consideră evrei (poate și sioniști?) de ce se mai ocupă de împroșcarea națiunii noastre cu smârcul minciunilor lor infecte?

Ungurii vor Ardealul. Să-l ia, dacă pot, singuri. Dar «germanicii» parazitari din fire, vor toată țara, al cărui sânge l-au supt și al cărui grumaz l-au călărit sărind pe el direct de pe tancurile rusești.

Ca și pe coreligionarii lor din Rusia, nu comunismul pe care ei l-au adus-îi supără, ci faptul că au pierdut poziția de căpușe privilegiate, clasa întîi. Intr-una din publicațiile lor «românești» (și nu e unica), duhnind cale de o poștă a subsidii comintern, îl laudă pe Ceaușescu ca fiind de bună credință și că primejdia rusă îl face să fie mai stalinist decât Stalin și că ehehei, istoria îl va reabilita. Istoria unui nou Roller?

Necroforii culturii și istoriei noastre ne citesc cu atenție și ne comentează pe noi, cei care am fost obligați să ne părăsim țara datorită comunismului lor. Scriind despre impotența democrației române interbelice am menționat și o publicație «germanică», «Clopotul». Un pseudonim, care până mai ieri precis că dirija cultura țării dintr-un fotoliu partinic și care, poate a și indicat să fiu arestat și condamnat dupa revoluția maghiară, în «germanica» publicație telaviviană «Revista mea» (adică a lor) sare în sus: Doamne ce incultură pe fasciștii aștia! Clopotul a fost scos de «prințul» Calimachi Scarlat (cunoscut ca și «prințul roșu») continuând cu ditirambe la adresa așazisului prinț și la originea lui distinsă și nobilă.

ANTISEMITISMUL

Pentru mine numele nu are importanță. Cu țigva turtită sau nu de la tava cu plăcinte vânturată prin Fanar, atitudinea «germanică» este de bază. Clopotul a fost «germanic» prin finanțare, colaboratori, atitudine. Ca și Cadranul, Viața Nouă, Bluze Albastre, tot Sărindarul. «Germanici», prin trădare, au fost și Sadoveanu Stancu, Joja (Athanasie nu Aurel!) Bogza sau Sahia, mergând până la fețele lor regale.

Nu, românii nu au fost semiți, dar semiții au fost anti-români!

Asta o poate mărturisi chiar și premierul israelian Begin, care știe câți sioniști au găsit adăpost și înțelegere salvându-se prin România noastră, asta o mărturisesc arhivele de la Nurenberg și procesul Mareșalului căruia nu i s-a putut imputa nici un strop de sânge evreiesc.

Dar dacă antisemitismul românesc nu exista el trebuia inventat pentru că antiromânismul semit nu doarme și nu e fericit dacă nu împrăștie morbul minciunii și al distrugerii naționale.

Ziarele «lor» revistele «lor», politicienii «lor» au început să fabrice un holocaust făcut de români, să inventeze sute de mii de evrei uciși în Transnistria sau numai mii or sute în România de către — să zicem — studentul Viorel Trifa.

Unde sunt numele și dovezile nu se știu și nu se produc.

Despre gulagurile înființate, conduse și executate de ei, «germanicii», în Rusia și în țările ocupate de comunismul lor, nu suflă o vorbuliță. Acum au o criză de democrație, de drepturi umane. De ce nu o aveau atunci cand erau la putere și vedeau cum dispar națiuni întregi, lituanieni, estonieni, kalmuci, cecheni, tătări, ucrainieni, români din Basarabia, chiar și evreii lor sioniști?

In presa lor duhnind de banii cominternului nu pomenesc de evreii închiși de către sistemul lor adus de trupa Pauker, Teohary, Chisinevski, Stoica și compania. Așa sunt toți cărora comunismul le-a fost vacă grasă de muls. Inventează povești scabroase și spurcă istoria unui neam, dar tac când e vorba de crimele comunismului lor. De ce fac campanie despre neștiute morminte, presupuse? De ce se tace discret despre Katin? De ce nu s-a aniversat masacrul din 29-30 sept. 1941 de la Babi Yar (lângă Kiev) unde au fost uciși 33.771 de bătrâni, copii, femei, toți evrei. Se va răspunde: nemții au facut-o.

Atunci de ce poemul lui Yevtușenco din 1963 e prohibit iar simfonia XIII a lui Șostacovici, cu partea finală închinată masacrului, e interzisă? Pentru că comunismul rusesc e implicat până peste cap în acel masacru!

De ce nu se adâncește de către presa lor democrată cazul doctorilor uciși de Stalin la 13 Ianuarie 1953, din care șase erau evrei?

Exemple aș mai putea furniza. Esența este aceeași: pe ei, «germanicii» la care mă refer nu-i supără masacrarea evreilor sau ale altora dacă crimele sunt făcute de comunism în care ei s-au simțit acasă ca peștele în apă. Dar suferă voit de un fel de semantică politică, un fel de dialectică cu picioarele în sus, cum ar fi zis coreligionarul lor Marx.

Noțiunea de antisemitism în ziua de azi e legată de atitudinea anticomunistă a cuiva. Iar a fi anticomunist echivalează în mintea lor cu fascism.

Cine sunt fasciștii din România? Cei ce sunt anticomuniști... deci legionarii!

Tovarășii de drum democrații, social democrații sunt aprioric excluși. Așa s-a născut vânătoarea de vrăjitoare contra legionarilor și printre altele procesul Trifa.

Și am pomenit numele IPS Valerian Trifa pentru că e tipic.

Dacă ai fost, să zicem, strungar și prin valul vieții impuse te-au făcut membru de partid — adio emigrație în USA — dacă ai declarat asta.

Dar numai ei cunosc cel puțin zece cazuri de membrii PCR cu funcții de răspundere, din care *doi procurori* (!) care sunt bine mersi în USA...

Plus o puzderie de «germanici», foști peceriști (câți securiști?) plus șleahta de informatori pripășiți pe aici cu pașapoarte albastre, de servici.

Insă aceștia nu sunt antisemiți, sunt deai noștri!

Când și-a adus aminte bărbierul de măsele Kramer de «fascistul» Trifa? Când acesta s-a manifestat pe linia convingerilor lui creștine ca anticomunist. Dacă, să zicem, un paranoic criminal, care a ucis 50 de persoane ar evada din RSR și ar emigra în USA și dacă lucrul s-ar afla, nici un bărbier de măsele, «germanic», nu s-ar sesiza atâta timp cât paranoicul nu deranjează «germanicii». Dar poți fi curat sufletește ca un înger, dacă nu te vinzi haitei lor aservite comunismului «germanic», ești fascist și vor inventa pentru tine o hecatombă de victime evreiești care, toate la un loc, vor totaliza mai mulți din seminția lui Israel decât au existat de la Cain încoace.

Căci fascist pentru ei înseamnă tot ce vine în contradicție cu comunismul, iar lupta contra fascismului înseamnă distrugerea a tot ce este național, înseamnă întoarcerea istoriei înapoi, când ei se lăfăiau ca niște căpușe balcăze pe trupul însingerat, tot de ei, al patriei.

Mă adresez vouă, hiene ale istoriei, înmulțite parazitar pe sufletul unor națiuni ucise: aveți statul vostru, păstrați-l și luptați pentru el; aveți limba voastră cultivați-o îmbogățiți-o cu lucrări demne de premiul Nobel. Dar nu uitați că nu ați fost și nu aveți cum fi români. Ne-ați folosit limba din mimetism având capacitatea uluitoare de adaptare ca orice ființă parazitară. V-am adăpostit și salvat viața pe când alții vă voiau. Drept recompensă voi, cei care ne-ați folosit limba și ne-ati mâncat roadele pământului, ne-ați ucis pe cei mai buni fii ai noaștri și tot datorită vouă, tot cei mai buni stau înstreinați.

Și tot nu vă e de ajuns.

MAJADAHONDA
ENERO 13 IANUARIE 1981



N acest 13 Ianuarie al anului 1981 un vânt cu rafale înghețate s'a deslănțuit asupra platoului Majadahondei, parcă vroind să aminteasca zecilor de peregrini români și streini veniți să se închine la locul jertfei voluntare a lui Ion Moța și Vasile Marin, gerul năpraznic din aceaș dată a anului 1937 când pe acest platou un șrapnel comunist a secerat tinerele lor vieți.

Veniseră ca reprezentanți ai tineretului României, să apere chipul Mântuitorului Isus Christos, în care mitralierele roșii trăgeau cu disperare vroind să-l scoată din sufletele credincioșilor lui, să-i dărâme bisericile, să înlăture civilizația și binefacerile creștinismului.

In scrisorile de despărțire lăsate familiilor și prietenilor, ei mărtuturisesc nobila misiune pe care și-au asumat-o legionărește «eu l'am iubit pe Christos și plec fericit la moarte pentru el», scria Moța, iar Vasile Marin spunea» e o datorie de onoare care apasă pe umerii generației noastre, o împlinesc cu aceaș dragoste, cum aș fi făcut-o pentru propria mea patrie».

Acei care am trăit măreția clipelor întoarcerii trupurilor lor frânte, dar pe scutul victoriei creștine în Spania, am înțeles că sacrificiul lor a fost adevăratul sens al trăirii Cristice și că murmurul rugăciunilor zecilor de preoți și imenselor mulțimi îngenunchiate care așteptau trecerea trenului mortuar dela granița Poloniei și până la București, nu erau bocete de jale, ci un imn de slavă Dumnezeirii și Arhanghelilor Români.

Au trecut 44 de ani de atunci.

Miopia politicienilor Europei și inconștiența învingătorilor în cel de al doilea răsboi mondial, au provocat «bătrânului Continent», pierderea conducerii omenirei, prăbușiri, amputări teritoriale, transformându-l într'o plută desorientată pe un ocean politic învolburat și la deriva a două forțe implacabile care-și vor disputa mâine întâietatea supraviețuitoare, aruncând «rechinilor», restul Europei, ca pe un balast nefolositor.

Rămâne însă o singură speranță.

Grăuntele de adevăr și îmbărbătarea primită de miile de peregrini veniți din toată Europa an de an să se închine la picioarele modestei cruci de granit, care sfințește locul unde s'a consumat Marea Jertfa a lui Ion Moța și Vasile Marin, Arhangheli apărători ai lui Christos, să dea roade, și din vrerea Tatălui Ceresc să se împlinească prevestirea din prefața volumului dedicat lor cu prilejul comemorării a 25 de ani de la moarte.

«Umblând pe căile Domnului, cele mari și minunate, împlinind voia lui, la 13 Iaunarie 1937, în viscolul unei zile de luptă grea, s'a născut prin jertfă simbolul Europei de mâine.

«O Europă renăscută întru Hristos, gata să reia cârma spirituală a omenirei, a unei lumi în care într'un spirit de înfrățire să se înalțe pentru fiecare neam în parte și pentru toate laolaltă, o vreme «ca soarele sfânt depe Cer», în care neamuri «temătoare» de Dumnezeu să trăiască» în pace și întru bună învoire», având ca piatră de temelie jertfa celor doi tineri români: Ion Moța și Vasile Marin».

Traian POPESCU

* * *

Ca și în anii precedenți — Majadahonda — a fost și de această dată centrul atenției celor care cred încă în reînvierea Europei creștine.

Cu două zile înainte Dl. Blas Piñar, conducătorul grupei politice naționaliste «Fuerza Nueva» și deputat în parlamentul spaniol, a dedicat eroilor români, articolul pe care-l reproducem în facsimil, și traducere romanească, publicat de ziarul «El Alcázar» din 11 Ianuarie 1981, care în numărul din 14 Ianuarie 1941 a dedicat și un amplu reportaj deasemeni reprodus în facsimil asupra comemorării care avusese loc în ziua de 13 Ianuarie 1981, la crucea care marchează locul jertfei lor.

Vicepreședintele Comunității Românilor din Spania, Domnul Inginer Nicolae Roșca a rostit cu acest prilej discursul pe care îl reproducem în continuare în limbile spaniola și română.

Dl. Blas Piñar a răspuns cu cuvinte de exaltare a exemplului și sacrificiilor lor în lupta de apărare a Europei de comunismul sovietic, încheindu-se solemnitatea cu imnurile mișcărilor legionară și falangistă și cu strigările de rigoare.

Au depus coroane Dl. Horia Sima în numele Mișcării Legionare, Dl. Blas Piñar ca ofrandă a camarazilor spanioli și foștii combatanți, Doamna Ana Marin — vaduva lui Vasile Marin, Comunitatea Românilor din Spania, Falanga Spaniola, etc.

* * *

SEÑORAS..., SEÑORES..., CAMARADAS:

Desde el año 1947, cuando llegaron a España los primeros refugiados rumanos, cada año, sin interrupción, se ha conmemorado en Majadahonda el aniversario de la caída de nuestros camaradas Motza y Marín.

En sus comienzos, estas conmemoraciones eran actos sencillos, piadosos, limitados al efecto y al recuerdo del pequeño grupo de compatriotas que pudieron llegar a España después del desastre que se abatió sobre nuestra Patria. Han adquirido después ampliación y extensión, oficializándose en cierta medida, y se transforman en actos multitudinarios de reconocimiento y admiración para el sacrificio que los dos legionarios consumieron justamente aquí. Después, poco a poco, y siguiendo los avatares políticos del mundo que vivimos, con sus altibajos ideológicos, volvió nuevamente a representar un acto sencillo, íntimo, restringido a un grupo de personas leales al espíritu que en su vida encarnaron Motza y Marín. Pero justamente en esta sencillez de ahora, en este encogimiento nuestro en torno a esta cruz, estriba la autenticidad del acto a que asistimos y al que aportamos la pureza de unos sentimientos que nos une a aquellos camaradas nuestros que amaron al hombre, al semejante, y supieron quemar en este maravilloso fuego sus propias vidas.

Porque, señores, ésta es la verdad. Motza y Marín vinieron a España, a aquella España del 36, rota y ensangrentada por sus innumerables enemigos, guiados por un amor profundo que les había transfigurado. Ellos vinieron a aportar, como dice Vasile Marín, «el valor rumano y el espíritu de sacrificio para la cruz».

Ellos no llevaban odios en sus almas. Ni siquiera odiaban al comunismo que aquí combatieron, y que afilaba ya entonces los cuchillos con que iban a degollar, años más tarde, nuestro propio país. Ellos vinieron aquí justamente para vencer los odios, para apagar los odios que incendiaban vuestro país, como preludio estudiado y experimentados de la gran pira

(*Urmează pag.* 14.)

ANTISEMITISMUL

Folosind banii furați de la noi și prostia proverbială a politicienilor vestici v-ați deghizat, ca lupul din fabulă, și pozați în democrați și antifascisti căutând să mânjiți cu balele voastre spurcate, totul.

Voi știți bine ce faceți.

Noi am fost naivii și ar fi cazul să stopăm pentru totdeauna aceasta.

Căci la adăpostul sloganului ieftin de antisemitism, de care tot voi sunteți răspunzători, se ascunde un cras și sângeros antiromânism semit.

Aveți bani, mânuiți imperii financiare, puteți cumpăra ușor imbecilitatea obtuză a unor parlamentari, care să voteze o lege de expulzare a noastră, a celor care nu suntem antisemiți, dar anticomuniști, lucrul cel mai grav pentru voi.

Insă ceea ce nu aveți și asta vă va pierde finalmente: nu aveți curajul să vă manifestați deschis, conform planurilor voastre urzite din umbră. Nu știti să luptați, voi «germanicii» pripășiți parazitar, căci dacă ați ști ați sta în Israel. Vă țineți în umbră ca șacalii și hienele.

Noi nu avem bani, ziare, reviste, politicieni plătiți și mășluiți, dar avem conștiința curată și credința în noi.

Răbdarea noastră greu pusă la încercare se poate revărsa din zăgazuri. Va trebui să ne apărăm, cum am făcut în istorie de sute de ani, dar de data asta contra unui antiromânism semit.

ROMEO BRAN

EL ALCAZAR



Director: Antonio IZQUIERDO

Madrid, domingo, 11 de enero de 1981 / 30 pesetas

Mota y Marín

EL 13 de enero de 1937, dos jóvenes rumanos caían en Majadahonda. Habían venido desde su patria a combatir en el Ejército Nacional. Se alistaron en la VI Bandera de la Legión. No eran bravucones ni amaban el peligro. Vinieron a España, porque en la España de entonces se jugaba a vida o muerte, no sólo nuestra causa, sino la causa de la civilización.

Mota y Marín eran destacados dirigentes de un movimiento nacionalista, que acaudillaba uno de esos hombres apasionados y valientes que dan brillo y nobleza a la estirpe humana: Cornelio Zelea Codreanu, el Capitán, el prisionero de la cárcel de Jilava, el héroe asesinado por los gobernantes de su tiempo en los bosques de Tancabesti.

Nuestra guerra de liberación, la Cruzada —la última Cruzada, por ahora— había conmovido, y aún tiene conmovido, al mundo. Si al otro lado de las trincheras se daban cita las brigadas internacionales para ayudar al comunismo antiteo y al liberalismo secularizante, al otro lado acudieron los que, en cualquier latitud, acertaron a comprender que aquí se estaba escribiendo el primer capítulo de una lucha civil universal.

Pero esta comprensión de lo que en tierra española se debatía, tuvo especial clarividencia para los militantes de la Guardia de Hierro rumana. Diez mil legionarios se ofrecieron para venir. El Capitán tuvo que contener aquel gesto tan general como generoso. Un puñado de militantes, con el general Cantacuzeno al frente, fueron autorizados para incorporarse. Entre ellos Ion Mota, el «santo valiente», y Vasile Marín, el «héroe temerario».

Marín, intelectual, abogado en ejercicio, se pagó el viaje con su propio dinero. Tuvo que insistir, para acompañar a los elegidos. Y a su esposa le dice: «No he tomado la decisión de combatir en España por desesperación o deseo de aventura, sino en un estado de perfecta lucidez. Ir a España, ahora, es un deber que pesa sobre los hombres de mi generación. Me ha impulsado el mismo amor que tengo por Rumania.»

Mota, cuñado del Capitán, en su testamento escribe: «Se bambolea el fundamento cristiano del mundo. ¿Podremos nosotros permanecer impasibles? ¿No constituye un gran beneficio espiritual para la vida futura, haber caído en defensa de Cristo? Yo he entendido así el deber de mi vida. He amado a Cristo y he ido feliz a la muerte por El.»

¿De dónde pudieron, Mota y Marín, tan lejanos físicamente de España, lograr esta visión clarísima de nuestra contienda? De la formación adquirida en los «nidos», las células que daban ideal y cohesión a los legionarios de San Miguel Arcángel. En los «nidos», bajo las leyes fundamentales de la disciplina, el trabajo, el silencio, la educación, la solidaridad y el honor, se forjaban los militantes. En ellos, como quería Codreanu, entraban hombres y debían salir héroes.

En el «nido», Ion Mota meditó, no sólo el mensaje de su muerte en la trinchera española, sino las razones sublimes de su sacrificio total. En su obra, bella y sugestiva, *Cranii de Lemn* (*Cráneos de madera*), apunta a la causa de las causas de la crisis universal: «No sólo hay que conseguir un pan más grande para todos y una economía floreciente, porque el camino para la solución de los problemas vitales del hombre está en devolver al mundo el freno y el timón morales.»

Ion Mota había calado bien en el pensamiento del Capitán: «La verdadera lucha no se desarrolla en la esfera de las realidades políticas, sino que se libra dentro del alma humana. Si el legionario no se ha purificado a sí mismo y no ha fijado su actitud frente a la muerte, no es un legionario perfecto.» De aquí que cuando Horia Sima, el sucedor de Codreanu, perfila la figura del arquetipo soñado, recuerda, sin dar sus nombres, a los caídos de Majadahonda: «Sólo por un proceso de cristinianización interior se desarrollan las cualidades del héroe.» Sin este proceso, inicial y necesario, es inútil cualquier programa, por bello y sugestivo que sea, porque el «trastorno de fuera no es otra cosa que el reflejo de nuestro propio desorden».

Y Mota, al legarnos aquella frase preciosa: «El sacrificio es la medida de nuestra cristianización», puso de relieve, con el suyo, que su propia cristianización, o mejor aún, su cristificación, era plena. «Cristo es el mismo en España y en Rumania», escribirá tajante, ahuyentando la tentación de los que aconsejan permanecer. «Cuando una hueste diabólica se levanta para arrojarle del mundo, cuando se hiere y ametralla el rostro iluminado del Salvador, los hombres, cualquiera que sea su patria, deben alzarse en defensa de la Cruz.»

Así fue como Mota hizo realidad su juramento, de 8 de septiembre de 1927, ante el icono del Arcángel, en Vacaresti: «Por nuestra fe inquebrantable en Dios, por nuestra voluntad de permanecer firmes en medio de la tormenta, por nuestro absoluto desprendimiento de todo lo terrenal, juramos alegres servir a Rumania y a la Cruz.»

Es curiosa la convergencia en tantas cuestiones esenciales de Codreanu y José Antonio, a pesar de que no se conocieron. La raíz de la que parten es la misma, y por ello habían de ser idénticas sus conclusiones. Y ese punto de arranque común no era otro que su entendimiento del quehacer político, la sublimación religiosa del «finis operis» en el «finis operantis», la construcción de un sistema que hace del hombre su quicio; pero no de un hombre cualquiera, sino del hombre portador de valores, que lo hacen imperecedero, que lo sustraen del confín del espacio y de la finitud del tiempo. Si para José Antonio, en el hombre hay la envoltura corporal de un alma que no muere, para Codreanu lo importante es la victoria cristiana del hombre para conseguir su salvación.

Aunque España parece, como ha escrito Frederick D. Wilhemsen, que ha negado su victoria contra el comunismo antiteo y contra el Occidente secularizado, al respaldar a quienes la niegan con los hechos o a quienes, después de llevarla en lo alto de sus bayonetas, la entregaron como no deseable, lo cierto es que en Majadahonda, una cruz ante un arco sencillo, continúa recordando la muerte en combate por lograr esa victoria de dos legionarios de San Miguel Arcángel.

Un grupo de españoles y de rumanos del exilio, cada 13 de enero, nos reunimos ante la Cruz de granito, con la sierra de Guadarrama y la Basílica de Cuelgamuros al fondo, para recordar, para rezar, para renovar nuestras fidelidades y nuestros votos.

En este día, nuevo aniversario de vuestra muerte, Ion Mota y Vasile Marín, sabemos que estáis a nuestro lado. Al invocar vuestros nombres, invocamos a todos aquellos que lucharon aquí por la unidad, la grandeza y la libertad de la Europa cristiana. Vosotros, Ion Mota y Vasile Marín, sois, como dijisteis, el «signo palpitante de la unión en Cristo de los corazones de nuestros pueblos».

Con gratitud y con emoción, Ion Mota y Vasile Marín: ¡Presentes!

Blas PIÑAR

MOTA SI MARIN

de Blas PIÑAR

La 13 Ianuarie 1937, doi tineri români mureau în Majadahonda. Veniseră din patria lor ca să lupte în Armata Naţională. S'au înrolat în Compania 6.ª a Legiunii. Nu erau fanfaroni, nici nu iubeau pericolul. Veniseră în Spania pentrucă în Spania de atunci se juca pe viaţă şi pe moarte, nu numai cauza noastră ci cauza civilizaţiei.

Moţa şi Marin erau personalităţi notorii ale unei Mişcări Naţionaliste, condusă de unul din acei oameni pasionaţi şi curajoşi care îi dau stralucire şi înobilează rasa umană: Corneliu Zelea Codreanu, Capitanul, prizonierul din carcera Jilavei, eroul asasinat în pădurea Tâncăbeşti de către guvernanţii români de atunci.

Răsboiul nostru de eliberare — Cruciada — ultima Cruciadă până acuma enoţionase lumea şi continuă s'o emoţioneze. Dacă în partea cealălaltă a transeelor îşi dădeau întâlnire brigăzile internaţionale pentru a ajuta comunismul ateu şi liberalismul, de partea noastră au venit cei care indiferent de latitudini, pricepuseră că în Spania începuse să se scrie primul capitol al unui răsboi civil universal.

Această înţelegere a ceace se petrecea în spaţiul spaniol a fost o viziune clară pentru membrii Gărzii de Fier româneşti. Zece mii de legionari s'au oferit să plece în Spania. Căpitanul a trebuit să oprească impulsul lor generos. Câţiva dintre ei, având în frunte pe Generalul Cantacuzino, au fost autorizaţi să se înroleze. Intre ei Ion Moţa «sfântul» şi Vasile Marin, «eroul temerar».

Marin intelectual, avocat în funcţiune şi-a plătit singur drumul. A trebuit să insiste mult pentru a putea să însoţească pe cei aleşi. Soţiei îi scrie: «nu m'am decis să lupt în Spania din desesperare sau dorinţă aventurieră, ci cu perfectă luciditate. A merge în Spania acuma este o datorie care apasă umerii generaţiei mele. Mă împinge aceaş dragoste pe care o am pentru România».

Moţa, cumnat cu Capitanul scrie în testamentul lui: «se clatină fundamentul creştin al lumii. Putem noi să rămânem nepăsători? Nu este o mare binefacere spirituală pentru viaţa viitoare de a fi murit în apărarea lui Christos? Eu asa am înţeles datoria vieţii mele. L'am iubit pe Christos şi mă duc fericit la moarte pentru El».

De unde au putut avea Moţa şi Marin atât de indepărtaţi fizic de Spania această clară viziune a luptei nostre? Din educaţia primită în «cuiburi», acele celule care le făureau idealurile, cimentând legăturile sufleteşti între legionarii Sfântului Arhanghel Mihail. In cuiburi, prin legile fundamentale: disciplina, munca, tăcerea, educaţia, ajutorul reciproc şi onoarea se forjau luptătorii legionari. In ele-cum cerea Codreanu, intrau oameni şi trebuiau să iese eroi.

In «cuib» Ion Moţa a meditat nu numai asupra mesajului transmis prin moartea lui în transea spaniolă, ci şi asupra raţiunilor sublime ale sacrificiului total. In opera lui, frumoasă şi sugestivă, Cranii de Lemn, notează perfect cauzele crizei universale «nu e totul să obţii o pâine mai mare pentru toţi, o economie înfloritoare, ci pentru rezolvarea problemelor sale vitale, omului trebuie să i se redea frâna şi cârma morală».

Ion Moţa a desprins bine gândul Căpitanului: «adevărata luptă nu se desfăşoară în cadrul realităţilor politice, ci se dă înlăuntrul sufletelui omenesc. Dacă legionarul nu s'a purificat pe el însuşi şi şi-a fixat atitudinea în faţa morţii, nu poate fi un legionar perfect.

Deaceia când Horia Sima, succesorul Căpitanului schiţează figura prototipului visat, aminteşte, fără să-i numească, pe căzuţii în Majadahonda: «numai printr'un proces de creştinare interioară de desvoltă calităţile eroului». Fără acest proces iniţial şi necesar, e inutil orice program, oricât de frumos şi sugestiv ar fi, pentrucă» răsturnările din afară nu sunt altceva decât reflexul propiei noastra desordini».

Testându-ne acea minunată frază: «sacrificiul este măsura creştinării noastre», Moţa a pus în relief, cu sacrificiul lui, că propria lui creştinare, sau mai mult cristificare era totală. «Cristos este acelaş în Spania ca şi în România», scria el răspicat, îndepărtând tentaţiile celor care-l sfătuiau să nu plece: «când o clică drăcească se ridică pentru a-L smulge lumii, când se răneşte şi se mitraliază chipul luminat al Mântuitorului, oamenii, ori care ar fi patria lor trebue să se ridice în apărarea Crucii».

Astfel Moţa a transformat în realitate jurământul din 8 Septembrie 1927, înaintea icoanei Arhanghelului Mihail în închisoarea Văcăreşti. «cu credinţa noastră nesdruncinată în Dumnezeu, cu voinţa noastră de a rămâne tari în mijlocul furtunei, cu desprinderea noastră totală de tot ce-i pământesc, jurăm bucuroşi să servim România şi Crucea».

Este curioasă apropierea de gândire în atâtea chestiuni esenţiale dintre Codreanu şi Jose Antonio, cu toate că nu s'au cunoscut.

Rădăcina doctrinei lor este aceaşi şi de aceasta concluziile lor au fost identice. Acest punct de plecare comun, nu e altceva decât justa lor judecată asupra acţiunii politice, exaltarea religiosă a lui «finis operis» în «finis operantis», adică alcătuirea unui sistem care face din om propriul său judecător. Nu e vorba însă de un om oarecare, ci de un om purtător de valori eterne, care-l fac nepieritor în timp şi spaţiu.

Dacă pentru Jose Antonio în om exista acoperământul corporal al unui suflet care nu moare, pentru Codreanu este importantă victoria creştină a omului, pentru a obţine mântuirea sufletului lui.

Cu toate că se pare că, aşa cum scrie Frederick D. Wilhemsen, Spania neagă astăzi victoria ei asupra comunismului ateu şi contra Occidentului desbrăcat de virtuţile creştine, sprijinind pe cei care o neagă cu faptele lor, sau pe acei care după ce au ridicat-o cu baionetele lor la culmea Gloriei, o predau ca nedorită; ce este sigur e că în Majadahonda o cruce protejată de un singur arc, continuă să amintească moartea în luptă pentru a obţine această victorie, a doi legionari al Sfântului Arhanghel Mihail.

Un grup de spanioli şi de români din exil ne reunim în fiecare 13 Ianuarie înaintea crucei de granit străjuită de departe de Sierra Guadaramei şi de Basilica din Culegamuros, pentru a ne reaminti, pentru a ne ruga, pentru a reînoi credinţele şi jurămintele noastre.

In această zi a celei de a 44.ª aniversare a morţii voastre, ştim că voi sunteţi aici, între noi. Invocând numele voastre, invocăm pe toţi acei care au luptat aici pentru unitatea, măreţia şi libertatea Europei creştine.

Voi, Ion Moţa şi Vasile Marin sunteţi aşa cum aţi afirmat-o: «semnul înfrăţirii în Christos a inimilor popoarelor noastre».

Cu recunoştinţă şi emoţie!
Ion Moţa, Vasile Marin!
Prezenţi!

---

de odios que se abatirá después sobre todo el mundo nuestro. Alas de amor los transportaron hasta aquí. Amor para el hombre y su futuro, que estaba, como nos dice Motza, «sólo e impotente frente al desierto de Oriente, donde se amontonaban nubes gruesas y vientos de destrucción». Ellos intuyeron perfectamente el peligro que amenazaba a nuestra Humanidad, y que no consistía solamente en el enorme poderío bolchevique que se franqueaba entonces, sino, y especialmente, en la vasta y astuta operación de vaciar al hombre, de aniquilar sus riquezas morales y espirituales, dejándole inerte para la lucha que se avecinaba. «La Humanidad positiva de hoy —nos dice Motza— o, mejor dicho, la que tiene pretensiones de positivismo, ha perdido su gobierno moral. Hoy no se cree más que en la carne, en el cuerpo y en los débiles poderes de la inteligencia racionalista del hombre. Las verdades recibidas por revelación divina (las únicas que pueden conducir a una finalidad auténtica de la vida) todos sabemos qué valor tienen en la conciencia actual, inclusive en la de algunos altos prelados.» Ya veis cómo los datos del problema se repiten continuamente.

Pues bien, frente a este desmoronamiento de los valores del hombre, frente a esta avalancha de odios y de terror que se le viene encima y frente a la cual el hombre se encontraba desarmado y falto de valor, se levantan Motza y Marín y muchísimos otros que, como ellos pensaban y sentían, para levantarle, para ilusionarle, para encenderle una luz de esperanza. De esperanza y de fe. «No es verdad que somos vacíos», nos dicen ellos. No es verdad que somos faltos de recursos. Cada uno de nosotros poseemos una fuerza más grande que todas las demás fuerzas materiales juntas. «Poseemos —nos dice Ion Motza— el espíritu de sacrificio que es esencial», y éste es «más fuerte que todos los tanques y todas las ametralladoras». Son palabras de esperanza y aliento. Los hombres enteros vencen sus debilidades, pasan por encima de sus propios dolores, e incluso por encima de sus propias cenizas. Los *tiempos sintéticos* precisaban de *hombres sintéticos*. Y nuestros camaradas lo eran. «Los tiempos —nos dice Vasile Marín— piden hombres enteros, hombres empapados de una fe profunda, forjados en el acero de la temeridad; una generación de fe y de hechos dinámicos; nos piden hom-

(*Urmează pag.* 16.)

N.° 733 • 24 de ENERO de 1981 •

BOLETIN INFORMATIVO N.° 2

FUERZA NUEVA

DIOS PATRIA JUSTICIA

XLIV aniversario in memoriam de los voluntarios rumanos en la Guerra de Liberación



Blas Piñar y Jorge Demetrescu. Ricardo Alba, a la derecha de la fotografía.

AL LADO DE ION MOTA Y VASILE MARIN

Eran las doce del mediodía, y estar allí, en Majadahonda, ante su tumba, no era sentir frío. En el XLIV aniversario de la muerte de Vasile Marín e Ion Mota, la ventisca, helada del todo, que enmarcaba el 13 de enero, se sumó al acontecimiento emotivo para medir temple y espíritu y fe de los hombres fieles a unos principios, que siguen el ejemplo de los caídos. Allí estaban Horia Sima, jefe del Movimiento Legionario rumano; la viuda de Marín; el presidente de la Comunidad Rumana en España, Jorge Demetrescu; el vicepresidente, Trajano Popesco; Nicolás Rosca; Ovidio Taldea, Jorge Cortea y otros excombatientes venidos de diversos países.

Allí estaban Blas Piñar, presidente Nacional de Fuerza Nueva, Ricardo Alba, secretario general, Ramón Sabater, secretario político, representaciones de Fuerza Joven y de otros grupos nacionales.

El cierzo, que dijo firme y elegantemente Blas Piñar, alentaba a los centenares de personas que asistían al emotivo acto. Realmente, aquel frío producía calor: encendía corazones. «El fuego sagrado se mantiene», dijo Blas Piñar. «No importa el paso del tiempo. Ante esta cruz que simboliza la caída de dos hombres, Ion Mota y Vasile Marín, que combatieron por su Patria, por España y por la Cristiandad, aquí estamos, como cada 13 de enero, para honrar su memoria».



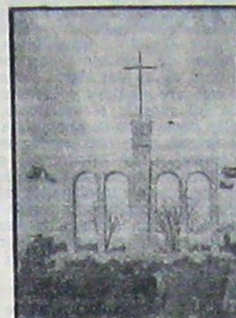
Horia Sima deposita una corona de flores.

Al partir, todos y cada uno, desde la presencia inamovible de un ejemplo y una cruz, las mentes estaban claras, el corazón rebosante de amor fraterno hacia los héroes, y hacia quienes los secundan e imitan. Y el espíritu de todos, más elevado que nunca.

Ion Mota, Vasile Marín ¡Presentes. □

Separata I

DIVERSE ASPECTE DE LA A 44ª ANIVERSARE A MORTII LUI MOTA SI VASILE MARIN IN MAJADAHONDA 13 Ianuarie 1937.
Comandantul Mişcării Legionare, Horia Sima, Văduva lui Vasile Marin şi Blas Piñar, depunând coroane. Jos dreapta, apelul morţilor şi onorul.





Homenaje a los voluntarios rumanos

■ Ante su tumba en Majadahonda depositaron coronas de flores, Horia Sima, jefe del Movimiento Legionario Rumano, la viuda de Marin y el presidente de Fuerza Nueva, Blas Piñar

(Redacción, por M. A. Alvarez).—Varios centenares de personas, a pesar del temporal de viento que se registró en la sierra madrileña, asistieron ayer en Majadahonda a los actos de conmemoración de la muerte de los voluntarios rumanos en nuestra Guerra Civil, Ion Mota y Vasile Marin, que, como cada año, organizó la Hermandad Hispano-Rumana.

A primeras horas de la mañana tuvo lugar en la iglesia parroquial una misa funeral en la que estuvieron presentes, además de la viuda de Vasile Marin, un grupo de antiguos legionarios de la Guardia Rumana, entre los que se encontraban el jefe del Movimiento Legionario Rumano, Horia Sima; el presidente de la Comunidad Rumana en España, Jorge Demetrescu; el vicepresidente, Trajano Popesco, así como Nicolás Rosca, Ovidio Taldea, Jorge Cortea y otros excombatientes rumanos venidos de Francia, Alemania y Estados Unidos.

A las doce de la mañana se sumaron a los actos de homenaje ante el monumento a los caídos, el presidente nacional de Fuerza Nueva, Blas Piñar; el secretario nacional, Ricardo Alba; un nutrido grupo de militantes de Fuerza Joven, y una representación de CEDADE y Juventud Nacional Revolucionaria.

Palabras de Blas Piñar

Después de rezar una oración por los caídos, se procedió a la ofrenda de coronas de flores. Horia Sima y la viuda de Marin colocaron la primera ante la tumba, en nombre de la Comunidad Rumana en España. Blas Piñar procedió a colocar otra corona y a continuación dos miembros de la Juventud Nacional Revolucionaria hicieron la ofrenda en representación de su partido.

A continuación tomó la palabra el presidente nacional de Fuerza Nueva recordando que «cada 13 de enero venimos a renovar nuestra fe en unos ideales que nos son comunes a rumanos y españoles, ante una cruz que nos recuerda, con su simbolismo, que en este lugar cayeron dos jóvenes de la Legión rumana combatiendo por su patria, por España y por la Cristiandad».

Tras afirmar que «no importa el paso del tiempo ya que su recuerdo es imperecedero cuando se alberga en el corazón de hombres y mujeres que mantienen el fuego sagrado» y que «los ideales se mantienen firmes si tienen capacidad de seducción para enamorar a las nuevas generaciones», manifestó, comentando las inclemencias del tiempo, que «el cierzo de esta mañana, el frío que nos rodea y que penetra en nosotros, no tiene fuerza suficiente para apagar la llama, el fuego y el calor, el ímpetu y el coraje de quienes luchamos por las mismas ideas que Mota y Marin».

Finalizó su intervención diciendo: «Ante esta cruz, en esta punta de Occidente que es España, volvemos a gritar con el mismo fervor y entusiasmo que otros años: Mota y Marin ¡presentes!, ¡Viva Rumanía! ¡Arriba España!» Voces que fueron contestadas por los asistentes.

Intervención de Nicolás Rosca

Por su parte, el legionario rumano Nicolás Rosca tuvo emotivas palabras para sus camaradas caídos, «quienes amaron al hombre y supieron quemar en este maravilloso fuego sus propias vidas». «Mota y Marin —dijo— vinieron a aquella España del 36 rota y ensangrentada por sus innumerables enemigos para aportar su valor rumano y su espíritu de sacrificio. Ellos no llevaban odio en sus almas, ni siquiera para el comunismo que aquí afilaba ya los cuchillos que iban a degollar años más tarde nuestro propio país. Vinieron precisamente para vencer los odios.» Nicolás Rosca después de recordar algunas frases de Mota —«El espíritu de sacrificio es lo esencial... más fuerte que los tanques y las ametralladoras»— y de Marin —«Los tiempos piden hombres enteros, hombres empapados de una fe profunda que no duden frente a las grandes determinaciones»— se refirió al «testamento vivo de estos hombres que nos pide luchar sin descanso, en la perseverancia del apóstol y la valentía de las almas escogidas para el bien de los demás, de las naciones de nuestra comunidad humana». Finalizó su intervención pidiendo que «de su verdad brote para nosotros el ejemplo».

Los asistentes rumanos cantaron el «Sfanta Tinerete», himno de la Guardia de Hierro rumana, y todos los presentes el «Cara al Sol».

Blas Piñar, dio fin al acto con las voces: «Ion Mota y Vasile Marin ¡presentes!», «Caídos por Dios y por España, ¡presentes!», «Franco ¡presente!», «José Antonio ¡presente!», «¡Viva Rumanía!», «¡Viva Europa próspera y unida!», «¡Arriba España!» y «¡Viva Cristo Rey!», que fueron respondidas por todos los allí congregados.

bres que no duden frente a las grandes determinaciones, sino que las realicen integralmente; nos piden hombres que no balbuceen ideales ajenos al alma de nuestra Nación y militen en proyectos contrarios a los intereses de ésta.»

¡Pero cuidado! La entrega total, el sacrificio del cual nos habla Motza y Marin no es uno cualquiera. Hay también entregas torcidas. Se puede dar la vida equivocadamente. Incluso tontamente. El sacrificio auténtico, luminoso, que ellos consumieron, el único que germina la vida de los pueblos, es solamente el sacrificio en sentido cristiano, el sacrificio por amor a los demás. «Pasad sin miedo —nos dice Motza— por el ancho y doloroso camino del sacrificio para el bien de nuestros semejantes, para el bien de nuestra Nación y para el servicio de Dios», pues «la medida de nuestra resurrección interior, la medida de nuestro Cristianismo vivo yo lo veo, sobre todo, en la medida del sacrificio que podemos aceptar para el bien de los demás».

El desprendimiento de sí mismo y la lucha desinteresada para «el bien de los demás» ha sido una constante en la vida de los dos camaradas nuestros y amigos vuestros, que perpetuaron aquí, justamente en este lugar alrededor del cual florecen hoy una alegre vida española, una bella y enaltecedora gesta. Abrasados por un amor profundo que iluminaba sus almas, Motza y Marín, lejos de su propio país (porque la capacidad de su amor sobrepasaba incluso las fronteras nacionales), en estas tierras surcadas por gestas de santos y de valientes, arden como dos cruzados modernos sus fugaces vidas terrenales.

Ellos nos legaron un testamento. Es un testamento vivo, cuya tinta no se desvanece nunca: luchar, luchar sin descanso, «con la perseverancia del apóstol y la valentía de las almas escogidas», para el bien de los demás, de nuestras naciones, de nuestra comunidad humana.

Que Motza y Marín han sentido y vivido profundamente lo que decían, lo que escribían, que sus manifestaciones no eran simple retórica barata nos lo demuestra la cruz que tenemos delante. Bajo ella sellaron su verdad. Y de ella brota, para todos nosotros, un ejemplo y un consejo.



DOAMNELOR, DOMNILOR, CAMARAZI:

Din anul 1947, când au sosit în Spania primii refugiați Români, în fiecare an, fără întrerupere, s'a comemorat în Majadahonda aniversarul morții camarazilor noștrii Moța și Marin.

La început, aceste comemorări erau niște acte simple, pioase, limitate la dragostea și la amintirea pe care le-o păstrau micul grup de compatrioți care au putut sosi în Spania după desastrul care sa abătut asupra patriei noastre. Au căpătat apoi amploare, oficializându-se în anumită măsură și s'au transformat în acte multitudinare de admirație și mulțumire pentru sacrificiul pe care l-au consumat aici, cei doi legionari. După aceea, încet încet, din cauza întâmplărilor politice din lume, și a diluărilor ideologice pe care le-a suferit aceasta, a devenit din nou un act simplu, intim, restrâns la un mic grup de persoane loiale spiritului care a călauzit viața lui Moța și Marin. Dar tocmai în această simplicitate de acum, stă autenticitatea actului nostru, în care aducem și noi niște sentimente pure, care ne unesc cu acei camarazi ai noștri care au iubit omul, au iubit aproapele și au știut să ardă în acest minunat foc ,propriile lor vieți.

Pentrucă, Domnilor, acesta este adevărul. Mota și Marin au venit în Spana, în acea Spanie din 1936, ruptă și însângerată de nenumărații ei inamici, conduși de un profund amor care, îi transfiguraseră. Au venit ca să aducă, cum spune Vasile Marin, «vitejia românească și spiritul de sacrificiu pentru cruce».

Ei nu purtau ură în sufletele lor. Nu urau nici măcar comunismul pe câre l-au combătut aici și care își ascuțea deja atunci, cuțitele cu care vor înjunghia, câțiva ani mai târziu, propriul nostru popor. Ei au venit aici tocmai pentru a învinge urile, pentru a stinge urile care incendiau țara Dstră ca preludiu studiat și experimentat al marelui rug de uri care s'au abătut apoi asupra lumii întregi. Pe aripi de amor au ajuns ei aici. Amor pentru om, pentru viitorul lui care se afla, cum spune Moța, «singur și neputincios în fata deșertului oriental unde se îngrămădeau nouri groși și vânturi distrugătoare». Ei au intuit perfect pericolul care amenința umanitatea, și care nu era cauzat numai de enorma forță bolșevică care se dăltuia atunci, ci, și mai ales, de vasta operație ce se pusese în miscare pentru a goli omul, pentru a distruge forțele lui morale și spirituele, pentru a-l lăsa desarmat în lupta care se apropia. «Umanitatea positivistă de azi, ne spune Moța, sau mai bine zis, acea care are pretenții de positivism, și-a pierdut linia morală. Astăzi nu se crede decât în carne, în corp și în forțele debile ale inteligenței raționaliste a omului. Adevărurile primite prin revelație divină (singurele care pot conduce la o finalitate autentică în viață) cu toții știm ce valoare au în conștiința actuală, chiar și aceea a unor înalți prelați.» Vedeți deci, cum datele problemei se repetă continu.

Bine, contra acestei destrămari a valorilor omului, contra acestei avalanșe de ură și de teroare care era gata să se precipite peste el și în fața căreia omul se găsea dezarmat și lipsit de curaj, s'a ridicat Moța și Marin, și mulți alții care gândeau și simțeau cași ei, pentru a-l ridica, pentru a-i da un nou impuls, pentru a-i aprinde din nou speranta. Speranță și credință. Nu-i adevărat că suntem goi, ne spun ei. Nu-i adevărat că ne lipsesc mijloace. Fiecare dintre noi avem o forță mai mare decât toate forțele materiale împreună. «Avem, ne spune Ion Moța, spiritul de sacrificiu care este esențial» și acesta este «mai puternic decât toate tancurile și decât toate mitralierele». Sunt cuvinte de speranță și de îmbărbătare. Oamenii întregi își înving slăbiciunile, trec pe deasupra propriilor lor dureri și chiar pe deasupra propiei cenuși. *Timpurile sintetice* cereau *oameni sintetici*. Și camarazii noștrii, erau. «Timpurile, ne spune Vasile Marin, cer oameni întregi, oameni pătrunși de o credință profunda, forjați în oțelul temerității; o generație de credință și de fapte dinamice; ne cer oameni care să nu ezite în fața marilor determinări ci să le realizeze integral; ne cer oameni care să bâlbâie idealuri streine de sufletul Națiunii noastre și să militeze în proiecte contrarii intereselor acesteia.»

Insă atenție! Dăruirea totală, sacrificiul despre care ne vorbește Moța și Marin, nu este unul oarecare. Există dăruiri schiloade. Se poate da viața greșit. Chiar prostește cateodată. Sacrificiul autentic, luminos, așa cum ei l-au acceptat, unicul care plămădește în viata popoarelor, este sacrificiul în sens *cristic*, sacrificiul dat din iubire pentru ceilalți. «Treceți fără frică, ne spune Moța, prin largul și durerosul drum al sacrificiului pentru binele aproapelui nostru, pentru binele Națiunii noastre și în serviciul lui Dumnezeu», căci, «măsura învierii noastre interioare, măsura creștinismului nostru viu, eu îl vând, mai ales, în măsura sacrificiului pe care îl putem accepta pentru binele altora.»

Desprinderea de tine însuți și lupta desinteresată pentru «binele altora» a fost o constantă în viață camarazilor noștrii și prietenilor Dstră, care au înscris aici ,chiar în acest loc în jurul căruia înflorește astăzi o viață spaniolă veselă, un frumos și înalt act de eroism. Aprinși de un profund amor care îi lumina, Moța și Marin, departe de Țara lor (pentrucă capacitatea amorului lor depășea chiar frontierele naționale), pe aceste pământuri marcate cu fapte de viteji și de sfinți, ca doi cruciati moderni, își ard tinerele lor vieți.

Ei ne-au lăsat un testament. E un testament viu scris cu o cerneală ce nu se decolorează niciodată: luptați, luptați fără odihnă, «cu perseverarea apostolului și vitejia sufletelor alese», pentru binele celorlalți, al națiunilor noastre, al comunității omenesti.

Că Moța și Marin au simțit și trăit profund ceeace ziceau, ceeace scriau, că ei nu făceau simplă retorică ieftină, ne-o demostrează crucea pe care o avem în fața. Sub ea și-au depozitat adevărul lor. Și din ea se desprinde pentru noi toți, un exemplu și un îndemn.



CEAS SFANT LA MAJADAHONDA

de Ovidio VUIA

N anul 1937, eram copil, prin primele clase primare, și poate chiar deaceea mi s'a întipărit atât de adânc în memorie, ziua când au fost aduse în țară trupurile neinsuflețite ale lui Moța și Marin. O sfințenie și un doliu național, neimpus, stăpânea în acela clipe România, gata să cinstească cu steagurile lăsate în bernă, pe eroii săi, drumul urmat de cortegiul funerar fiind format de un cordon viu de oameni, jelindu-i așa cum se cuvine, cu fruntea sus, pe cei doi frați de sânge și ideal, căzuți după voia lor, pe câmpul de bătaie. Era un moment solemn în care toată nația și-a menținut pentru un scurt răgaz respirația politică, devenind un tot, sacrificiul celor atât de tineri, corespunzând convingerii profund anticomuniste a poporului nostru daco-roman. Poate niciodată în istoria sa neamul românesc n'a fost mai cutremurat, mai pătruns de evlavie, îngenunchiind, pre cum un tată cu lacrimi, în ochi lângă catafalcul lor, întregind întru eternitate un mare gest de mistică națională.

N'am auzit nici atunci, nici de atunci pe cineva spunând vreodată ceva rău despre Moța și Marin, ci totdeauna când era vorba de ei, chipurile deveneau serioase, cucernice, cum se întâmplă când ești în fața unui altar de sărbătoare. Dacă ar fi fost în obiceiul bisericii ortodoxe ca și în acelei catolice, de bună seama cei doi ar fi fost santificați. Așa însă tot după datina bisericii de rit oriental îi vom putea așeza pe Moța și Marin printre fericiții ei prea slăviți.

Asadar voi fi înțeles dece odată ajuns în Madrid ardeam de dorința de a vizita monumentul de la Majadahonda, pentru mine personal un fel de Meccă a spiritului meu.

Crucea și piatra funerară a eroilor sunt chiar pe locul tranșeei unde au căzut ei. Încercand să mă rog pentru sufletele lor, mă năpădesc gândurile dându-mi seama că nicio descriere sau fotografie nu poate înlocui vederea directă pe viu, faptă a lui Toma când a pipăit rănile Domnului.

Inchid ochii și revăd cu toată claritatea, întorcandu-mă ca sărmanul Dyonis al lui Eminescu, în timp înapoi, ziua de 13 Ianuarie 1937.

Imi apare Moța, cum îl știu dintr'o pocă, tânăr și frumos gata să înfrunte furtunile, la fel ca Avram Iancu și Horiă cântați de Aron Cotruș. In privirile negre purta ape argintii precum apostolii lui El Greco. Imbrăcat în costum național pare ciobanul mioritic, ca și el gata să treacă în moarte cântând, ceace ne face să credem că reprezintă tipul dacului, cu părinții părinților săi slujitori ai lui Zamolxe, rămași în jurul vechii capitale a Sarmisegetuzei între zidurile Orăștiei de azi. Fiul unui preot de mare cultură, încă din leagăn îi descântă Jelele ursita. Drumul său a fost drept, fără șovăire, întrupare a mitului în Om, Cranii de lemn conțin un fel de cântece ale inimii.

Cu totul altfel ni se înfățișează Marin, având obrazul tăiat parcă în piatră, seamănă cu un patrician roman, deci urmașul inginerilor constructori de viaducte și poduri, împărați ai continentului. Prezintă părul îngrijit cu cărare dreaptă așa ca Rebreanu și la fel ca el este blond. Intâi național țărănist trece mai târziu lângă Moța, suferind deci conversiunea de pe calea Damascului a lui Saul din Cilicia. In Crez de generație domină echerul și rigla rațiunii, observându-se și gazetarul, redactor al lui Nae Ionescu de la Cuvântul.

Si dacă cei ce i-au cunoscut mi-ar putea aduce obiecțiunea că în realitate n'au fost chiar așa cum îi văd eu în reconstrucția mea, decorul în schimb s'a păstrat cu totul acelaș. Este un peisaj deluros, lipsit de vegetație, mai golaș și mai întunecat în acea zi de iarnă, când bătea un vânt necruțător, oamenii noștri pe bună dreptate suferind de frig, în centrul mohorâtei Castilii. Departe la orizont se văd culmile albastre-censușii ale munților Guadarrama undeva la poalele lor ridicându-se palatul-mânăstire al lui Filip al doilea, regele, călugăr, învesmântat în negru, tristul Escorial. «On ne peut rien imaginer de plus aride et de plus desole» scrie Th. Gauthier despre regiunea întinsă la poalele Guadarramei.

Tranșeea unde se găseau Mota și Marin se afla pe vârful unei coline, într'un bun punct strategic, tancurile rusești venind din vale. Deacolo a pornit șrapnelul morții ucigând pe cei doi, al treilea camarad fiind internat cu febră în spital. Tabloul mi se întunecă, totul sare în aer și trupul celor doi martiri intră în moarte, calcă peste hotarul veșniciei.

Deschid ochii și disting monumentul ridicat în memoria lor. Cunoscând sărăcia și mai ales lipsa de solidaritate a exilului, ceace s'a realizat pare o adevărată minune. Se vede că la fel ca în 1937 și mai târziu, Moța și Marin au reușit să unească laolaltă cugetele românilor pribegi.

Deoparte și de alta două arcade descriu litera M inițiala numelor lor. In mijloc granitul despicat de un paloș înconronat de o cruce, este arma lui Ștefan cel Mare și a lui Mihai Viteazu dar și a lui Sf. Gheorghe sau a lui Iovan Iorgogvan în luptă cu balaurul-leviatan al răului.

Masa de altar din față îmi dă idea că totul este doar un început, un schelet de absidă de biserică și că în ziua Victoriei se va completa cu o navă a templului, deasupra monumentului funerar ridicându-se o cupolă-tiară cu nestemate de piatră așa cum este catedrala din Burgos, maosoleul eroului spaniol, Cidul.

Dar această viziune este încă un vis aproape utopic. Nu pot să înțeleg ca un om cu judecată comună, situația politică din Spania. Franco și naționaliștii săi au pregătit venirea regelui și a democrației spaniole actuale. La Vale de los Caídos cu o dreptate unică în istorie au fost cinstiți și învingătorii și învinșii. Lucrurile sunt uitate, eroii de ieri trecuți în anonimat.

Asupra monumentului Moța și Marin se adună nori grei, el fiind amenințat pacte în existența lui. Procedeul nu este nou și se arată caracteristic forțelor violenței și ale răului. Oare nu așa s'a întâmplat în țară la Casa Verde? Oare nu la fel s'au comportat sanculoții revoluției franceze când au golit mormintele regilor Franței la St. Denis sau au ciopârțit, schilodend pentru totdeauna, măreața biserică-metropolitană a Clunyului?

Deacea trebue să accentuez că monumentul lui Moța și Marin de la Majadahonda reprezintă înainte de toate un simbol și o esență spirituală, aceasta neputând să fie distrusă atâta timp cât în om va exista iubire și dor de libertate.

Cât despre Moța și Marin, atunci când au murit privind spre zările depărtate și-au înscris cu litere de lumină întru vecie, numele, pe munții goi ai Guadarramei, cu tristul negrul Escorial. In granitul rece bate ceva din inima ființei lor nobile jertfa-săvârșită de ei nu poate rămâne fără rod. Ci într'o zi ea va da muguri și flori asemenea lemnului sterp al lui Tanhauser.

Cât despre mine n'am să uit ceasul sfânt petrecut la Majadahonda.



Nuestros antepasados Tracios. Cubrecabezas militar de oro. siglo IV a. n. e. Cotzofenești (Prahova).

PAMFIL SEICARU In Memoriam

AND am aflat vestea morții lui Pamfil Șeicaru, durerea mi-a fost zguduită de o mare revoltă contra naturii și a legilor ei, răpind dintre noi necruțător și absurd, un om cu atâtea cunoștiințe și cu un atât de mare talent. In fața tinereții mature a scrisului său și a multor planuri de viitor, întocmite cu cel mai ales entuziasm, eram sigur că vom prăznui cu bine cei 90 de ani ai săi și după cum îi era dorința, acel «1 Dec.» 1918 al Rușilor.

Recunosc m'am apropiat de el ca de un monument al Istoriei Românilor și am avut norocul să găsesc la dânsul toată bunăvoința venindu-mi întru întâmpinare cu brațele deschise. Am o poză a lui cu dedicație: Amicului meu Dr. Ovidiu Vuia, cu toată prețuirea pentru nobila sa sensibilitate. 8. Aprilie. 1977, Pamfil Șeicaru.

O scriu aceasta nu pentru a-mi aduce laude ci ca să arăt că maestrul nunumai că — mi urmărea scrisul și îl aprecia — fapt pentru care sunt mai mult decât mândru — dar i-a descoperit una din cele mai esențiale calități, aparținând sufletului deschis, carte cu dor de a fi mângâiat de ochii altui suflet, ca'n pecetea Eternității din sărutul lui Brâncuși.

In astfel de condiții timp de mai bine de patru ani am dus o corespondență exemplară, una considerată de mine ca făcând parte din trandafirii înfloriți la porțile Absolutului, deci înălțată asemenea epistolelor lui Platon în lumea ideilor și sentimentelor pure.

Azi când îi recitesc scrisorile rămân emoționat să constat cât de adânc mi se mărturisește maestrul dându-mi posibilitatea, mie modestului Cherubin să pătrund într'o anumită fată a caracterului său și deci să-l cunosc așa cum poate nu l-a mai cunoscut nimeni altul.

Dacă viața cu greutățile ei îmi va permite voi publica această corespondență, valoroasă nunumai pentru datele ei unice de istorie dar și întru înțelegerea adevăratei sale personalități. Și fiindcă acest țel va putea rămâne nerealizat, în cele ce urmează mă voi referi la câteva discuții purtate între Socratele modern și anonimul său elev. Voi face uz bineînțeles doar de rândurile sale, uneori, unde e nevoie, le voi însoți în paranteză de scurtul meu comentar (n. n.); problemele tratate le consider ieșite mult din hotarele unui simplu dialog, deaceea mă și grăbesc că le fac publice.

Pamfil Șeicaru a făcut războiul prim mondial, pe front, ca ofițer de rezervă, pe linia întâi, fiind ulterior decorat cu marele ordin Mihai Viteazu. Cu patos și avânt intră în societatea interbelică, idealul său mergând spre o democrație bazată pe țăran, de aici simpatia sa pentru țărăniștii de stânga și semănătorism, ca mare ziarist declarând război liberalilor și în parte național-țărăniștilor deci guvernelor cu majoritatea parlamentară. In fața acestor realități desigur a fost obiectul a multor calomnii ieri ca și azi în emigrație cum îi plăcea să zică, una din cele mai celebre fiind acea cu șantajul și etajul, lansată zică de Iorga cu ocazia inaugurării palatului Curentului în 1938. Deși cunoșteam butada din copilărie, numai după ce am citit-o în amintirile lui Agata Bacovia, mi-am permis să-l întreb pe maestru, să-i aflu părerea. Iata ce-mi răspunde în scrisoarea din 3. August 1978: «In ce privește soția lui Bacovia falsul este evident. Palatul Curentului nu a fost inaugurat când s'a terminat în 1938 și nu am invitat pe nimenii. A venit să-l viziteze A. C. Cuza și el m'a întrebat dacă am printre acționari Evrei, i-am răspuns că nu am niciunul, cum nu am nici Români acționari pentru a nu mi se mutila libertatea totală a ziarului. Ceace atribue lui N. Iorga este total fals fiindcă profesorul nu folosea diminutive (autoarea susține că Iorga s'ar fi adresat cu Pamfilică n. n.) care implică un fel de intimitate. In 1937 N. Iorga a publicat o carte în care reda impresiile unei călătorii în Oltenia la care mă invitase s'-l acompaniez și notează descripția pe care am făcut-o bătăliei de la Radovița (? n. n.) care a eliberat Tg. Jiul de atacul pe care îl dădeau germanii la podul de peste Jiu. Dealtfel aceleași defăimări le folosește și emigrația... Nu pot să-mi pierd vremea polemizând cu cei ce nu-mi pot ierta cutezanța de a fi realizat o mare întreprindere de presă fără patronajul nemărturisit al capitalului anonim și vagabond. Nu am alt răspuns decât să-mi urmez drumul pe linia aceleiași concepții pe care am avut-o la 18 Aprilie 1918 când am intrat în presa cotidiană».

Raportul său cu legionarii a fost dictat de atitudinea lui independentă și deși comunitatea de idei este evidentă mai mult adversitățile personale — cea cu Nae Ionescu — l-au determinat, ca pe N. Crainic de altfel, să se considere în tabăra opusă lor, fluctuațiile sale fiind nunumai subiective dar și de multe ori reprobabile.

Citind Delirul lui M. Preda unde figura lui Pamfil Șeicaru este redată atât de fidel încât este recunoscută fără nicium pic de greutate, am profitat de ocazie și l-am întrebat dacă e drept că a tras cu pușca în legionari. Ceace mi-a scris este cu totul interesant aducând confruntare și cu altă calomnie ce i se aduce în legătură cu Insula Șerpilor. Dar să-i dăm cuvântul (30. August 1980):

«Marin Preda pe cât am aflat a fost la începuturile lui între reporteri, la unul din cele trei ziare Curentul, Evenimentul zilei și Rapid. Intre atâția care au lucrat este firesc să nu-mi amintesc. Scena pe care o descrie Marin Preda este totalmente inventată. La data aceea eram la Roma. Un prieten mi-a trimis o fotografie pe care a făcut-o pe când străbăteam o stradă din Roma și a datat-o. Este iarăși drept că dacă ași fi fost în țară în Ianuarie ași fi fost suprimat de legionari. Aveam în redacție colaboratori care erau legionari deci nu aveam motive să mă tem (tipică oscilație de idei n. n.). Un articol «Insula șerpilor» strecurat de Ionel Dumitrescu și nesemnat, publicat în lipsa mea care eram la Cluj unde țineam o conferință, mi s'a atribuit mie. Când s'a căutat manuscrisul dispăruse. Când voi izbuti să am o copie a articolului îl voi publica. Este un monument de idioțenie, conținut și stil. A fost o lovitură a palatului care încerca să ațâțe pe legionari împotriva mea și a Curentului. Inspirația a venit de la colonelul Rusescu din cavalerie pe care îl frecventa Ionel Dumitrescu. Rusescu era directorul de cabinet al lui Urdăreanu. Iți dau aceste precizări cu condiția să nu le folosești. Totul este rezervat cărții «Memoriile unui gazetar». Eu cred că înțelegi un semn cât de aproape te simt».

Cu Cezar Petrescu a fost nunumai prieten dar drumul lor în ziaristică, de la început îi arată strâns legați. Au scos împreună Hiena, ziar în care Arghezi își publică Flori de mucegai, faptul însă nu-l încânta pe maestru, deoarece nu-l aprecia deloc pe marele poet anulat complet de caracterul imund al omului. Redactor al Curentului, în 1937, Cezar Petrescu îl părăsește pentru a scoate România (sub ocrotirea unui rege și prim ministru criminal) gest falsificat azi în țară, în cartea lui despre Cezar Petrescu, Gafița după ce-l acoperă pe Pamfil Șeicaru cu toate invectivele posibile, mistifică despărțirea lor, dându-i o altă interpretare neconformă cu realitatea, «trădătorul» în fond fiind Cezar Petrescu și nu Pamfil Seicaru.

Să-l ascultăm pe maestru în două scrisori, prima din Decembrie 1978 cealaltă din August 1980, despre adevăratele lor relații:

«In ce privește insultele din broșura lui Gafița asupra lui Cezar Petrescu, am avut broșura, nu este nimic nou. Dragul meu, eu sunt neutralizat, în lunga mea carieră calomniile n'au lipsit. Rar, foarte rar, am replicat dar cel care mă ofensa să fi avut dimensiunile care obligau la o reacțiune. Dar nimic nu mă obligă să răspund la gaițele regimului de la București, nu polemizez cu valeții ci la timp voi face procesul politic, economic și cultural ce se cuvine. Partidul comunist este proprietar a tuturor tipografiilor, cum și a hârtiei, de voința lui exercitată prin cenzură depinde publicarea unei cărți, care poate modifica textul, interpola pasagii întregi. Deci cu el voi discuta nu cu valeții călimărilor. In ce privește plecarea lui Cezar Petrescu de la Curentul ea s'a produs la sfârșitul anului 1936, regele Carol prepara instalarea dictaturii din Februarie 1937. Victor Iamandi fost coleg cu Cezar Petrescu la liceul Național și la Universitatea din Iași a sugerat regelui să-l scoată pe Cazar Petrescu de la Curentul de care nu este sigur că va aproba lovitura de stat. Astfel i s'a pus la dispoziție tiparul și hârtia de la Monitorul oficial și un plus de bani pentru a plăti personalul redacțional și administrativ. Ziarul s'a numit România: nu a avut niciun efect asupra tirajului Curentului. Cezar scotea 100.000 exemplare din care se vindeau 7.000, restul maculatură. Abdicarea regelui a determinat încetarea ziarului. Un amănunt: când a apărut Calea Victoriei eu, ceva neobișnuit în presa noastră, am consacrat un articol romanului iar Cezar care avea talent la desen și-a făcut singur portretul. Iar în 1943 când Curentul a sărbătorit 15 ani de apariție redacția a pregătit un album. Cezar aflând a venit și a adus articolul omagial secretarului de redacție Lorin Popescu. Cred că ești lămurit. Dacă vei veni la Dachau îți voi da să citești în album articolul».

«Ca nuvelist și romancier (se referă la Mihail Sadoveanu n. n.) Cezar Petrescu îi era cu mult superior. Să compari Floarea ofilită și Insemnările lui Niculae Manea care vrea să redee viața orășelelor de provincie cu Oraș patriarhal și Cariera lui Vidran ca să vezi strivitoarea superioritate a lui Cezar Petrescu. Cele trei volume consacrate răscoalelor țărănești din 1907 redau realitățile economiei rurale din vechiul regat. Numai amintesc romanul Intunecare. Observ că regimul din țară organizează conspirația tăcerii în jurul lui Cezar Petrescu. Nu i se accepta viziunea și sensibilitatea de răzeș. Un critic Crohmălniceanu în prefața la Comoara regelui Dromicht-Aurul Negru îi reproșează apologia răzeșilor. Eu, când demonul politic din călimară mi va da răgaz voi scrie un studiu asupra acestui Balzac al Românilor».

Urmez cu un fapt poate cel mai semnificativ ca evolutie în ce mă privește pe mine personal. Citisem în Manuscriptum despre un denunț de plagiat al lui I. U. Soricu asupra poeziei lui L. Baga, din o serie de poeți cehi, în special Otokar Brezina. Articolul fiind publicat în Curentul și influențat de marea admirație ce o am pentru poezia lui Blaga, inexistentă față de uitatul Soricu, l-am luat aproape la sigur pe maestru pentru greșala făcută. Im răspunde în 8. Iunie 1980:

«In ce privește pe Ion Ursu Șoricu eu am decis publicarea. Pe Ion Ursu Soricu l-am cunoscut în 1914 când terminasem liceul și am început anii universitari. Țin să-ți atrag atenția că el nu și-a strâns în volum poeziile pe care le-a publicat în diverse reviste între care Ramuri unde colabora regulat. Nu odată l-am auzit pe Făgețel directorul revistei care avea și o tipografie cerându-i să-și publice în volum poeziile. Invariabil spunea le voi publica după ce voi termina traducerea lui Faust la care lucrez. Era profesor de germană și latină la liceul din Câmpulung Muscel. Când a fost numit la acest liceu bucuria lui că comandantul regimentului de infanterie era colonelul Traian (Mosoiu) camaradul lui de la liceul din Brașov. Și acolo a rămas până în 1916 când regimentul comandat de T. M. a plecat pe front. Soricu era tare miop și nu putea fi soldat, el a plecat cu regimentul pe care îl comanda Traian Moșoiu. In cursul războiului el a cules poeziile făcute de soldați. Eram un grup de tineri grupați în jurul lui D. Tomescu de la Ramuri și ne strângeam la un restaurant al Presei de pe strada Academiei. Când venea de la Campulung la București știa că ne găsește la acest restaurant, restaurant unde făceam puțină consumație de vin dar mare risipă de controverse literare. Soricu când era prezent, tăcea și asculta atent discuțiile noastre. Odată însă venind în discuție influența romantismului german asupra lui Eminescu, Ion Ursu Soricu a vorbit mai bine de o oră punând în lumină diferența dintre romantismul german și francez. El semna I. U. Soricu.

Când mi-a adus articolul mi-a lăsat și volumașul cu poeziile cehului apărute în editura Rocham (? n. n.) din Leipzig. Le-am dat la doi traducători din redacție care făcuseră studii la Berlin. Mi-au confirmat exactitatea traducerilor făcute de Soricu. Nu m'am mulțumit cu atâta și am cerut lui Ion V. George germanist fără egal, părerea. După ce-a citit mi-a spus «regret că nu l-am descoperit eu că ași fi fost mai aspru în comentar». Cum la acea epocă Lucian Blaga nu avea situația pe care a avut-o mai târziu, articolul nu a depășit comentariile de cafenea. Puteam eu să refuz publicarea articolului dat de Ion Ursu Soricu când mă lega o veche prietenie și traducerile făcute de el erau exacte?

M'am întâlnit cu Blaga și m'a întrebat «De ce ai publicat articolul? I-am răspuns dându-i justificările pe care ți le-am făcut. Și am adăogat» Iți rezerv exact atâtea pagini din Curentul ca să-i dai replica oricât de violentă ar fi. Răspunsul lui Lucian Blaga cu un accent de dispreț «Eu să-i răspund lui Soricu? Cum îți poți închipui?» Am dat din umeri și ne-am despărțit».

Cinstit, trebue admis că după ce asculți relatarea maestrului oricât l-ai venera pe Blaga dacă vrei să fi cât de cât obiectiv numai poți să rămâi la părerea de la început.

In primul rând articolul lui I. U. Soricu nu face parte din calomniile unui Caion contra lui Caragiale ci este bazat pe o realitate. Că Blaga nu a plagiat poeziile cehe e sigur dar așa cum arată recent o cercetătoare română, asemănarea între poeziile lor este izbitoare ceace impune admiterea unei desvoltări sub o influență comună, reprezentată de literatura germană.

Blaga nu a răspuns la articol dar s'a arătat profund afectat și o înțelegem de ce. El, teoreticianul autohtonismului și al stilului mioritic românesc, nunumai în filozofie, unde lucrurile sunt de necontestat, dar și în poezie, în bună parte, nu țâșnește din seva creatoare a poporului său ci din cea a spiritualității germane. Faptul semnalat întâia dată de semănătoristul Soricu nu poate fi tăgăduit chiar dacă nu prejudiciază propriu zis valorii artistice a operei.

Dacă poetul Blaga este un colos pe lângă poetul Soricu, omul după cum vedem îi rămâne dator. Pamfil Șeicaru nu putea să întoarcă spatele miopului plecat voluntar pe front, în timp ce rivalul său se sustrase războiului studiind teologia și filozofia în capitala imperiului austro-ungar.

Uman și moral oricât n'am dori-o, dreptatea este de partea lui Soricu și a fostului director al Curentului, care nu a publicat articolul cum zice Cisek, întrebuințând niște expresii deloc academice, pentru a produce scandal public, ci pentru a desvălui un adevăr al cărui sâmbure nu poate fi de nimeni neglijat.

Din problema respectivă cât și din celelalte tragem concluzia că nu putem da un verdict până nu ascultăm toate părțile. Din aceste motive obiective fără să caut să influențez cititorul l-am și lăsat pe maestru să ne vorbească.

Cezar Petrescu în ultimul său roman Vadim, îl descrie ca personaj principal, din nou, pe Pamfil Șeicaru. O face cu mult respect dar pe undeva lasă impresia, că eroul său, și-a irosit în mare măsură talentele fără să le fi valorificat pe deaintregul.

Cunoscând opinia lui Zola din l'Oeuvre asupra ratării pictorului Cezanne nu am da nicio importanță observațiilor lui Cezar Petrescu dacă nu ar conține o fărâmă de adevăr. Oricât ar fi fost de mare ziarist, activitatea aceasta pentru Pamfil Șeicaru era prea limitată, nu-i permitea să-și desvolte autenticele forțe de expresie. Și așa ar fi rămas dacă ar fi murit în 1944 și nu în 1980.

Ajuns în Spania prin 1947, cum însuși o scrie, se condamnă la un exil voluntar de 7 ani la Palma de Mallorca, unde se va dedica studiului intens. Ii va fi și lui sortit să se găsească pe sine, așa cum Aron Cotruș urcând pe muntele Randa, l-a întâlnit pe aceleași meleaguri malorcane pe catolicul R. Lull. Se va naște deci eseistul, istoricul politic Pamfil Șeicaru, de aceștia nerămânând neinfluențat ziaristul, cel ce va scrie de-acum nunumai pentru prezent dar și pentru viitor, deci devine mult mai doct și savant, pus pe citări și considerații generale, de fapt într'o pagină comprimă uneori o bibliotecă întreagă. Istoria primului război mondial este o capodoperă iar Istoria partidului național-țăranesc una alta. De fapt dacă până acuma am fost învățați în istorie că există conducători și conduși, Pamfil Șeicaru analizează ceace se întâmplă în culise deci motorul adevărat al tuturor întâmplărilor, și pe această cale pune bazele unei noi perspective de a prezenta faptele istoriei, unei neoștiințe sociale și politice.

După cum singur mărturisește majoritatea cărților și articolelor sale nu ar fi văzut lumina tiparului dacă nu s'ar fi bucurat de ajutorul editorial al lui Traian Popescu.

Așa cum se spune și despre atâția alții, cu toate greutățile și amărăciunile lui, exilul a adus adevărata sinteză în opera lui Pamfil Șeicaru până la urmă reușind să se plinească după măsura reală a posibilităților sale.

Cu regret, dar ne obligă conștiința s'o scriem, anturajul în sânul căruia și-a trăit la Dachau maestrul, ultimii ani, în loc să-i asigure climatul adecvat pentru a-și redacta monumentala Istorie a gazetăriei românești, l-a speculat și atras în acțiuni discutabile, folosindu-i firma Curentului cel nou pentru a-și putea etala în dosul ei, cârpelile propriilor condeie lipsite de cea mai obligatorie inspirație, în plus grav umbrite și de o orientare ideologică mai mult decât suspectă să nu zic dubioasă.

La timpul său, în limitele respectului ce i-l purtam am scris maestrului tot ceace gândeam despre noii săi colaboratori și el nu s'a supărat deci mi-a dat tacit dreptate.

Și parca pentru a ne demonstra că în fond lângă ei, maestrul trăia într'un fel de închisoare, vin faptele petrecute imediat după decesul său. Ca unul apropiat de el nu am primit, așa cum se cuvine, de la apropiații lui o înștiințare despre locul și data înmormântării. A trebuit să dau telefoane peste telefoane în dreapta și stânga, ca să aflu că va fi înmormântat Sâmbătă după masă la ora 14 pentru ca în ultimul moment să mi se aducă la cunoștință că ceremonia s'a desfășurat după o hotărâre de ultimul moment cu 24 de ore mai degrabă, deci Vineri la aceiași oră. Locuind la 400 km. depărtare de Dachau era evident că pentru mine totul venea prea târziu.

Deci celor ce l-am iubit și prețuit ne-a fost luată cinstea de a-l petrece pe ultimul său drum pe Pamfil Șeicaru.

Și oare cu ce scop și în numele cui?

Doar s'a sfârșit din viață nu oricine ci cel mai mare ziarist român și unul din ctitorii străluciți ai culturii române contemporane.

Batjocură sinistră, insultă cu orice preț, barbară inconștiență!!! Pe zi ce trece mă conving tot mai mult că în relațiile dintre noi, numai există ceace se chiamă cea mai elementară omenie.

Ni s'a furat sfântul drept de a ne reculege, rugându-ne, în fața mormântului aceluia ce ne-a fost, așa cum cu atâta evlavie, îl numește Govora, «Tata Pamfil».

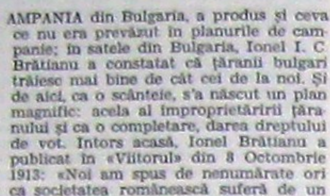
Trecând peste durerile și umilințele noastre de jos, spiritul lui Pamfil Șeicaru intră în Istorie și Nemurire. Acolo unde îi este locul: lângă Nicolae Iorga, Octavian Goga, Constantin Stere, Panteon și Walhallă românească.

OVIDIU VUIA

RELATIILE ROMANO-RUSE

DIN ANUL 1913 PANA IN ANUL 1922

XII de N. S. GOVORA



CAMPANIA din Bulgaria, a produs și ceva ce nu era prevăzut în planurile de campanie; în satele din Bulgaria, Ionel I. C Brătianu a constatat că țăranii bulgari trăiesc mai bine de cât cei de la noi. Și de aici, ca o scânteie, s'a născut un plan magnific: acela al improprietăririi țăranului și ca o completare, darea dreptului de vot. Intors acasă, Ionel Brătianu a publicat în «Viitorul» din 8 Octombrie 1913: «Noi am spus de nenumărate ori că societatea românească suferă de un viciu în alcătuirea ei: forma oligarhică a organizării ei. Astăzi această situație nu mai poate dura». Concluzia articolului era: «Ne trebuie o clasă țărănească liberă, cultivată și instărită». Brătianu scrisese: «Noi am spus de nenumărate ori că societatea românească suferă de un viciu în alcătuirea ei». Nimeni nu-și amintea că Brătianu a spus de nenumărate ori și când anume. Când? Probabil când era în opoziție sau în perioadele de alegeri ca să uite totul după aceia când venia la putere.

Pamfil Șeicaru, într'un articol în care-i facea un luminos portret lui Ionel Bratianu, scria: «Sub impulsul lui Ionel Brătianu, partidul liberal se reintorcea la inceputurile lui, regăsea elanul, spiritul reformator al generației de la 1848, reinvia atmosfera de la 1862-1864». Pamfil Șeicaru, Carpații, 10 Septembrie 1954.

Să nu facem cercetări atât de indepărtate care ne-ar face să descoperim că tot timpul, liberalii au urmărit un singur lucru: *intărirea burgheziei sau mai bine zis creerea unei burghezii în dauna țărănimii*. Dacă vrem să găsim ceva palpabil care ne-ar lămuri puțin, e destul să ne intoarcem numai cu șapte ani înapoi: în 1907 Brătianu a pus armata să omoare 11.000 de țărani. Probabil atunci *gândise* că «societatea românească are nevoie de o clasă țaranească liberă, cultivată și instărită».

Și a fost nevoie de șapte ani pentruca această *gândire* să prindă forme și să se transforme într'un adevărat plan de luptă contra... partidului conservator. In 1911 partidul liberal a trebuit să plece și să facă loc pentru patru ani, dușmanului lui, partidul conservator. Și în cei patru ani de amară opoziție, s-au întâmplat multe lucruri. In primul rând a fost un războiu, în care liberalii ca niciodată, au rămas în neagra opoziție și, culmea, tot ca niciodată, pacea a fost încheiată *de ceilalți*, deci iată un act istoric care a fost făcut de *ceilalți*. Iar ei... în opoziție, neagra opoziție! De supărare, Brătianu a cerut să plece pe front. A fost un războiu plăcut, fără morți și răniți. Și dacă ar fi fost morți și răniți, Brătianu putea să-i vadă de departe: era atașat cu gradul de căpitan la cartierul generalului Crăiniceanu. Și acest general Crăiniceanu, era vechi prieten: în 1907, generalul Averescu fiind obligat să demisioneze chiar de Brătianu, i-a luat locul generalul Crăiniceanu. Deci războiu... adevărată plimbare! Trebuie să recunoaștem că Brătianu a căutat să folosească acest timp «în uniformă», studiind. Trecând, în trăsură, din sat în sat, nu i-a fost greu lui Brătianu *să afle* că... țăranii bulgari trăiau mai bine, decât cei valahi. Descoperire epocală! Dar pentru a face această descoperire, era nevoie de un războiu și de un *ministeriabil* care să plece pe front unde putea să *se* intâlnească, ferească Dumnezeu, în loc de un glonte, cu un microb de tifos? Bulgaria era la o asvârlitura de băț, nu era departe ca India, era deci nevoie de călătorii periculoase. In timp de pace era o plăcere pentru un ministeriabil să se plimbe până la Sofia și să afle cum trăiesc țăranii pe acolo. Dar din nefericire, atât Brătianu cât și ceilalți ministeriabili, nu erau tentați să — și piardă timpul până la Sofia ca să afle cum o duc țăranii bulgari. Pentru toți era mai interesant să afle cum trăiesc parisienii.

Dar lucrurile s-au petrecut așa și nu altfel. Revenit la București, Brătianu s'a pus pe lucru. Mai erau câteva luni până la căderea guvernului, deci până la venirea la putere, până la terminarea negrei opoziții. Nu avea nici o grijă, nu avea nici o frică că s'ar putea ivi un lucru neprevăzut. Stătea bine cu Coroana, ba chiar prea bine. In timpul opoziției, liberalii făcuseră atâtea manifestații de mase, că guvernul lui Titu Maiorescu a fost deatâtea ori în pericol să treacă în opoziție înainte de timp. Dar Brătianu descoperise ceva nou și acest ceva trebuia folosit. Și până la schimbarea guvernului, n'a stat degeaba. Intâi a publicat în revista «Democrația» a lui Constantin Banu o scrisoare prin care propunea colegiul unic și reforma agrară prin exproprierea marei proprietăți. Această scrisoare a fost publicată întâiu în revista «Democrația» și apoi, după cum am spus, reprodusă în ziarul «Viitorul» ceiace a produs, după cum era de așteptat, o mare agitație în rândurile partidului conservator.

Și Brătianu a întâmpinat opuneri chiar și în partidul lui, adică printre liberalii moșieri căci erau destui și liberalii latifundiari și apoi a întâmpinat și opunerea chiar a regelui Carol căci și el era moșier și chiar mare moșier. Pe regele Carol l-a învins ușor căci *Neamțul* a înțeles repede ca Brătianu era hotărit și cunoștea ce însemna să lupți cu un Brătianu. Brătianu avea un plan mare: ca și tatăl lui altădată, vrea puterea perpetuă sau casi perpetuă. Și a văzut că nu este ușor cu procedele *democratice*. Voia ceva nou. Și Stere îi demonstrase că acel ceva nou se găsește numai în votul mulțimilor. Mulțimile nu vor mai putea fi duse la vot cu ușurință, nu vor putea fi mințite cu ușurință și, natural cel care va câștiga bătălia, va fi partidul care va aduce acel ceva nou. Nu poate fi vorba de dragoste de țărani, o dragoste care ar veni prea târziu, care ar fi venit după cei 11.000 de țărani morți, și nimeni dintre panegiriștii lui Brătianu nu a indrăznit să o invoace. Și unde nu-i dragoste, ea nu poate fi inventată. Era pur și simplu un calcul politic, o încercare de a câștiga voturile mulțimilor. Și natural, recunoaștem că e ceva, dacă în acest calcul politic este și un dram de cinste. Și după cum vom vedea, acest dram de cinste nu exista.

La 31 Decembrie 1913, cade guvernul Titu Maiorescu și îi urmează un cabinet condus de Ionel Brătianu. Urmează alegerile în care cum spune Crișan T. Axente, liberalii obțin o majoritate sdrobitoare. Nu e nimic surprinzător, majoritate sdrobitoare puteau săo obțină liberalii și fără noul program anunțat în care figurau marile reforme anunțate deoarece alegerile au avut loc după legea veche.

Au început discuțiile la Cameră și Senat, fără indoială furtunoase. La 27 Februarie 1914, Nicolae Săveanu citește raportul Comitetului delegaților care aducea critice sistemului colegiilor, adică sistemului vechi. Dar conservatorul Scarlat Orăscu reproșează deja liberalilor că vor să facă reformele numai în interesul partidului liberal. De la 1908 când partidul liberal avea o atitudine cu totul alta, și-a schimbat-o intratâta că nu mai e de recunoscut. Care au fost evenimentele care le-au determinat la aceasta? Fără indoială câteva alegeri parțiale, ceiace îl făcuseră pe *liberalul* Dragu să spună: *«Când colegiile nu ne vor mai vota, va trebui să facem o nouă reformă!!!»*.

Iată dar unde trebuiește căutat motivul sau motivele pentru care «societatea românească suferă de un viciu în alcătuirea ei!». Dar legea trebuia să meargă mai departe și mergea fără indoială deoarece liberalii aveau puterea în mână. Căci se spuneau fraze frumoase în contra legii noi care se făcea, cum se spuneau altele și mai frumoase în favoarea ei. Iată un eșantion: *«Când rezultatele acestor reforme vor deveni o realitate, țăranul robust și plin de bucurie va cânta la întoarcerea de la lucru, în locul doinei triste și plină de un trecut de suferințe, cântecul victoriei cântecul triumfului»*. Cu aceste cuvinte își încheia discursul din ziua de 22 Martie 1914, doctorul Nicolae Lupu, cunoscutul demagog ,care în 1945, cânta deja alt cântec triumfal: cântecul comunist. In discursuri amare, A. C. Cuza îi presenta parlamentului, alături de mizeria țăranului, chestiunea tragică a spoliației jidovești în Moldova. (C. T. Axente *op. cit.*, p. 428.)

Discuțiile care urmează la Cameră întrec orice măsură. Guvernul este acuzat de violență, se fac listele urnelor furate, capetelor sparte, buletinelor de vot false și a morților care au votat pentru cei vii. Ședințele sunt aproape furtunoase și devin ridicole. Opoziția depășește toate limitele. Alegerile din toate județele sunt criticate. Aceste ședințe au cunoscut intervențiile și discursurile lui C. Mille, Barbu Delavrancea, H. C. Miclescu și ale spiritualului A. C. Cuza.

Opoziția acuză guvernul de instigație la revoltă. Protestând contra incitațiilor la revoltă a lui C. Stere, Constantin Arion arăta într'o ședință la 10 Iunie 1914, adevăratele sentimente ale poporului față de oamenii politici. «Când deslănțuiți poporul, spunea el liberalilor, dumneavoastră nu-l deslănțuiți numai contra noastră, poporul vă va mătura și pe dumneavoastră... «Credeți că în gândurile poporului, dumneavoastră nu sunteți o clasă priveligiată și că dragostea lui pentru dumneavoastră are rădăcini adânci? Fiți liniștiți, poporul vă cunoaște.»

Și toate insultele ce și-au aruncat copios și unii și alții, au fost de prisos. Izbucnind războiul mondial, motiv pentru care la 3 Decembrie 1914, Ionel Brătianu mărturisește că împrejurări excepționale au obligat guvernul să amâne ori ce discuție pe chestiunea reformelor. Este nevoie *de acum înainte de unirea tuturor*.

Prin urmare, reformele nu mai erau urgente, acuma urgentă este unirea Românilor!!! Reformele pot să mai aștepte. Cât? N'are importanță. Brătianu are alte griji. Iată de ce cred că deputatul liberal Dragu avusese dreptate când declarase că «atunci când colegiile nu vor mai vota, va fi nevoie de o altă reformă» iar deputatul conservator Scarlat Orăscu când le spunea liberalilor că reformele p care vor să le facă, sunt numai în favoarea partidului liberal.

Data la care Brătianu declarase că e nevoie în primul rând de unirea tuturor Românilor și deci improprietărirea țăranilor putea să mai aștepte, e trei Decembrie 1914. Consiliul de Coroană avusese loc la 3 August 1914 și mai mult sau mai puțin hotărise că România se declara neutră, nefiind gata de războiu. Motivul principal al hotărîii de neutralitate era nevoia unei pregătiri de războiu. Așa cel puțin lăsase să se înțeleagă Brătianu. Deci începea să se pregătească serios de războiu, celelalte lucruri puteau să vegeteze. Dar nu putea să continuie votarea acelor legi a căror striingentă nevoie era declarată cu un an înainte? Și nu s'a ridicat nici un protest!!! Dar...

«La 22 Martie 1917, în fața pericolului bolșevic, regele Ferdinand reamintește pe frontul celei de a doua armate române, promisiunea pe care guvernul român o făcuse în ceiace privește marile reforme» (Crisan T. Axente, *op. cit.*, p. 438). Deci reformele care puteau să mai aștepte la 3 Decembrie 1914, devin urgente, mai mult decât urgente, la 22 Martie 1917!!! Ce le făcea urgente? Pericolul bolsevic!!!

«Ar fi absurd de a lăsa să se creadă că regele Ferdinand era un om de geniu sau de profundă inteligentă și într'adevăr el suferea adesea crize de indoială și de lipsă de hotărîre. Dar cu această ocazie el arată mult curaj și a *salvat Țara* de la un dezastru sigur. La începutul lui Martie 1917, în cursul unei vizite pe front, el adresa trupei cuvintele care au rămas istorice: *«Fii de țărani, care cu propriile voastre mâini, ați apărat pământul pe care v'ați născut, pe care v'ați petrecut viața voastră, eu, Regele vostru, vă declar, că în afară de reconpensa victoriei care vă asigură fiecăruia dintre voi recunoștința Țării, voi ați meritat să fiți stăpânii într'o mare măsură, ai acestui pământ pe care ați luptat. Voi veți avea pământ, vă dau eu primul, eu Regele vostru, primul exemplu. Veți lua parte la fel, într'o mare măsură în treburile publice.»* «El a mers până acolo încât i-a declarat bătrânului jurnalist Costa-Foru, că *ideia de a promite împărțirea pământului era a lui*: fără indoială minizase el rolul incontestabil al lui Brătianu și al lui Tace Ionescu (pe bună dreptate, n. n.). Totuși el împlinise ceva care numai putea fi schimbat, el electrizase trupele cărora generalul Berthelot se sforțase să le insufleze o ardoare nouă și disciplina, el imunizase Țara contra propagandei bolșevice». R. W. Seton-Watson, op. cit., pp. 562-563.

Iată ce a făcut regele Ferdinand. Ducându-se pe front el a înțeles mai bine de cât politicienii români că luptătorul de pe front în momentul în care se deslanțuise bolșevismul, are nevoie de *o electrizare*: să i se promită ca i se va da: *PAMANT!!!* Cât despre cel care era prim ministru în acele momente, era un om care nu era obiciunuit eu folosirea adevărului: ca să vină la putere, le promitea că le va da pământ și odată venit la putere, uitase să-și țină promisiunea. Din fericire și-a dat seama un *străin* de ce avea nevoie țăranul român: *PAMANT, PAMANT, PAMANT*.

Și atunci s'a întâmplat o adevărată minune: se prăbușea frontul în dreapta și în stânga lui și *TARANUL ROMAN*, rezista!!!

Ferdinand a promis pe front țăranilor că le va înapoia cele 18.000 de hectare de pământ, pe care un alt Brătianu îi dăduse unchiului lui Ferdinand, Carol, luându-l de la gura copiilor de țărani!!! Ferdinand venia să facă dreptate.

«La 22 Mai, oficialul *Independance Roumaine*, anunța că cu toate dificultățile războiului și ale invaziunii, reforma nu va fi amânată mult timp și că un acord spontan s'a făcut între Coroană și guvern. In Iunie, o Adunare constituantă, cu sediul la Iași, la câțiva kilometri de linia de foc — foarte neregulat formată, cum era inevitabil, neavând nici un țăran printre membrii ei-adoptă la invitația lui Brătianu, principiul dublu al unei reforme electorale și al exproprierei pământului; acesta din urmă, declara Brătianu, va fi efectuată fără întârzierile cauzate de războiu». R. W. Seton-Watson, op. cit., p. 513.

Deci se fac reformele, de astă dată fără *intârzierile cauzate de războiu!!!* România și guvernul Brătianu au *stat* fără să facă reformele pe care se obligase să le facă, de la 3 Septembrie 1914 până la 22 Mai 1917, deci aproape doi ani și jumătate, numai pe motivul că este nevoie să realizeze *unirea Românilor!!!* Și guvernul pe care l'a avut România de la 3 Septembrie 1914 și până la începerea războiului, a fost un guvern pur liberal și numai de la începerea războiului și până la 22 Mai 1917 am avut un guvern de uniune națională, acesta numai pe jumătate căci partidul conservator a rămas deoparte și a intrat în acest guvern numai partidul domnului Take Ionescu!

Regele Ferdinand crește în ochii poporului român cu acest gest: Declarația făcută pe front la 22 Martie 1917. Căci în general, Ferdinand a fost un rege *slab* ba chiar unul *foarte slab*.

Cum s'a făcut reforma? *Este drept că voci s'au făcut auzite pentru a se plânge asupra caracterului nesuficient al reformei; este drept că acordul s'a făcut urmând o metodă nenorocită, nici un expert în Drept constituțional nu fu consultat, lovitura a fost montată în mod secret și aranjată între Ionel Brătianu și Take Ionescu, lucrând pentru partidele lor!!!* R. W. Seton-Watson, op. cit., pp. 563-564.

Deci s'a urmărit pricopseala membrilor celor două partide, cel liberal și al domnului Take Ionescu!!! Dar trebuie să recunoaștem că Take Ionescu a avut ocazia să-și întrebuințeze *gura de aur*: «Generația noastră a îndeplinit o mare datorie: ea declarat războiul. Astăzi, ea îndeplinește o a doua, când face cea mai mare, mai curajoasă și cea mai fecundă din revoluțiile legale... Recompensa noastră individuală, Domnilor? Nici una!... Istoria va uita numele fiecăruia dintre noi!!!»

Deci Constituția avea de modificat trei articole. Și a avut mult de suferit. Fiind învinși a fost nevoie să se semneze pacea de la Buftea. Pentru a lua o asemenea hotărîre, au avut loc trei consilii de Coroană. Pacea separată a fost încheiată de un guvern Averescu care a urmat după guvernul liberal dirijat de Ionel Brătianu. Guvernul Averescu părăsește puterea la 5 Martie 1918 și îi urmează un guvern Marghiloman. Acest guvern este obligat să procedeze la noi alegeri. Dar cum Constitutia nu avea decât trei articole modificate, fără ca să fie reglementate detailat printr'o nouă lege electorală, Marghiloman trebuie să facă alegerile urmând prescripțiile vechei legi electorale cu trei colegii. Cabinetul Marghiloman cade în Octombrie 1918 și este urmat de un cabinet al generalului Coandă, care încearcă un proiect de lege electorală cu un Senat fără reprezentație proporțională. Proiectul nu devine lege căci generalul își dădu demisia după ce a dizolvat la 5 Noembrie 1918, parlamentul proaspăt ales sub cabinetul Marghiloman. In aceiași lună, Ionel Brătianu revine la putere și rămâne până la 12 Septembrie 1919. Acest guvern, fără parlament, procedează prin decrete legi la organizarea noului regim electoral și la chestiunea agrară. *Principiile acestor decrete-legi organice sunt declarate constitutionale!!!*

S'au dat trei decrete legi.

Aceste decrete-legi constituționale sunt deadreptul anticonstituționale. S'a dat naștere la un talmeș-balmeș constituțional pentrucă Ionel Brătianu a întrerupt discuția și votarea legilor reformă la 3 Decembrie 1918. De ce le-a întrerupt? Pentruca apăruseră deja la orizont marile afaceri care nu trebuiau scăpate.

Deci cu decrete legi s'a făcut improprietărirea țăranilor. A fost nevoie de nouă ani chinuiți când în mod normal improprietărirea s'ar fi putut face într'un an sau un an și jumătate, lege studiată bine și făcută în liniște. Nu s'a făcut așa și a trebuit să vină războiul și soldatul sau mai bine zis țăranul român a trebuit să lupte și legea de improprietărire a fost udată cu sânge.

Și dacă s'ar fi făcut bine, dar nu, acest pământ s'a dat sub semnul grabei și lipsei de chibzuință. Aveau liberalii modelul și greșelile facute de Domnitorul Cuza Voda, dar n'a servit la nimic. Și se știe că această improprietarire de la 1864 a fost obținută cu izgonirea Domnitorului. Să admitem că în 1914 Brătianu a fost nevoit să oprească discuția și votarea legii de improprietărire din cauza războiului mondial!!! Dar cine l'a oprit ca partidul să numească o comisiune care să pună la punct zisa lege?

Și ar fi fost destul să se citească studiile lui Mihai Eminescu și am fi avut o lege perfectă. Mihail Eminescu propusese principiul majoratului adică să se facă o lege după care numai băiatul cel mai mare moștenea și ceilalți copii erau îndreptați spre meserii. Așa s'a văzut cum numai după două zeci de ani, loturile împărțite se pulverizaseră. Dar această lege necesita studii și timp și tocmai aceasta ar fi putut-o face zisa comisiune. Trebuiau să se facă și legi noi de muncă, de încurajarea industriilor, etc. Brătianu crezuse poate că aruncarea bombei cu improprietărirea era suficientă, se împărțea pământul la țărani și pe urmă chestiunea era făcută după exemplul... țăranilor bulgari.

Intreb? S'au făcut legi care să prevadă nepulverizarea pământurilor? S'a prevăzut ceva ca țăranul nou improprietărit să nu aibă dreptul să și-l vândă sau sa nu și-l bea la crâșmă? S'a făcut o lege ca pământul țăranului improprietărit să nu poată fi atacat de bancheri și vândut pentru datorii? Aceasta cel puțin nu s'a făcut căci în 1931 sub guvernarea celebrului Iorga, a fost nevoie să se vina cu o lege care să salveze pamânturile țăranilor de lăcomia bancherilor. Dar cine erau acești bancheri? Logica ne spune că cei mai mulți dintre ei erau liberali.

S'au prevăzut legi care să creeze instituții de credit pentru noul proprietar, țăranul? Nici vorba, dovada e că țăranul a rămas singur cu nevoile lui in fața bancherilor, cei mai mulți liberali, care-i speculau prostia milenară. Și cum s'a făcut practic impoprietărirea? S'a anunțat că se vor imparți pământurile și atunci boierii și-au scos moșiile în vânzare. Cine le-au cumpărat? Țăranii? Dar țaranii erau pe front sau in prizonerat. Și atunci s'au ivit samsarii. S'au făcut obștii in care au cumpărat moșiile ambuscații și le-au impărtit după bunul lor plac. Se scoseseră moșiile în vânzare și atunci mulți tarani, e vorba de cei puțini care se găseau acasă, spuneau: așteptăm să vina Majestatea Sa să ni-l impartă. Și in multe locuri, au rămas fără pământ. De exemplu, cunosc un sat care a cumpărat toate moșiile dinprejur. Toți țăranii din acel sat au devenit bogați, căci au cumpărat pământul în 10-15 și 20 de hectare. Cauza este că au fost in acel sat trei ambuscați șmecheri care au făcut-o pe intermediarii și drept rezultat, lor le-au iesit gratis câte 50 de hectare.

Și cum s'a făcut impărțirea? Exact ca după o revoluție. După revolutia de la 1907, conacurile boierești au fost făcute praf și pulbere, dar pe urmă au fost reparate. După impărțirea cea mare, lucrurile s'au intâmplat exact ca in 1907. Au dispărut conacurile, au dispărut gospodăriile boierilor, au dispărut iazurile, a dispărut totul. Nu a fost nici o ordine, nimic. De ce era nevoie să fie secat iazul boierului? Numai pentru a distruge? Normal era ca aceste gospodării boierești să fi fost transformate in gospodării model, in școli de agricultură, etc. *Nu s'a făcut nimic.*

Dar asupra geniului politic care a fost Ionel Brătianu, vom mai reveni.

In 1919 au avut loc primele alegeri după decretele legi electorale din 1918. Ele sunt prezidate de un *cabinet liberal camuflat*, Văitoianu, care îi urmase la putere la 29 Septembrie 1919, ministerului Ionel Bratianu (Crișan C. Axente, op. cit., p. 478). Pentru prima dată intâlnim termenul, *cabinet liberal camuflat*. Intre 1919 și 1928 avem numai ministere *permise* de Ion Brătianu, aceasta grație reginei Maria care devenise adevăratul numitor al prim miniștrilor. Vom reveni la timpul potrivit ca să lamurim această rușine brătenistă.

Alegerile care incep acum prezintă o caracteristică: nu dau majoritățile necesare pentru a se putea guverna. In Basarabia și vechiul regat ies invingatori partidul liberal și partidul țărănesc. Cum? Folosind vechile obiceiuri cunoscute: furt de urne, capete sparte, votarea morților, etc. Dar in Transilvania nu se puteau intrebuința vechile obiceiuri deoarece erau in vigoare vechile legi și probabil că Brătianu nu avea incă curajul să introducă *obiceiurile românești așa de repede.*

Partidul generalului Averescu nu participase la alegeri deși avea o mare popularitate. Șefului Ligei poporului (partidul generalului Averescu) i se alăturase Tacke Ionescu care se inapoiase de la Paris. Cei doi oameni politici cad de acord asupra unui viitor guvern, dar nu participa in alegeri. Numele lui Averescu a fost speculat de partidul țărănesc (al lui Ion Mihalache), care a luat multe din voturile generalului. S'a format imediat un cabinet Vaida-Voevod care este pactul contra coaliției contra liberalilor. Cabinetul este format de Vaida-Voevod, doctorul Lupu Mihalache, profesorul Borcea, Aurel Vlad, Pantelimon Halipa, Nistor, Popovici și Inculetz.

Acesta este ministerul numit al Federației. Parlamentul care este cunoscut sub numele tot de al Federației, este un kaleidoscop fără nici o disciplină. Urcându-se la tribună pentru a explica activitatea sa in timpul războiului Ionel Brătianu, este intrerupt injurios de către opoziție, care avea in fruntea ei pe *Iorga* (?).

Parlamentul Federației nu poate rezista mai mult de trei luni și este dizolvat și Vaida Voevod cade la 13 mai 1920. Mâna din umbră a lui Ionel Brătianu este vizibilă, natural mâna lui Brătianu ajutată de fuste regale.

In zisul minister al Federației, ministru al domeniilor, era Ion Mihalache. Tot timpul cât a fost ministru, Ion Mihalache s'a concentrat asupra complexului exproprierii. «Nu exista in 1920 un text de lege, exista numai un decret-lege din Martie 1919, semnat I. G. Duca. Redactarea, *grabită, sumară*, făcea ca acest decret-lege să nu poată fi aplicat decât de un ministru de temperament autoritar, făcând din deciziile lui norma de interpretare a textului. Pentru grija lui de legalitate, de respect al legilor, pentru oroarea de orice act arbitrar, o asemenea atitudine era pentru Mihalache de neconceput». Pamfil Șeicaru, Istoria Partidelor Național Țărănist și Național Țărănist, vol. II, p. 37.

Ion Mihalache socotea că pentru a face o lege, e nevoie de studiu indelungat și serios. Dar lui Ionel Brătianu, i se părea deja ca guvernul Federației a durat prea mult și a venit timpul să fie schimbat. Și-a facut planul ca să-l trimită la plimbare. Și deși s'a intrebuințat toată grija să nu transpire nimic, planul a fost aflat, tocmai de un dușman de moment al lui Brătianu, adică N. Iorga. Și acesta a pus imediat la cale o figură pe care să i-o facă lui Brătianu. L-a căutat pe Mihalache, care nu bănuia nimic de planul care trebuia să rămână secret, al lui Brătianu. Și i-a cerut să prepare un proiect de lege al impropietăririi țăranilor, imediat. Aceasta, in noile alegeri, va prezenta o temă de propagandă frumoasă lui Mihalache, care avea sa apară ca o victimă a lui Brătianu, iar Brătianu avea să apară intr'o lumină urită. Mihalache a cerut un răgaz de zece zile, pentru a da o formă definitivă legii. N. Iorga i-a replicat mânios: «Dar bine omule, crezi că Brătianu va aștepta ca dumneata să depui legea impropietăririi, ca să te trimită in opoziție? Formă definitivă? Ești un naiv. Nu este timp de pierdut. Mâine la Cameră depui proiectul de lege și vei rosti un discurs care să servească de introducere la lupta electorală. Pe urma pot să incredințeze guvernul lui Averescu și să dizolve parlamentul». Pamfil Șeicaru, Istoria Partidelor Național Țărănist și Național Țărănist, vol. II, p. 38.

«Nimeni in partid nu a fost informat de această hotărire. Intr'o noapte, Ion Mihalache și Grigore Iulian au dat forma «definitivă», proiectului de lege. Am asistat la ședință. In loja presei, nimeni nu știa nimic. N. Iorga ceruse ca intreg guvernul să fie pe banca ministeriala. Când N. Iorga, președintele Camerii a rostit: «Dl Ion Mihalache are cuvântul», s'a făcut un moment de tăcere. Aplauze furtunoase in rândurile Federației, surpriză la liberali. Fața lui N. Iorga era iluminată de o satisfacție *răutacioasă* când a privit pe Ionel Brătianu ca și când îi spunea: *«iți dejoc urzeala intrigilor de la Palat»*. Părea că șeful liberalilor a înțeles, că a șoptit ceva lui I. G. Duca și toți liberalii încremeniseră intr'o atenție incordată. Când Ion Mihalache a anunțat depunerea proiectului de lege al impropietăririi, I. G. Duca și-a potrivit nervos ochelarii iar Ionel Brătianu a privit fix pe N. Iorga. Un dialog mut. Părea că răspunde: «am înțeles manevra». Pamfil Șeicare, *Istoria Partidelor Național Țărănist*, vol. II, p. 39.

După cum se vede, Iorga aflase cine va fi noul prim ministru. Și el nu era Brătianu, ci unul *admis* de Brătianu: Averescu.

Era vorba aici de o lege importantă și de veșnicul zotânit, țăranul. Și mai degrabă asistăm la o partidă de poker in care iau parte doi cacialmagii celebri: Ionel Brătianu și N. Iorga.

Și urmează la putere generalul Averescu — așa cum aranjase Brătianu cu Palatul —, care durează până la 17 Decembrie 1921. In această guvernare C. Argetoinu, ministru de interne zdrobește pe social-comuniști. După guvernul generalului Averescu, Tacke Ionescu incearcă să formeze un cabinet cu partizanii care îi rămâneau, dar nu durează mult: el cade la 17 Ianuarie 1922. Noul cabinet este format de maestru, adică de Ionel Brătianu, care va rămâne la putere cum *trebuie*, adică *patru* ani.

* * *

La 2 August 1914, Bethmann-Hollweg, cancelarul Austro-ungar, ceru Bucureștiului să mobilizeze imediat, contra Rusiei. I se promitea României că Basarabia îi este asigurată. In plus, Germania se oferea să obțină din partea Bulgariei, un angajament că va renunța la Dobrogea in cazul că România merge contra Rusiei. Insfârșit a adus la cunoștința Bucureștiului că Turcia a semnat chiar in aceiași zi, tratatul cu Germania, tratat ce de moment se ținea secret.

Regele Carol a convocat Consiliul de Coroană, ce s'a ținut in aceiași zi, la Sinaia. Guvernul și majoritatea Țării, era cu Franța, deci contra Germaniei, celace regele Carol o știa. Deaceia regele s'a situat pe o poziție defensivă. Din multe puncte de vedere, poziția lui era justă. Timp de 31 de ani România cunoscuse o perioadă de prosperitate și de siguranță mulțumită regelui și Germaniei. Dar venise momentul in care Țara trebuia să-și aleagă drumul inimii și acel drum o ducea spre Franța. Și aceasta pentrucă sosise momentul in care trebuia să ceară Ardealul, venise momentul unic care nu trebuia lăsat să scape. E drept că printre oamenii protivnici, erau unii care nu erau recunoscători lui Carol și Germaniei, dar cei mai mulți erau profund convinși că celace fac, e bine făcut.

A vorbit primul, regele. A vorbit in limba franceză, tocmai pentru a le atrage atenția că cunoaște și această limbă, pe care își dădea seama că cei mai mulți dintre cei de față, o iubesc mai mult de cât pe cea română. Și in cele ce a vorbit, era tocmai o condamnare a «politicei de sentiment», adică nimeni nu trebuie să pună in politică prea mult sentiment, sau numai sentiment. Sentimentul trebuie să fie eliminat când e vorba de politică. De la inceput el se declară pentru un războiu alături de Germania, opinia publica *nu va tolera o alianță o alianță cu Rusia!!!* Interesul și onoarea ne obligă să fim alături de puterile centrale. Avea dreptate, dar contra dreptății se ridica sentimentul, se ridica ideia că fără Ardeal, românul nu putea trăi.

Singurul care l-a susținut pe toată linia, a fost Petre Carp, contra căruia Ion Brătianu altădată, se ridicase ca să nu i se impărtășească secretul Tratatului ce fusese încheiat cu Germania, pentruca să nu-i trădeze, adică să nu-i înștiințeze și pe Ruși!!! Sălbatecul Carp, a cerut ca România să intre imediat in războiu alături de Germania, pentrucă Germania era *contra slavismului*. România semnase un tratat și trebuia să-l ajute pe Rege să-și indeplinească angajamentele luate.

Dar Carp, a rămas un izolat.

Ministrul de finanțe Costinescu, a vorbit *contra Rusiei*, dar... asociația cu Austro-Ungaria *ar insemna să provoace un războiu civil*. Marghiloman, șeful conservatorilor a ridicat obecțiuni contra unei manifestații active de o parte sau de alta, afirmând că *casus foederis* nu s'a produs. Ultimul a vorbit Brătianu și a pledat in favoarea unei *preparații militare*, căci reieșea că România nu era *preparată pentru războiu*. Brătianu era ministrul de războiu și desigur cunoștea acest detaliu important: *nu eram pregătiți de războiu*.

Ultimile argumente ale regelui in favoarea unei intervențiuni au fost invinse din cauză că in aceiași dimineață sosise știrea că Italia a negat existența lui *casus foederis*, și se declarase neutră.

Și Carol indurerat a spus celace fără indoială îi stătea pe inimă: «Domnilor, nu puteți să vă închipuiți cât este de dur ca cineva să se găsească singur intr'o țară, in care nu s'a născut». Carp se aștepta la abdicarea regelui, dar acest gest din partea regelui nu s'a produs. Se crede că demisia și-o rezerva pentru alt moment mai grav: momentul in care România ar fi intrat in războiu contra Germaniei, natural fără asentimentul regelui. Totuși este in afară de orice indoială că avenimentele din acea vară, i-au scurtat zilele și a murit inainte de a se fi produs acel moment atât de dureros pentru el.

In ce ne priveste, s'a produs celace trebuia să se producă: declarația lui Ionel Brătianu că Țara nu era pregătită pentru războiu. Era oare cineva vinovat de această lipsă de pregătire? Da! Partidele politice care s'au perindat la putere și nu s'au gândit la aceasta: *la pregătirea Țării pentru războiu*. Poate cineva să spună că vinovat era regele, mai ales că el era șeful armatei. Dar? Regele Carol a pus armata română sub scutul celei mai puternice puteri militare din acele timpuri. E un fapt categoric. In caz de războiu Germania ne-ar fi dat armele și munițiile de care am fi avut nevoie, dar acesta nu este raspunsul just. Toți șefii de guverne trebuiau să-i spună regelui că o țară nu trebuie să depindă de o altă țară, oricât de prietenă ar fi fost ea. S'a produs vreo'data vreo ciocnire intre rege și sefii de partide pe aceasta temă? Nici una. Din punctul acesta de vedere, regele nu ducea nici o grijă. «El făcea să alterneze cele două partide. Iși rezerva totuși dreptul de a putea sa indeparteze de la iesle, fiecare turmă când aprecia că pofta este suficient de potolită». R. W. Seton-Watson, *op. cit.*, p. 429. Deci vinovate erau cele două partide care au dovedit că niciodată nu erau preocupate de felul cum este pregătită armata de războiu ci de felul cum se face chemarea la putere. De pildă, chiar Brătianu a fost mobilizat in timpul războiului din 1913 și nu a constatat nici o lipsă de nici un fel. Totul a fost perfect și pare că lui Brătianu i-a plăcut uniforma și celace a invățat in timpul cât a fost mobilizat, căci la formarea guvernului din Ianuarie 1914, a cerut să fie și ministru de războiu pe lângă prim ministru. Deaceia vom aprecia comportarea in timpul neutralității ,după cum se va ingriji bine sau rău de pregătirea de războiu.

* * *

«Atunci a inceput intre cele două grupe de beligeranți, o luptă fără demnitate nici scrupule, pentru a cuceri favorurile micilor puteri». R. W. Seton-Watson, *op. cit.*, p. 432. Chiar R. W. Seton-Watson, susține că printre cei care s'au intrebuințat să câștige grațiile României, a fost și Rusia. Celace nu este adevărat. Iată ce spune Paul Milioukov in *Histoire de Russie*, la p. 1192. «In cursul războiului mondial, Rusia participă la o serie de demersuri diplomatice *colective*, facute *in numele tuturor aliaților*. Ea duce deasemeni cu diferite țări, fie in vederea unor scopuri comune, fie cu scopuri personale, convorbiri diplomatice ea singură.» Prin urmare Rusia a dus convorbiri cu România, dar e sigur că de cele mai multe ori ea ducea aceste convorbiri, *obligată* de celelalte puteri. *Căci interesul Rusiei nu era ca România să intre in războiu alături de ea, ci contra ei.* «Sferele guvernamentale rusești nu sunt de acord asupra participării militare a României, Sazonov și in special Izvolski care *reflectează opinia aliaților*, se sforțează să o obțină. *Comandamentul suprem*, și mai cu seamă generalul Alekseev *este ostil*, considerând că România va slăbi frontul rusesc in Galiția, in loc să-l întărească». Și concluzia: «De altfel nu acțiunea proprie a diplomației rusești a reușit să determine intrarea României in războiu, ci aceia a aliaților». *Histoire de Rusie, op. cit.*, pp. 1195-1196.

Scopul principal al participării in acest războiu, era incoronarea visului secular: ocuparea Constantinopolului. Rusiei nu-i convenea să aibă alături pe Turci, ci îi convenea să-i aibă in partea opusă și ca un corolar, nu-i convenea să-i aibă pe Români alături, ci contra. Pe Turci a avut ocazia să-i impigă in lagărul inamic încă inainte de inceperea războiului, altfel ar fi avut desigur mari neplăceri. Iată cum au decurs lucrurile. Totuși atitudinea Rusiei la avansurile turcești rămâne neexplicabilă. *In primăvara anului* 1914, Talaat-Bey și Ismet Pașa, trimiși in misiune oficială, sunt primiți la Livadia de către țarul Nicolae al II-lea. Comentariul lui Sazonov la chestiunea pe care i-a pus-o Talaat-Bey este urmatorul: «Am să vă fac o foarte serioasă propunere. Guvernul rus nu ar fi dispus să incheie o alianță cu Turcia?». «Marturisesc că am fost uluit de această declarație neprevăzută. Eu puteam să mă aștept, intr'adevăr, din partea lui Talaat-Bey, la nu importă ce, mai puțin propunerea unei alianțe. După ce mi-am stăpânit surpriza, l-am intrebat: Pentruce ați așteptat ultimul minut pentru a-mi face o asemenea propunere, când ați avut atâtea ocazii să-mi vorbiți mai inainte». Pamfil Șeicaru, *La Roumanie dans la grande guerre*, pp. 21-22.

Și Sazonov îi propune să facă asemenea cerere prin canalul ambasadorului la Constantinopol. Sazonov a putut să se scape de propunerea care incurca, dar iată că turcul nu se lasă bătut. Insistă. In August 1914, intr'adevăr ambasadorul Rusiei la Constantinopol, Giers, îi transmite ministrului de Externe Sazonov, un proiect de alianță propus de Enver-Pașa: Turcia este gata să se engajeze a arunca in *Tracia* și insulele mării Egee, o puternică armată contra Austro-Ungariei sau contra oricarei puteri balcanice care s'ar pune alaturi de ea, cu condiția de a primi partea occidentală a Traciei și insulele mării Egee și a încheia o alianță de 5 la 10 ani, cu Rusia. Această propunere, a cărei acceptare ar fi putut modifica cursul războiului și să deschidă aliaților fericite perspective, dă loc la un schimb de numeroase telegrame intre Giers și Sazonov. In zadar Giers telegrafiază că trebuie să se profite, fără să se piardă un minut, avansurilor lui Enver-Pașa: Petrogradul refuză». *Histoire de Russie*, III, Milioukov, pp. 1193-1104. Giers n'a înțeles niciodată pentruce Sazonov nu sare cât mai repede pe propunerea lui Enver-Pașa. Probabil că exact ca și istoricul român Iorga, nu credea in existența testamentului lui Petru cel Mare și Turcul și-a amintit de el și cât a putut mai repede și a incheiat alianta cu Germanii și la 29 Octombrie Turcii au bombardat coastele rusești.

Intrarea in războiu a Turciei determină diplomația rusă să «realizeze», cum o proclama manifestul imperial, anunțând declarația de războiu a Turciei «misiunea istorică a Rusiei pe coastele mării Negre». «Chestiunea Strâmtorilor, a carei importanță, economică și strategică este imensă, devine natural una dintre preocupările dominante ale guvernului rus». *Histoire de Russie*, Milioukov, III, p. 1197. «Sazonov incepe atunci convorbiri cu aliații pentru a-i face să recunoască drepturile Rusiei asupra Constantinopolului și Strâmtorilor. La Paris, propunerile lui sunt primite la inceput rece. La 19 Februarie 1915, el transmite ambasadorilor Franței și Angliei, memorandul următor:

«Cursul evenimentelor recente fac pe M. S. Impăratul Nicolae să gândească că chestiunea Constantinopolului și ale Strâmtorilor trebuie să fie definitiv rezolvată de acord cu *aspirațiile seculare ale Rusiei*. Orice soluție ar fi insuficientă și șubredă care nu ar cuprinde in teritoriile imperiului rusesc orașul Constantinopol, malul oriental al Bosforului, al mării Marmara și al Dardanelelor, *ca și Tracia de sud, până la linia Enos-Midia*. La fel, ca urmare a unei necesități strategice, trebuie să fie înțelese intre frontierele Imperiului, partea coastei asiatice, intre Bosfor, râul Sakaria și punctele care ar fi cum se cuvine desemnate pe coaste golfului Ismid ca și insulele mării Marmara, insulele Imbros și Tenedos.

Programul anexiunilor teritoriale au fost acceptate de către aliati. *La 8 Martie* 1915 *ambasadorul Franței la Petrograd îi transmite lui Sazonov un memorandum detaliat ca Rusia poată să compteze pe atitudinea binevoitoare a Franței in chestiunea Constantinopolului și Strâmtorilor.*»

Ambasadorul Angliei îi transmite lui Sazonov un memorandum asemănător. In acel timp memorandul englez precizează dorinta ca convenția relativă la Constantinopol *trebuie să ramâna secretă*.

«Chestiunea este reglată: drepturile Rusiei asupra Constantinopolului și a Strâmtorilor sunt definitiv recunoscute. Ramâne să se publice convenția la care Italia a aderat și ea. Lung timp aliații nu pot să se înțeleagă la aceasta. *Insfârșit la* 19 *Noembrie* 1916, *președintele consiliului Trepov o face publică*». *Histoire de Russie*, Milioukov, III, p. 1199.

Vedem că Anglia a cerut in mod expres ca chestiunea să rămână secretă. Nu inseamnă deloc că Parisului îi era indiferent acest lucru. Deci in 1915 Rusia a obținut un lucru ce a dorit cu ardoare de la Petru cel Mare. Ne dăm seama că in special Anglia a semnat cu mare greutate, un asemenea document. Ne intrebăm ce ar fi spus Brătianu dacă ar

fi cunoscut aceasta cu şase luni mai înainte. E uşor de dedus că Ruşii au cerut publicarea acelui document cât mai repede şi s'au opus Franţa şi Anglia căci s'ar fi speriat toţi aliaţii lor şi în special viitorii aliaţi, adica Românii. La 19 Noembrie nu mai èra de aşteptat nici un nou muşteriu, toţi căzuseră şi deci i se putea face pe plac Rusiei, mai ales că se vorbea în Rusia de planuri de pace separată.

In cartea «La Roumanie dans la Grande Guerre», Pamfil Şeicaru scrie: «Una din dificultăţile apărute în politica lui Bratianu, fu aceia a acceptării de către Anglia şi Franţa a pretenţiunilor Rusiei asupra Constantinopolului şi Strâmtorilor», p. 85.

Studiate cu atenţie cele câteva pagini în care se tratează această chestiune, nu reiese deloc că chestiunea Strâmtorilor a fost *cunoscută precis* de către oamenii noştri politici şi chiar de Brătianu. Secretul a fost riguros păstrat până la 19 Noembrie 1916. Fără îndoială, s'au scris articole de Ruşi şi chiar de alţii, dar nu s'a putut preciza nimic. Românilor care s'ar fi lăsat influienţaţi de chestiunea Constantinopolului şi a Strâmtorilor li se putea răspunde că e vorba de propagandă internă şi nimic mai mult. E drept că exista o chestiune deadreptul supărătoare: declaraţia făcută de Nicolae al II-lea către poporul Rus la 2 Noembrie 1914. In acea declaraţie se putea citi: «Acest razboiu va decide Rusiei calea soluţionării problemelor istorice ale ţărmurilor mării Negre, *probleme care i-au fost lasate prin testament de către strămoşii noştri*». Desigur, şi la asemenea grele fraze de înţeles, se putea răspunde că e vorba tot de propagandă internă şi nu trebuie să ne neliniştim prea mult de moment ce istoricii noştri, ca Iorga de exemplu, scriau că Ruşii *niciodată* nu au urmărit cu tenacitate să ocupe Constantinopolul. Şi iată că Impăratul Ruşilor a scris negru pe alb că *au fost probleme lăsate prin testament*, Rusilor de astăzi şi de totdeauna. Prin testament? Dar nu e vorba de testamentul lui Petru cel Mare? Nu, desigur că nu, de moment ce Nicolae Iorga a scris, probabil cu grija de a linişti pe Valahi, o carte întreagă, în care pe sute de pagini se chinueşte să demonstreze că *nu a existat testamentul* lui Petru cel Mare. Noi am discutat pe larg cartea lui Iorga «Histoire des Relations Russo-Roumaines», în primul volum al lucrării noastre şi iată că reiese că scopul tipăririi acestei cărţi, a fost tocmai acela de a adormi grijile Valahilor noştri.

Dar au fost şi alte motive serioase care nu trebuiau să lase să doarmă pe şeful guvernului Statului *român*, adică a acelui Stat care cunoştea sau trebuia să cunoască perfidia rusească. S'a întâmplat un caz deadreptul curios. Il mărturiseşte Constantin Diamandy, ministrul României la Petrograd. Semnasem în numele României în Decembrie 1915, acordul secret cu Rusia, Marea Britanie şi Franţa, în care se stipula intrarea României în razboiu alături de aliaţi, contra Imperiilor Centrale, pentru luna August 1916, şi deasemeni avantagiile teritoriale consimţite României, după victoria comună.

Care nu a fost mirarea mea când la 1 Ianuarie 1916, la ora 11 dimineaţă, ora prea matinală pentru Rusia, ne-a fost anunţată vizita lui Goremykine. Nu era defel obiceiul ca Primul ministru rus să-i facă primul vizita unui ministru plenipotenţiar pentru a-i face urările de anul nou. Curiozitatea mea a fost deci intensă.

El îmi prezenta urările sale, întrebuinţând în franţuzeşte formula rusească care se face de obiceiu în ruseşte: «Eu vin să vi-l doresc bun şi fericit». Apoi, după câteva banalităţi, el îmi spuse deodată: «Ascultă-mă Diamandy, pentru binele Ţarii tale, nu intraţi în războiu».

«Excelenţa Voastră, îi răspund eu, nu cunoaşte tratatul de aliantă pe care l'am semnat noi?»

«Da, îl cunosc, dar totuşi, Diamandy, ţi-o repet: pentru binele Ţării tale, nu intraţi în razboiu».

«Pot eu să întreb pe Excelenţa Voastră, care e motivul?»

«Oh! E vorba de motive de politică rusească, prea complicate pentru ca un străin să le înţeleagă».

După ce a plecat, am telegrafiat imediat conţinutul acestei întâmplări şi lui Ionel Brătianu, în numele căruia am negociat, *îndelung*, tratatul de alianţă. Răspunsul a venit sub forma unei telegrame seci: «Sunt foarte mirat de conţinutul telegramei Dumneavoastră. Fără îndoială că Dumneavoastră aţi interpretat greşit cuvintele preşedintelui de Consiliu rus».

Iată cum i-a răspuns Brătianu ministrului său, care era cunoscut ca un serios ministru plenipotenţiar. De prisos să adăugăm că un fapt asemănător s'a întâmplat ministrului japonez la Petrograd, acesta cu agravanta că Goremykine, intervenea ca ministrul japonez să facă tot posibilul să întârzie trimiterea de artilerie japoneză comandate şi plătite de ruşi, japoezilor. Şi acest fapt a fost adus de Diamandy la cunoştinţă şi nu ştim dacă i-a răspuns Brătianu. Dar Diamandy ne dă o explicaţie ce şi-a dat-o el. «Este evident că făcând aceste demersuri, Goremykine reprezenta partida de la Curtea Imperială care dându-şi seama că prelungirea războiului ducea pe Ţar la ruina sa şi-şi dădea toată osteneala să-l oprească, încheind o pace separată cu Imperiile Centrale. Ori, deschiderea unui nou front în România, însemna prelungirea războiului».

Prin urmare ministrul României în Rusia cunoştea faptul că în Rusia era o partidă susţinută în special de Ţarină, care lucra pentru o pace separată şi e mai mult decât probabil, ca să nu spunem sigur, că aceste lucruri de la Curtea Rusiei făcuseră obiectul rapoartelor ministrului Diamandy către superiorul său Brătianu. Oare acesta este motivul sau cel puţin unul dintre motivele care au amânat mereu intrarea României în războiu? Desigur că acestea erau lucruri care nu erau cunoscute de Iorga, dar Brătianu le ştia cum sigur le cunoşteau celelalte ţări aliate. Dar aceste ţări se găseau în razboiu, care nu aveau ce face, care trebuiau să meargă înainte, întâmple-se ce s'o întâmpla, dar Brătianu era încă un neutru. Şi dacă a cunoscut tot ce se întâmpla în Rusia, dacă a cunoscut şi existenţa lui Rasputin, ce a gândit Brătianu? In România a existat un român care cunoştea bine pe ruşi, acesta era Constantin Stere care era membru al partidului liberal şi care a tras mereu semnalul de alarmă. Ionel Brătianu n'a crezut într'o revoluţie rusească pe care i-o prezisese Stere? Sau poate el a considerat că chiar dacă ar izbucni revoluţia rusa, şi întâmple-se ce s'o întâmpla, pâna la urmă Franţa va ieşi victorioasă? In acest caz spunem că Brătianu a făcut bine, dar avea totuşi o datorie, o mare datorie: să înarmeze pe soldatul român, să-i dea arme bune, să nu-l trimită pe front dezarmat.

* * *

Căci punctul slab al politicii lui Brătianu, este acesta: n'a făcut nimic sau celace a făcut, e aproape nimic, pentru înarmarea soldatului. La început are o scuză: atâta timp cât a trăit Regele Carol, nu avea libertatea de acţiune. Dar după 10 Octombrie 1914, data morţii regelui Carol, Brătianu a avut mâini complet libere. Noul Rege Ferdinand a fost din primul moment, pe linia naţională. Aceasta s'a datorit reginei Maria, care era englezoaică şi care a avut asupra regelui Ferdinand, o influienţă decisivă.

După începerea războiului mondial, pentru România a început o eră de adevarat paradis. «Bucureştii erau deasemeni un paradis pentru speculatorii preţului grâului şi porumbului. Puterile rivale cheltuiau mari sume pentru acapararea acestor cereale şi comerţul era conrupt printr'o ploaie de bacşişuri». R. W. Seton-Watson, op. cit., p. 540.

România devenise o ţară a belşuţului, banul se câştiga uşor. Preţul grâului şi porumbului a crescut dar ce depăşise orice măsură, a fost teribilul bacşis. Ca să cumpere grâul şi porumbul, trebuia ca cumpărătorul să pună la socoteală bacşişul. A început să se câştige uşor şi era bine, dar se pune întrebarea: câştigau mulţi sau puţini, dar câştiga şi ţăranul? De la început răspunsul se impune: câştigau mult cei de la putere şi până la începerea războiului au fost la putere numai liberalii, deci ei au câştigat cel mai mult. A început deci a doua perioadă de belşug pentru liberali, asemănătoare celor 12 ani de putere de altă dată. Atunci cel putin Ion Brătianu I-iul, le-a spus pe faţă oamenilor lui: îmbogăţiţi-vă. De data asta nu s'a spus, dar s'a facut. In al doilea rând, au dus-o bine, foarte bine, gazetarii. Plăteau bine şi unii şi altii, adică şi nemţii şi franţuzii. Banii, dansau. Şi mai trăiau bine femeile uşoare, adică se ducea o viaţă de desfrâu. Câştigau şi conservatorii proprietari care produceau grâul şi porumbul, dar în tot acest dans de bancnote era unul care nu-şi găsea un locuşor oricât de mic: ţăranul.

Se mergea până acolo încât se plătea grâul de către Englezi cu obligaţia ca acest grâu să nu fie vândut Nemţilor. Il plăteau ca să fie depozitat şi să fie păstrat până la data când ei îl vor putea transporta în Anglia. Şi gazetarii pro aliaţi, sau să vorbim mai pe româneste, plătiţi de Francezi, îl acuzau de a fi vândut Nemţilor şi Brătianu se apăra: «*România se scaldă în propria sa grăsime* şi are nevoie de un debuşeu pentru produsele sale ce are în excedent. Să permiţi aliaţilor să plătească şi să îngrămădească stocuri pe care ei nu pot să le întrebuinţeze, în timp ce o mare parte a populaţiei germane şi austriace moare de foame, însemneaza să atragi un ultimatum pe capul României; celace naţiunile aliate trebuie s'o recunoască ar aduce un atac contra României în momentul psichologic voit de către inamicii lor şi nu cum ele îl speră, în momentul susceptibil să aducă un avantagiu decisiv». R. W. Seton-Watson, op. cit., pp. 546-547.

Deci România se scălda în propria ei grăsime, după cum o spune însuşi Brătianu, dar nu e vorba de toţi românii, ci numai de o parte. Afacerile se făceau pe tot teritoriul României Mici şi nu vom afirma că Brătianu era cel care se îmbogăţea, dar se poate afirma că oamenii lui erau cei care se îmbogăţeau. Dar ce se face în acest timp cu înarmarea soldatilor? Soldatii români erau prost înarmaţi, chiar foarte prost înarmaţi. Să vedem deci ce face Brătianu pentru înarmarea armatei după începerea războiului mondial? Examinând superficial situaţia, răspunsul care se impune este categoric: nu se putea face nimic, deci Brătianu nu e vinovat. Germanul, aliatul normal, nu mai voia să ne dea nimic din momentul în care şi-a dat seama că îi vom fi inamic. Rămânea Rusia, pentrucă o altă putere care ar fi putut să ne vânda arme, nu exista. Dar Rusii chiar de ar fi avut de unde să ne dea, nu puteau, căci ei înşişi duceau lipsă de arme. Şi apoi, *nu vroiau să ne dea.* Nu credem că este nevoie sa mai insistăm asupra acestui punct.

Germanii puteau fi obligaţi să ne dea arme, dacă ar fi vrut Ionel Brătianu. Ei aveau nevoie de grâul şi porumbul nostru pentru care ne plăteau bani grei. Dar se poate răspunde că nu ne-ar fi dat arme pentru grâu, când bănuiau că într'o zi vom folosi aceste arme contra lor. E mai greu, dar foamea poate face multe minuni şi să admitem că nu. Totuşi în 1915, a existat un fapt care poate să ne facă să credem cu tărie că am fi putut obţine arme de la nemţi chiar fără voia lor. In acel an aliaţii se pregăteau să atace pe turci în Dardanele. Turcii, *ca şi noi*, duceau lipsă de arme, cei care le dădeau, erau Nemţii. Ori pentru aceasta, nemtii aveau nevoie de aprobarea Românilor ca să le dea voie să se transporte armele pentru Turci pe teritoriul românesc. Ori România a refuzat celace dintr'un punct de vedere, a fost bine că s'a luat această măsură. Da, dar armata româna a rămas dezarmată şi aceasta a fost o măsură rea, luată de Ionel Brătianu. Pentru a fi dat această voie de transportat arme turcilor, Nemţii *au fost gata să ne dea trei districte din sudul Bucovinei!!!*

«Bethmann - Hollweg şi Jagow erau aşa de înspăimântaţi de ideia de a vedea Dardanelele pierdute din cauza lipsei de muniţii a turcilor, că l-au presat pe Burian să întrebe pe Brătianu *ce ar voi el în schimb pentru a lăsa să treacă trenurile cu muniţii*». R. W. Seton-Watson, op. cit., p. 543.

Şi încă ceva pe aceiaşi chestiune: «înainte chiar de căderea Varşoviei, la 4 August, orice speranţă de a forţa Dardanelele se pierduse. Şi totuşi noi ştim astăzi că turcii au fost de două ori pe punctul de a se preda, că terminarea muniţiilor turceşti era pentru Statul major german motivul esenţial pentru încăpăţinarea pe chestiunea românească că la un moment dat, românii ar fi putut obţine Suceva drept preţ pentru tranzitul de muniţiuni». Watson, op. cit., pp. 544-545.

Iată dar că Statul major German era gata să dea orice pentru a obţine permisul de transportare pe teritoriul românesc, muniţii pentru turci şi se precizează că erau gata să ofere chiar un teritoriu: Suceava. De data aceasta logica se impune pentru a crede că dacă Românii ar fi cerut în loc de teritoriu, arme şi muniţii, le-ar fi obţinut cu uşurinţă. Dar e mai mult decât probabil că Brătianu n'a propus acest târg ca să nu supere pe aliaţi!!! Şi Românii ar fi trebuit să ştie că au nevoie de aceste arme şi muniţii pentru războiul care se pregătea. Dar nu. Brătianu nu s'a gândit la acest negoţ pentru ca să nu supere pe franţuji sau poate şi mai grav, pentru a nu pierde o cantitate de grâu vândut pe două tablouri.

«Până atunci, Brătianu lăsa din timp în timp pe cei care cereau intrarea în războiu cu orice preţ, dar păstra el însuşi o extremă rezervă şi *păstra cel mai strict embargo asupra tranzitului de muniţiuni permiţând* mai multe transacţiuni *fructuoase de grâne şi uleiuri*». Watson, op. ccit., p. 542.

Prin urmare mai permitea pe ici pe colo afaceri cu grâu şi uleiuri, chiar *fructuoase*, dar era intratabil cu transitul de muniţii pentru turci!!!

In orice caz a fost o rea politică ,o politică chiar criminală. Brătianu avea peste patru luni să dea ţarilor europene o ideie falsă asupra ţăranului român care s'a arătat a fi un rău luptător. A fost o ideie falsă şi vina a purtat-o întreagă Brătianu, care şi-a trimis ostaşii să lupte cu pieptul gol în faţa bine echipatul soldat german. Din acest punct de vedere Brătianu a dus o politică pe care ne mentinem părerea şi o considerăm criminală. Şi totuşi pentru a se pregăti *de războiu*, numai *de războiu*, Brătianu a întrerupt discuţiile parlamentare asupra împroprietăririi ţaranilor!!!

Şi mai prezentăm un eşantion. «In timpul neutralităţii a fost ministru de Războiu, spre a lăsa de fapt, conducerea ministerului generalului Iliescu, secretar general, de care îl lega o veche prietenie din anii de studii la Paris. Era un ofiţer de o excepţională pregătire militară, de vastă cultură şi de o remarcabilă inteligenţă, având o vedere a problemelor de judecată; alegerea făcută de Ionel Brătianu era perfect îndreptăţită. Şi totuşi acest militar capabil, destinat să prezideze pregătirea armatei pentru supremul examen al războiului, a fost acela care a determinat dezastrul din prima parte a campaniei. Complet lipsit de simţul răspunderii, nu avea, mai ales, calitatea care defineşte pe un şef: disciplina morală. Era petrecăreţ, amator de şampanie şi femei. In timpul secretariatului lui ministerul de războiu devenise bursa tuturor traficanţilor, samsarilor, *furniturile militare oferind prilejuri de rapidă îmbogăţire*. Orice femeie frumoasă, chiar de moravuri uşoare avea acces în cabinetul celui căruia i se încredinţase pregătirea armatei române. Era un delir al desfrâului. Increderea lui Ionel Brătianu a rămas intactă, deşi nu mai era un secret pentru nimeni cele ce se petreceau la ministerul de războiu. Verificarea a ajuns la scadenţă; armata a plătit cu sânge şi jertfe inutile, inconştienta generalului Iliescu. In Decembrie 1916, când dezastrul era consumat, generalul Iliescu a fost înlocuit la cererea generalului Berthelot prin generalul Prezan». P. Seicaru, Carpaţii, 10 Sept. 1954.

Prin urmare cu cumpărarea armelor şi muniţiilor am văzut mai înainte cum s'a ocupat Ionel Brătianu sau mai bine zis cum nu s'a ocupat. Vedem acum cum s'a ocupat cu procurarea celorlalte materiale ce nu trebuiau să fie cumpărate din străinatate ci în Ţara românească. Pentru acestea avea un general, bun prieten, care se ocupa cu *furniturile militare!!!* Şi a fost nevoie să intervină un general francez, Berthelot, care să-i ceară schimbarea generalului prieten.

«In 1920, generalul Iliescu a publicat în ziarul *Dacia*, o serie de foiletoane, nesemnate, prin care încerca să se apere sprijinindu-se pe argumentul că întreg planul de războiu îl concepuse pe baza unei certitudini: Bulgaria nu va ataca. Intr'adevăr, primul ministru al Bulgariei, Radoslavov, dăduse asigurări Franţei şi Marei Britanii că Bulgaria va păstra în orice caz neutralitatea dacă împrejurările nu-i vor îngădui să meargă alături de aliaţi. Aşa de categorice fuseseră asigurările — tema lui Radoslavov era că poporul Bulgar nu va lua armele contra Rusiei — încât Brătianu refuzase să accepte un corp expeditionar rusesc în Dobrogea de 200.000 de oameni, mulţumindu-se numai cu 60.000. Dar Rusia n'a trimes decât o brigadă care, fireşte, n'a luptat. Apărarea generalului Iliescu Turtucaia nu acoperea lipsurile echipării armatei». P. Seicaru, Rev. Carpaţii, sep. 1954.

Iată ceva într'adevăr, ceva fără rost. Un general, fie el şi petrecăreţ, susţine că planul de războiu a fost greşit făcut, bazându-se pe *o certitudine*, care cum era normal, s'a dovedit a fi fost falşă: Bulgarii nu vor ataca, deci e destul să se pună acolo nişte ruşi ca să-i vază Bulgarii şi treaba s'a aranjat. Am luat această afirmare drept o glumă şi a reeşit că era dreadreptul serioasă. Această credinţă desigur nascocită de Ruşi, a fost luată de bună, până la facerea unui plan de războiu.

Iată ce spune R. W. Seton-Watson, în pag. 551 a lucrării lui: «Dar în afară de asta, era o *dogmă absolută* pentru Inaltul Comandament rusesc, că Bulgaria nu va îndrăzni să atace pe «Liberator» (de la 1877) şi că Dobrogea nu era în serios pericol». Deci Bulgarii nu vor ataca pe cei care îi liberaseră la 1877!!! Dar 1877 era pierdut în negura timpurilor şi era mai aproape acel 1913, când Românii îi umiliseră şi le răpiseră Cadrilaterul. Românii şi Brătianu trebuiau să ştie că în sudul Dunării, era o mare de ură contra Românilor pe drept sau pe nedrept. Dar Ruşii le dădeau serioase asigurări Românilor, că niciodată Bulgarii nu vor îndrăzni să-i atace pe ei, Ruşii, şi ca o măsură în plus, ei vor da o brigadă de cavalerie şi două divizii de infanterie ca să le vadă Bulgarii şi să nu «îndrăznească» să treacă la atac!

«Al doilea războiu balcanic, care îi puseseră în conflict pe aliaţii din ajun, compromite în mod serios prestigiul Rusiei în Balcani, în special în Bulgaria», spune Paul Milioukov în cartea lui, la pag. 1183. Deci Rusia îşi pierduse prestigiul în Balcani, în special în Bulgaria! Acest lucru îl ştia un Rus, un om politic important, dar ceilalti ruşi nu ştiau nimic? E posibil aceasta? Dar să admitem această şmecherie rusească, Românii făcuseră un plan serios de războiu, la elaborarea lui participaseră cele mai pricepute capete militare ale timpului şi mai ales, cu autoritatea sa de ministru de Războiu, participase însuşi Ionel Bratianu pe care toţi oamenii care se ocupă de el, ni-l prezintă ca un cap îndeosebi de capabil. Şi iată, s'a putut întâmpla această minune!!! Românii să doarmă liniştiţi, Bulgarii nu vor îndrăzni să atace de Ruşi, aşa a declarat-o Inaltul Comandament rusesc, deci pe frontul dobrogean e destul să fie lasată o perdea subţire de apărare! S'a facut aşa, dar rezultatul a fost un dezastru.

«I. G. Duca, intim colaborator al lui Ionel Brătianu, a făcut unele revelaţii care definesc pe omul care a dirijat România în momente extrem de dificile:

«Tratatul de alianţă era semnat, data declaraţiei de razboiu fixată, ultimile pregătiri erau terminate. Secretul era aşa de bine păstrat că în afara de mine, nimeni nu ştia ce avea să se petreacă în câteva zile. Intr'o minunata seară, eu mă întorceam cu Brătianu de la Buftea, în automobil. Tăceam, pierdut, în gândurile şi grijile noastra care ne copleşeau. Maşina înainta spre Bucureşti, ale cărui lumini se puteau vedea departe. Când deodată, întrerupând tăcerea noastră prelungită, Brătianu mă întrebă brusc, cu o voce plină de emoţie:

— Cunoşti tu, istoria lui Cezar Borgia?

Surprins, îi răspunsei:

— Nu prea. Dar pentru ce această întrebare stranie?

Fără să țină seama la cuvintele mele, ca și cum și-ar fi vorbit lui însuși, Brătianu continuă:

— Cezar Borgia n'a fost, cum s'a crezut așa de mult timp un simplu aventurier, ci el a fost un mare creer politic. In fapt, el este adevăratul precursor al unității italiene. Din nefericire, el a omis un lucru în preparativele lui. N'a prezis că tatăl lui, Papa Alexandru al VI-lea, avea să moară în momentul când el nu va fi în Roma. Și aceasta a fost deajuns ca toate prevederile lui să se prăbușească și să fie învins, obligat să se expatrieze și pentruca toată lumea, timp de secole, să-l considere un aventurier și un depravat.»

In tăcerea nopții ascultam fără să-i întrerup acest monolog uimitor.

— Amintirea lui Cezar Borgia mă obsedează de câtva timp, ziua și noaptea. Eu deasemenea, cred că m'am gândit la toate, *că am prevăzut totul*, că n'am lăsat nimic *improvizat*. Eu caut tot timpul să găsesc ceia ce ar fi putut să-mi scape și *nu gasesc nimic*. Dar cum pot s'o știu? Poate mă înșel, poate că fără să — mi dau seama, am uitat să pravăd ceva. Fără îndoială amintirile lui Cezar Borgia, mă chinuie». Pamfil Șeicaru, *La Roumanie, dans la Grande Guerre*, p. 73.

Prin urmare pe Ionel Bratianu îl chinuiau multe lucruri. Dar el îi spune lui I. G. Duca, că crede că s'a gândit la toate. La toate? Dar uite nu s'a gândit că Bulgarii vor îndrăzni să atace pe Ruși și că Românii fac o greșală capitală lăsând frontiera Dobrogei neapărată. Și încă multe altele, care vor arata că marele Ionel Brătianu, le gândise mult, dar cu capul unui «negustor de covoare» cum l'au acuzat cei care au tratat cu el în timpul neutralității.

* * *

Lui Ionel Brătianu i se impută deasemeni data la care România a intrat în războiu. Nicolae Filipescu l-a atacat fără milă în primăvara anului 1915, că a scăpat momentul numit, de la Lemberg, când generalul rus Brusilov cucerise Lembergul și înaintase până în Carpați. Brătianu a fost acuzat că a mai scăpat și alte momente când dacă ar fi intrat în războiu, ar fi avut succese nepieritoare. Vom refuza să intrăm în polemică pe această temă, și vom examina momentul de la 15 August 1916, moment în care Ionel Brătianu se hotărăște să dea ordin armatei române să treacă Carpații.

Și vom căuta să dăm formă teoriei noastre, după care momentul de la 15 August 1916 a fost cel mai rău care putea fi ales. Am văzut că împotriva intrării noastre în războiu, era în special generalul Alexeev, șef al Marelui Stat major rusesc. Totuși în lunile Iulie-August 1916, generalul Alexeev pare să-și schimbe părerea și acuma ori niciodată. Ce se întâmplase? Le mergea Rușilor așa de rău că aveau nevoie să intervină armata română ca să-i scape de la nevoie? Deloc. Armatei ruse îi mergea foarte bine în acest moment în care are loc o a doua ofensivă cu același succes ca și cea din 1915. De aceasta data Brătianu se hotărăște și armata română pornește. Și Alexeev aprobă alături de generalul francez Joffre, planul de campanie românesc, pentruca imediat după intrarea României, Alexeev să-și schimbe părerea. Conform planului de campanie aprobat de Joffre și Alexeev, România trebuia să atace în Carpați și să rămână în defensivă în Dobrogea, pentruca imediat războiul început, Alexeev să-și schimbe părerea încăodată și să spună răspicat: România trebuie să se bată numai pe Siret.

Ce se întâmplase în acest timp? Păi se schimbase guvernul în Rusia și se lucra din plin pentru o pace separată cu Germania. Impăratul devenise dintr'odată belicos și luase comanda armatei pe front și la Petrograd puteau să se miște cei care vroiau pacea. In fruntea celor ce vroiau pacea era țarina și celebrul Rasputin. Și era și generalul Alexeev, șeful Marelui Stat major. Și țarina, Rasputin. Stürmer și generalul Alexev, vroiau nu numai pacea, dar o pace victorioasă, adică Rusia să aibă asigurat Constantinopolul. Și Constantinopolul îi era oferit Rusiei, de astă dată, de Germani. Cititorii poate își amintesc că printre cei care vroiau intrarea României în razboiu era și ministrul de externe Sazonov și contra era tocmai Alexeev. Și producându-se schimbarea de guvern la Petrograd, a fost schimbat și Sezonov, dar rămânea cu multă influiență, generalul Alexeev.

Și noul plan, Alexeev, prevedea anexarea Munteniei de către Austriaci, Moldova revenea Rusiei, iar Dobrogea o lua Burgaria, dar numai până la Mangalia, restul Dobrogei revenea tot Rusiei. P. Șeicaru, *La Roumanie dans la Grande guerre*, p. 110. Dar pentru a reuși acest plan, era nevoie ca România să fie intrată în războiu de partea aliaților. Rămânerea în neutralitate sau intrarea de partea Germaniei, planul nu mai era valabil căci era cunoscută slăbiciunea Germaniei pentru Români, lucru ce îl cunoscuse Rusia în 1913. Era deci nevoie ca România să intre în răzoiu contra Germaniei, pentruca slăbiciunea Keiserului Wilhelm pentru România să se schimbe în ură cum s'a și întâmplat. Acesta era motivul schimbării de atitudine a generalului Alexeev și cererea intrării cât mai grabnică a României în războiu și aprobarea planului de campanie. Aceasta era realitatea și se poate spune că momentul ales de Brătianu pentru intrarea în razboiu, nu putea fi mai rau ales, catastrofic chiar.

Spuneam că armata lui Brusilov era în plină ofensivă, atinsese Carpații și Brătianu va constata cu amărăciune că această ofensiva încetează ca prin farmec a doua zi după intrarea României în războiu, când normal era ca intrarea unor noi forțe, să mărească posibilitățile lui Brusilov. Dar s'a întâmplat exact contrariul: ofensiva lui Brusilov a încetat ca prin farmec! Un lucru asemănător se va întâmpla în al doilea războiu mondial. Și *întâmplator*, acest lucru s'a întâmplat tot cu *Rușii!!!* In vara anului 1944, armata sovietică se găsea intr'o ofensivă ce nu putea fi oprită de Nemți, și minunea se întâmplă totuși când Rușii ajung în fața Varșoviei! In fața, cum spuneam, se afla Varșovia care nu era fortificată, terenul nu oferea nici o greutate, nimic. Și totuși Sovieticii, tot *Rușii*, nu pot înainta, se *împotmolesc*. Inainte de a ajunge în fața Varșoviei, Rușii facuseră propagandă ca Polonezii să se răscoale, căci, natural, *aliații* Ruși îi vor ajuta. Și Polonezii, proști, s-au răsculat. Și s'a întâmplat ceva greu de înțeles: Rușii nu numai că n'au mai înaintat, dar nu i-au ajutat cu bombardament de artilerie și aviatie pe Polonezi și *n'au permis* nici ca aviația aliată să aterizeze pe teritoriul ocupat deja de Rusi, și să ajute pe Polonezii din Varșovia. Nesupărați, Nemții au putut să sdrobească pe Polonezi și când Rușii și-au dat seama că s'a terminat, au reluat ofensiva!!!

* * *

Și totuși Brătianu a socotit bine toate lucrurile sau cel puțin așa a crezut. Și a mai crezut la fel și omul lui de încredere, I. G. Duca.

Planul prevedea următoarele: odată cu intrarea României în războiu, trebuiau să înceapă pe frontul de Vest o activitate în așa fel în cât să țină pe Germani ocupați și să nu le permită să ia trupe de acolo și să le trimită pe frontul românesc; în Italia trebuia să aibă loc o ofensivă la Isonzo ca să le dea de lucru Austriacilor. Restului Austriacilor trebuiau să le dea de lucru Brusilov cu ofensiva de care am vorbit; în fine aliații care se găseau la Salonic, trebuiau să înceapă o puternică ofensivă contra Bulgarilor. Dar principalele acțiuni erau cele a lui Brusilov în contra Austriacilor și cea a franco-englezilor în Sud, împotriva Bulgarilor. Aceste forțe trebuiau să țină ocupați pe Austriaci și pe Bulgari să nu poată împiedeca pe Români în înaintarea lor în Ardeal. Situația părea să se prexinte simplu: în acel moment Austriacii nu aveau în Ardeal mai mult de 25.000 mii de soldați. Și în momentul intrării în Ardeal, Austriacii nu vor putea trimite ajutoare căci nu vor putea-o face din cauza ofensivei lui Brusilov și dinspre Sud situația trebuia să se prezinte și mai bine întrucât Sarrail trebuia să împiedice pe Bulgari să intervină dar, trebuia să-i învingă și să înainteze victorioși și să se întâlnească cu trupele române care și ele trebuiau să facă același lucru — să învingă pe Unguri și să se întâlnească cu Românii pe Mureș. Acesta era planul: Românii să se întâlnească cu forțele generalului Sarrail pe Mureș. «Românii îi dăduseră întâlnire lui Brusilov la Dorna Vatra și lui Sarrail pe Mureș, dar nici unul dintre ei, nu au venit la întâlnire». R. W. Seton-Watson, *op. cit.*, p. 551.

Fără îndoială că «eșecurile și nenorocirile s-au înverșunat contra României» spune tot acest autor, pe aceiași pagină a cărții lui. Desigur că dacă 50 % din planurile lui Brătianu — pe care le admirase I. G. Duca — au fost nenorocoase, e normal sau aproape normal, dar dacă din cele o sută de planuri niciunul nu iese, trebuie să se admită că cele 100 de planuri făcute timp de doi ani de neutralitate, au fost slabe sau chiar deadreptul false. Să luăm un simplu exemplu: prin conventia semnată de România și aliați, aceștia se obligau să furnizeze trei sute de tone de muniții pe lună, ceiace mai mult sau mai puțin ar fi fost suficiente. Și Brătianu semnând acest act, s'a declarat mulțumit, dar întrebarea este dacă această obligație putea fi îndeplinită sau era deadreptul o înșelăciune. I-ar fi fost greu lui Brătianu să se informeze de ce se petrecea pe front, unde după cum s'a știut cu ocazia procesului generalului Soukhmlulov, marea tragedie a armatei ruse, retragerea din Galiția, se datora faptului că numai avea *nici cartușe, nici obuze*. Dar să admitem că era greu ca Brătianu să fie informat de ce se pregătea pe front, dar iată ce citim: «Traversând Câmpul lui Marte, noi am remarcat mai multe companii de infanteriști care făceau exerciții militare. Oamenii înaintau cu greutate prin zăpadă. Bruma roșcată, ce învelea imensa esplanadă, dădea întregului decor un aspect crepuscular și funebru. Sazonov îmi spune suspinând: Uitați-vă! Nu este trist? Sunt poate 1000 de oameni. Nu este vorba de recruți, ci de soldați care în câteva zile fără îndoială, vor pleca pe front. Ei bine! Ii vedeți? *Nici o pușcă*.

— Faceți-mi o favoare, domnule ambasador, insistați pe lângă guvernul dumneavoastră, ca să ne vină în ajutor... Daca nu, ce ne facem?

— Ii promit să insist din nou, și cu toate puterile, să accelerez trimiterea puștilor așteptate din Franța, căci viețile acestor sărmani *mujici*, destinate abatorului, îmi străng inima». Despre ce este vorba? Sunt notele ambasadorului Francez din Petrograd, care într'o dimineață se plimba cu Sazonov și asista la exercițiile militare ale soldaților care peste câteva zile plecau pe front, *fără puști*.

Dar n'a avut oare și ambasadorul român, Diamandy, ocazia să vadă pe străzile Petrogradului soldați ruși fără puști? Și dacă a văzut, nu a făcut el rapoarte superiorului său, Brătianu? Dacă n'a făcut, înseamnează că nu și-a făcut datoria, ori Pamfil Șeicaru ne spune că numitul plenipotentiar, era bun și-și făcea datoria. Deci Diamandy a făcut rapoartele sale, și e posibil că nu a primit răspunsul *sec*: «Sunt foarte mirat de conținutul telegramei dumneavoastră și dumneavoastră, fără îndoială, ați interpretat rău cuvintele președintelui de Consiliu rus», pentrucă nu le-a dat nici o importantă. Cred că dacă s'ar face cercetări mai profunde arhivele ministerului de răsboiu, s'ar găsi proba a ceiace afirmăm noi, dacă până la 1928, Brătianu, cu grija care-l caracteriza, nu a făcut o toaletă a arhivelor care puteau să fie compromițătoare.

Din exemplu de mai sus se poate trage concluzia că Brătianu nu a cunoscut anumite lucruri pe care era *obligat* să le cunoască, sau dacă le-a cunoscut nu *le-a crezut* sau, și mai rău, le-a *crezut* și a *închis ochii*. Și în acest caz Brătianu nu a pregătit bine Țara pentru războiu, sau a pregătit-o cu ușurință. Și André Tardieu a spus: «Intervenția românească a fost deci din toate punctele de vedere, o *improvizație*. Ori în războiul modern, *improvizație nu se poate!!!*».

Cât privește frontul de Sud, Londra și Paris, în tot timpul verii lui 1916, au manifestat opinii contrarii. «In Iunie și Iulie, Sarrail a primit instrucțiuni pentru a pregăti ofensiva, care «va ocupa» toate forțele Bulgariei și «va lipsi inamicul de libertatea de mișcare» și va favoriza astfel intrarea în războiu a României. Dar generalul Milne a primit un ordin din partea superiorului său Robert, și ordinul era precis «de a nu începe ofensiva atâta timp cât România nu va fi început în mod definitiv războiul». Dar Bulgarii le-au luat-o înainte franco-englezilor și au început ei o ofensivă la 17 August. Aliații, e adevărat au ripostat dar contra ofensiva nu a devenit serioasa decât la 10 Septembrie, după întârzieri nejustificate și după o ceartă între Sarrail și Cordonnier în prezența ofițerilor aliați; contra ofensiva a murit în Octombrie după ce și-a îndeplinit «misiunea» de «a lipsi pe Bulgari de libertatea de mișcare» (?). Cât despre *rendez-vous-ul* cu Românii pe Mureș, e mai bine să nu mai vorbim.

Fortele de care dispunea Inaltul Comandament român erau de: 336 batalioane cu 576 mitraliere, 146 batalioane erau formate din activi și 120 de rezervă. Acest rest de 120 batalioane era format din trupe teritoriale și din miliție, compuse din oameni în vârstă de mai mult de 40 de ani, cu puști vechi. Artileria avea 374 de baterii din care 223 aveau material modern, celelalte 151 aveau material vechiu, chiar pe acela *improvizat* din tunurile care se găseau în zonele fortificate. «Este evident că la 14 August 1916, *armata românescă se găsea în inferioritate din punct de vedere armament. Dar cantitatea redusă a munițiilor era încă și mai gravă*. Din acest punct de vedere, Brătianu, într'adevăr nu putea dormi atât de liniștit, decât doar în cazul că întrebuința somnifere.

Conform planului de campanie, armata română a pășit cu încredere în Ardeal, cu grosul forțelor lor. La început generalul von Arz care dispunea numai de 25.000 de oameni, se retrase spre Nord. La Sud, Bulgarii și Germanii, sub comanda lui Mackensen, au început ofensiva. «Din primele zile Mackensen, a fost foarte norocos», spune R. W. Seton-Watson la pag. 555 a cărții sale. «La 6 Septembrie, el cucerise deja Turtucaia pe Dunăre, multe tunuri, și luase 25.000 de prizonieri. Silistra a fost evacuată în grabă și stapânirea României asupra Dobrogei, era în pericol. Brătianu cu toată dibăcia lui, calculase foarte rău atitudinea Bulgariei, căreia căderea Serbiei, îi dăduse pofta de cuceriri și era nerăbdatoare *să se răzbune pe inamicul său de la* 1913». R. W. Seton-Watson, op. cit., p. 555.

Și situația se prezenta ușoară, pentru Mackensen, care era un bun general. Și se prezenta ușoară deoarece Românii sau mai bine zis Brătianu, crezuse ce-i spuseseră Rușii că Bulgarii nu vor lupta contra lor. Și de aceia frontul de Sud era numai o perdea de luptă, rău, foarte rău înarmată. Artileria care apăra Turtucaia? O bună parte din tunuri preveneau din tunurile care fuseseră luate din fortificațiile Bucureștiului. După cum se spunea, artileria concentrată la Turtucaia, era «o specie de muzeu de artilerie, în care erau reprezentate toate tipurile de tunuri ale Țării». Douăzeci-și opt de tunuri erau fixe (24 grele și 4 ușoare); 59 demi mobile, trase de boi, 31 grele și 28 ușoare; 28 mobile trase de cai (15 grele și 13 ușoare). Organizarea apărării Dobrogei a fost complet neglijată. Din cele 116 piese de artilerie, 17 *nu fuseseră încă instalate*, și altele *n'aveau muniții*. Și în fața, Românii aveau 128 de piese, toate mobile, dintre care 72 de calibru 75 cu tragere rapidă; 52 de tunuri grele, un balon captiv și avioane pentru a regula tragerea.

La bătălia de la Turtucaia, Rușii nu s'au arătat, probabil le era frică să nu-i vadă Bulgarii și să se predea. Dar s'a constatat un lucru: această bătălie cu rezultatul dezastruos, a răsturnat planul de campanie. In această situație, nu mai putea continua ofensiva în Ardeal, ea trebuia să fie oprită și din nefericire, pierderea factorului surpriză, le-a dat timpul să-și aducă trupe în ajutor și ne vor obliga să trecem la defensivă.

In acest scop, la 26 Septembrie, Comandamentul român comunica armatelor din Transilvania că: «Situația de pe frontul de Sud devenind serioasă, ca urmare a căderii Turtucaiei, ofensiva generală din Transilvania este amânată pentru moment». La 19 Septembrie ofensiva a fost oprită definitiv.

Comandanții de armată au fost convocați la 17 Septembrie la Marele cartier general, pentru a decide ce măsuri trebuiau să fie luate pentru a face față situației creiate de frontul de Sud. După expunerea generalului Iliescu, șeful Marelui cartier general, se dădu cuvântul comandanților de armată. Generalul Prezan propuse să se întărească frontul de Sud cu una sau două divizii, în scopul de a putea să se urmeze cu vigoare ofensiva în Transilvania, al cărui obiectiv era de a se întoarce frontul inamic, obligându-l astfel să se retragă în spatele Mureșului. Acel plan pleda pentru continuarea planului inițial. Generalul Averescu a susținut că planul de campanie trebuie să fie părăsit, el ne mai corespunzând situației. «Pentru a da o desfășurare normală operațiilor noastre, trebuie să se oprească ofensiva pe frontul de Nord, să se reorganizeze rapid armata și să se înceapă cu un numar convenabil de forțe, o acțiune decisivă pe frontul de Sud». Generalul Crăiniceanu, comandantul armatei a II-a, neputând participa la reuniune, a trimis un raport formulând opinia sa după cum urmează: «*Să se suspende ofensiva în Transilvania, să se aplice o lovitură teribilă în Dobrogea, făcând, dacă se poate o demonstrație și a cădea în spatele inamicului!!!*» Oricum, când Țara se găsea într'o situatie mai mult decât gravă, o asemenea părere pare mai degrabă o părere spusă la cafenea de unul din stâlpii săi, sau o părere a unui subofițer cu pretenții. Să nu se uite că respectivul era unul din oamenii de încredere a lui Ionel Brătianu ca și generalul Iliescu.

Dar în reuniunea de la Marele Cartier, s'a acceptat soluția generalului Averescu, soluție care a intrat în Istoria războiului nostru sub numele de «manevra de la Flămânda». Această manevră consista în a cădea în spatele Bulgarilor cu 5 divizii de infanterie și una de cavalerie. Locul unde trebuia să se petreacă trecerea se găsea la 25 de kilometri Est de Giurgiu și la 140 de kilometri în spatele frontului din Dobrogea. Incercarea era îndrăzneață și ar fi putut fi încoronată de succes dar a intervenit lipsa de noroc, de data aceasta, o adevărată lipsă de noroc. Abia începuseră toate preparativele de trecere că începu o adevarată ploaie torențială care a inundat toate sectoarele trecerii. La aceasta se mai adaugă o ofensivă germană, făcută tocmai pe locul de unde trebuiau luate trupele necesare manevrei, și generalul Averescu a trebuit să renunțe la plan.

De aici în colo, începe o retragere dureroasă, în care mândria românească a suferit cele mai mari căderi. Au fost câteva încercări, părea ca norocul ne surâdea, dar acest surâs al norocului a fost de scurtă durată. Bătălia de la Jiu a fost scurtă și dătătoare de nădejdi, dar cea de la Argeș pare a fi fost cea care ne-ar fi dat și o victorie, dacă ne-ar fi ajutat un pic și Dumnezeu.

In Decembrie 1916, la cererea șefului misiunii militare franceze, însfârșit Ionel Brătianu a fost obligat să-și ridice brațul protector, de pe protejatul lui, generalul Iliescu, și acesta este izgonit de la un post pe care nu-l merita și din cauza căruia Țara a avut atât de suferit. Dar cel care era tot atât de vinovat de durerile Țarii, chiar poate și mai mari, se bucura de încrederea ce i-o păstra regele și el nu a fost îndepărtat și a continuat să rămână în șea, spre nenorocul Țării. Au urmat vremuri de ploaie, și cu lapoviță și Românii ostași s'au refugiați, s'au târit dealungul drumurilor cenușii, urmăriți parcă de un blestem. Și în acest timp oamenii apropiați lui Brătianu și-au organizat retragerea. Ei mergeau cu trenul, trenuri întregi. Și nu numai ei, dar și avutul lor. Au profitat de faptul că s'a luat măsura trimiterii tezaurului Țării la Moscova. Și s'a trimis nu numai aurul Țării, nu numai *Cloșca cu pui de aur*, care era a Țării, ci trenuri întregi pline cu lucrurile personale ale oamenilor puterii: blănuri, mobile scumpe, rochii și până și camisoane, natural de cucoane. Da, rochiile și camizoanele care s'au trimis cu trenurile în timp ce refugiații, bieți oameni de rând, s'au târit dealungul șoselelor cenușii și înghețate. Oamenii puterii au considerat că nu trebuie să rămână nimic din ce aparține femeilor lor și câte odată, și ale amantelor. Blănurile, pantofii și camizoanele au călătorit cu trenurile, ba și păzite ca să nu se piardă nimic. Și au trecut anii! *Cloșca cu pui de aur* și tot aurul Țarii au fost furate de comuniști, dar au rămas blănurile, pan-

tofii și camizoanele oamenilor puterii. Și intr'o zi, comuniștii, s'au gândit să le tragă o festă *burfuilor* de la București. Și incă cui? Lui Nicolae Titulescu, prietenul lor. Intr'o zi i-au comunicat acestui prieten al lor, Titulescu, că ei comunistii, vor face un gest de prietenie față de el, și numai pentru el, și vor inapoia tezaurul depozitat acolo in timpul războiului. Și Titulescu a dat zvoană in Țară. Comuniștii nu sunt atât de răi cum se crede, ei sunt și oameni de treabă, căci iată, ei ne dau inapoi aurul Țării care se credea pierdut. Ei uite, nu s'a pierdut, el a fost păstrat, și bine păstrat. Și s'a anunțat că in ziua cutare, cu vaporul, ne sosește tezaurul. Cu vaporul, căci ca sa se transporte avutul mărimilor liberale, a fost nevoie de un vapor intreg!!!

Și au venit și gazetari, gazetari mulți, căci ca să se facă reclamă lui Titulescu ,era nevoie totdeauna de gazetari mulți. Și au inceput să se desfacă lăzile. A schimbat putin din nas Titulescu când s'a desfăcut prima ladă: conținea numai blănuri, pantofi și camizoane. Au trecut și la a doua, și la a treia, și la... a zecea. Același lucru. Părea că era vorba de un muzeu cu modă feminină demodată. Lucruri femenine care au fost la modă cu 20 de ani inainte și care acuma stârneau surâsul, ba și râsul. Da, dar Țara nu a surâs și nici nu a râs, Țara a ințeles totul.

Rusnacii și-au bătut joc nu numai de Niculae Titulescu, ci de Țara intreagă, căci ca să aduci osemintele lui Cantemir nu era nevoie de un vapor intreg. Și dacă au vrut să-și bată joc de Titulescu, cine poate să dovedească că nu și-au bătut pâna la urmă de Țara intreagă, adică dacă in loc de osemintele lui Cantemir, cine știe dacă rusnacii nu ne-au trimis un rusnac de al lor!!!

* * *

Iarna care avea să urmeze, era sa fie o iarnă in afară de normal: termometrul arăta 20° ca o temperatură regulată și nu rare ori, cobora și până la 40 de grade sub zero. Rușii care evitaseră să dea ochii cu Germanii sub felurite pretexte, odată ajunși in Moldova, păreau că sunt hotăriți să schimbe de tactică. In primul rând in ceiace priveste numărul; până la retragerea in Moldova, Rușii trimiseseră numai 60.000 de soldați și refuzaseră să trimită un om mai mult, chiar in momentele grave ale dezastrului de la Turtucaia. Odată retrași in Moldova, Rușii s'au ingrămădit ca muștele; numai 500.000 de Ruși s'au ingrămădit in Moldova, dând semne ca nu vor să mai plece niciodată.

Marele Cartier general rusesc a cerut din primul moment că calea ferată română trebuie să intre sub comandament rusesc, apoi au cerut evacuarea guvernului român la Kerson, in Rusia, precum și a armatei in curs de organizare și a spitalelor și a populației refugiate. Guvernul rusesc intervenea pentru aceasta pe lângă reprezentanții puterilor aliate ca acestea să determine guvernul să accepte aceste cereri rusești pe motiv că frontul rusesc de pe Siret este amenințat. Jocul lui Stürmer incepea să se desvăluie. Numai transferând guvernul român la Kerson, se putea realiza pacea separată cu Rusia, Rusia urmând să anexeze Moldova.

O misiune militară franco-engleză a fost trimisă in Rusia pentru a descoperi materialul de răzoiu, comandat de către România, aliaților. Ea găsi o parte din acest material, dirijat in Caucaz *din greșală!!!* Rușii incercară să se opună la participarea lui Ionel Brătianu, la conferința interaliată ținută la Petrograd la finele lui Ianuarie 1917. Bietul Brătianu, rezultă că nu studiase bine istoria lui Cezar Borgia, cu două zile inainte de inceperea războiului și ii scăpaseră multe chestiuni neprevăzute.

La 10 Decembrie 1916, generalul Belaiev, omul lui Stürmer, a cerut fuziunea Marelui Cartier român cu acela rusesc. Guvernul român refuză categoric aceasta gravă atingere a dreptului de suzeranitate a României. Generalul rus a cerut in plus repatrierea misiunii militare franceze, celace ar fi insemnat micșoratea rolului generalului Berthlot.

Insfârșit cu toate aceste greutăti, in iarna lui 1917, armata românească a fost reorganizată cu ajutorul misiunii militare franceze. Armata română a fost organizată, sub semnul disperării. Ea trebuia să aiba 700.000 de oameni, dintre care 460.000 constituiau armata de operațiuni. In ce privește armamentul, noua armată a fost schimbată in mod radical. Dela Francezi și Englezi, armata română a primit, cu tot sabotajul rusesc: 150.000 de puști, 1957 mitraliere, 2.736 puști mitraliera, 130.000 grenade, 84 tunuri ușoare, 141 tunuri grele și 130 mortiere de transee. Pentru a avea o ideie de importanța transformării tehnicei, este de ajuns să spunem că in August 1916, existau 4 mitraliere pe regiment și *nici o pușcă mitralieră*. In Iunie 1917, batalionul de infanterie dispunea de 8 mitraliere și 24 puști mitraliere, in total 32 arme automate, celace revenea pentru un regiment, 24 mitraliere și 94 puști mitraliere. («La Roumanie dans la Grande Guerre», P. Seicaru, p. 346.)

Cu noile arme, soldatul român a putut să arate intregei Europe ce poate să facă, să arate tuturor că știe să lupte cu eroism, că nu știe numai să se retragă, cum arătase in prima faza a războiului, din cauza lui Ionel Brătianu.

Dar repetăm ,iarna anului 1916, a fost un coșmar și aceasta din cauza aliatului rus. Am trăit acele momente in vârstă de cinci ani, adică eram la o vârstă in care ceiace vede copilul, se fixează pentru totdeauna, pentru restul vieții, nu se uită niciodată. Tatăl meu căzuse prizonier cu toată unitatea in prima parte a războiului, adică in care trebuia să se lupte numai cu pieptul. Aveam o casă in formă de vagon, din trei camere, cu fața la drumul satului. Din primul moment am lăsat primele două camere deschise și ne-am baricadat, mama și cu mine, in camera rămasă. Și Rușii intrau și ieșeau cum vroiau in cele două camere lăsate deschise. Intre camera noastră și celelalte două camere adunasem dulapuri, perne, saltele și alte lucruri, așa că se poate spune că ne baricadam intr'adevăr. Când Rușii veneau și băteau la ușa, o făceam pe morții, nu răspundeam și ne ascundeam sub pat. Pericolul cel mare era când rușii se imbătau și rare erau momentele când erau treji, momente pe care le foloseam să ies la joacă cu ceilalți copii. Când apărea unul beat, știam că este pericol și atunci, in camera noastră și... sub pat.

Ii priveam pe ruși cum umblau toată ziua după vin. Erau ușor de recunoscut căci iși puneau căldarea in țeava puștii și... după vin. Ii vedeam umblând călări, in fuga cailor, și atunci vai de cel ce nu știa să fugă din calea lor. Am văzut intr'o dimineață cum o femeie a fost gasită moartă, și copilul mic continua să sugă neștiutor. In timpul nopții, un rus a băgat pușca baioneta pe fereastră și așa a omorât-o. Pe ucigaș nu l-a descoperit nimeni: nici n'a fost căutat.

Bunicul meu, nu dormea toată noaptea, căci tot timpul alerga de la casa noastra, unde locuia fica lui, la cealalta parte a satului unde locuia nora lui. Și intr'o zi, era cinci — sase după amianză, am simțit pericolul. Rușii din casa noastră se imbătaseră și ne-am baricadat ca de obiceiu și ne-am ascuns sub paturi. Rușii băteau cu furie in ușă și strigau: hazaica! hazaica! In acel moment, sosea bunical, ca de obiceiu in drumul lui dela casa norăsei la a ficăsii. Bunicul avea cu dânsul cârja de care nu se despărțea niciodată. Și fără nici o frică a inceput să lovească in dreapta și in stânga. Rușii au uitat după ce veniseră mai inainte și l-au legat pe bunicul și s'au depărtat de casă. Simțind aceasta, ne-am apropiat de fereastră. Bunicul cum am spus, fusese legat și incepuseră să-i sape o groapă. Eu nu pricepusem ce se petrecea, dar mama a ințeles: Rușii se pregăteau să-l omoare. și atunci n'am mai știut de frică, am deschis ușa și mama a inceput să se târască plângând și să le săruite cismele rușilor să le ceară, ertare. Și eu fără să ințeleg prea bine ce se petrece, plângând, am inceput și eu să le sărut cismele rușilor. Atunci a trecut pe acolo un ofițer. A văzut ce se petrece, dar nu putea să facă nimic. A recurs la inteligență. A cerut explicații și rușii au spus că omul acela-bunicul — a indrăznit să lovească cu cârja doi ostași ruși. Și deci ei au hotărit să-l impuște, și in acest scop ii sapă groapa. Ofițerul dându-și seama că soldații erau beți tun... le-a dat dreptate. Acest om care a lovit un soldat rus, merită moartea, le-a spus el, dar trebuie mai intâiu judecat. In acest scop, omul trebuiește dus la corpul de gardă și va fi judecat a doua zi. Și așa s'a și intâmplat. Până dimineața rușii s'au trezit din beție, și au uitat.

* * *

Armatele rusești nu au venit in Moldova numai ca lăcustele, din nenorocire ele au adus cu ele și flagelul tifosului exantematic. La orașe lipsa de lemne era agravată de metodele rusești; ei izgoneau populația din locuințele lor și se instalau confortabil in ele și pentru a se incălzi, ardeau gardurile curților și grădinilor. In toată Moldova nu mai exista un gard in picioare, cineva care intra intr'un sat, credea că pe acolo au trecut Hunii. Contele de Saint Aulaire face această descripție a comportării rușilor in Moldova: «Aliatul său Rusia era mai brutal decât inamicul, in Moldova, pe care el o ocupa... Inveliți in blănurile, lor, instalați in cele mai bune case, din care ei izgonesc pe locuitori după ce le-au luat proviziile, rușii iși bat joc de frigul cel mai teribil, teribil pentru numerosii români in zdrențe fără locuință sau ingrămădiți in locuințe fără foc...».

«Tifosul exantematic făcea ravagii in rândurile armatei și populației civile românești; trupele ruse le simțeau mai puțin cu toate că ele erau purtatoarele acestui microb. Ele erau probabil imune, dealungul secolelor.»

«In această Moldovă suprapopulată, subalimentată, devastată, mizeria și foametea, mame ale tifosului exantematic, fac mai multe victime decât inamicul. In spitalele care refuză să mai primească bolnavi, totul lipseste afara de devotament. Lipsesc lemnele de foc, lenjeria, pansamentele, instrumentele chirurgicale; răniții sau bolnavii roagă pe infirmiere să scurteze suferințele și să-i termine. Urletele de durere, inabușesc horcăitul celor ce agonizează. Materialul sanitar trimis din Franța, și prin neglijență sau sadism? — reținut de către această Rusie care, dupăce a deslăntuit toate aceste rele, nu dă remediile date de către aliati». Bănuim că Ionel Brătianu in expunerea, fața de I. G. Duca, lucrurilor pe care el le prevăzuse nu enumeră nici unul din cele ce le provesteste Saint Aulaire. E normal. Dar ar fi fost destul să se gândească că rușii sunt capabili să aducă, totul, până și iadul.

In sfârșit in vara anului 1917, Românii au avut ocazia să dovedească că sunt și bravi, nu numai lași cum o dovediseră din cauza domnului Brătianu. La inceputul lui Iulie 1917, Românii, sub conducerea autorizată a lui Averescu, lui Prezan și a câtorva alții, erau pregătiți să joace un rol și reușiră să se mențină pe pozițiile lor in bătălia de la Mărăsti (22 Iulie) cu toate sforțările conjugate ale Germanilor și Austriacilor sub ordinele arhiducelui Joseph. Din nefericire, această acțiune ramasa izolată, căci, descompunerea armatei rusești se accentua și devenea fatală oricărei ofensive susținute. Conduită cavalerească a cehilor la Zborow a făcut să se vorbească de ea dar ea a fost urmată de prăbușirea unui front vast și in August, Austriacii au reocupat Bucovina. Cu toate acestea, munca fără preget a lui Berthelot dădea roadele sale, și atacul dat de către Makenzen și arhiducele Joseph a fost respins la Mărășești după lupte care au durat mai mult de o săptamâna (12-19 August). *Valoarea soldatului român, când este bine condus, a făcut probele care au fost semnalate: Makenzen și Statul său Major, infrânt, dar totdeauna cavaler, o recunosc din toată inima.* R. W. Seton-Watson, *op cit.*, p. 561.

Dar cu armata rusească, in plină descompunere in flancul, lor, le era imposibil Românilor să treacă la ofensiva, la rândul lor. Rușii fraternizau așa de des cu Germanii, in transeei că trupele române se vor găsi curând intr'o situație destul de precară. Dar rămânând la locurile lor intr'o atitudine ofensivă hotarită, aceștia din urmă au impiedecat, *nu este exagerat s'o spunem*, pe Makenzen să ocupe Odesa, și pe Leopold de Bavaria, Moscova, R. W. Seton Watson, *op. cit.*, p. 561.

Căderea Guvernului provizoriu rusesc la inceputul lui Noembrie, sosirea lui Lenin și a bolșevicilor la putere, au găsit pe Români fără nici un ajutor din partea aliaților: incetarea luptei era o chestiune de timp. Descompunerea armatei rusești a avut efecte alarmante căci in multe puncte ale fondului comun, regimentele rusești și românești erau intercalate. S'au făcut fără incetare incercări de săpare a loialismului trupelor, să se stabilească soviete de soldați, de a predica răsturnarea ordinei existente, etc. Se intâmpla că rușii plecau și lăsau transeile lor Germanilor fără să-i anunțe și lăsându-i pe Români in aer. Un complot pentru a răpi pe rege și pe regină, să-i asasineze sau să-i deporteze in Rusia, a fost descoperit la timp.

Intr'o asemenea situație: trupele nedesciplinate in vesnică miscare, refugiati lipsiti de cele mai multe ori lipsiti de hârtii de identitate, foametea și strâmtorarea la ușa, e de mirare ca autoritățile au putut să se mentină la putere.

Fără indoială că meritul cel mare a fost al țăranului român și dragostea lui de pământ. A fost deajuns ca regele Ferdinand să le promită pământ — el și nu Brătianu — ca propaganda rusească să rămână fără nici un efect. Incaodată, meritul este al regelui Ferdinand.

Generalul Averescu a inceput tratativele de pace cu Puterile Centrale. Conferința de pace s'a deschis la Brest — Litovsk, la 20 Decembrie 1917 și guvernul Brătianu a declinat invitația de a lua parte. Dar România, fără indoială, era amenințată să fie sdrobită.

Sub presiunea unor grave circunstanțe, miniștrii Puterilor aliate, fără să se adreseze guvernelor lor, au redactat un protocol prin care se recunoștea că România a fost obligată să se supună unei forțe majore.

Comuniștii au semnat insfârșit un tratat cu Puterile Centrale fără ca România să participe. Atunci Generalul Makenzen a dat un ultimatum guvernului Român. La 8 Februarie, Brătianu a demisionat, și conform avizului lui, regele Ferdinand a numit prim ministru pe generalul Averescu cu misiunea expresă de a face pacea. La 7 Martie 1918, guvernul Averescu semna preliminariile de pace aproape de București in castelul de la Buftea al princepelui Știrbey. Condițiile de pace erau groaznice, dar România nu a avut ce face. Numirea lui Alexandru Marghiloman, ca prim ministru, a fost consecința logică a capitulării: relațiile lui personale cu invingătorii și ostilitatea sa bine cunoscută față de aliati — fundată pe credința sa intr'o victorie a Germanilor — dădeau speranțe intr'o ușurare a condițiilor de pace definitive. Acest tratat definitiv a fost semnat la 7 Mai 1918.

Printre tristețile și umilințile tratatului de pace incheiat cu Germanii, unica consolație ne veni din evenimentele din Basarabia. Republica Moldovenească, recent constituită, n'avea nici o șansă să supravetuiască și trebuia să aleagă intre impărțirea ei sau unirea cu România. Republica Moldovenească era amenințată din toate părțile: era amenințată de bolșevismul rusesc, de ocupația Austro-Germana in Ucraina, prin revendicațiile ce formula Kievul asupra nordului acestei provincii, șefii basarabeni ai acestei provincii Inculeț și Ciugureanu, au facut apel la guvernul din București și la diplomații aliaților la Iași. La invitația lor, Marghiloman s'a dus la Chișinău și a fost susținut in acest moment critic de către Constantin Stere care se bucura de o mare influiență in Basarabia in fața tuturor claselor sociale. El ținu un discurs pasionat și inflăcărat in favoarea Unirii. Dupa ce a facut aluzie la tirania care l'a trimis intr'o ocnă siberiană, el a zis: «Suntem chemați să luăm parte la această evoluție care pulverizează Bastililile și creiează o viață nouă. Voi ați aprins o torță care a ars toate pergamentele feudale și au anihilat toate privilegiile de castă și voi rămâneți un popor care nu se fundează decât pe agricultură și pe cultura intelectuală. Voi trebuie să purtați torța care poate să ardă nedreptatea și o putreziciune uscata și in care ea poate să apere națiunea română la ora cea mai critică a istoriei sale». R. W. Seton-Watson, *op. cit.*, p. 580.

La 8 Aprilie, Sfatul Țării, printr'un vot public și nominal, se declară pentru unirea Basarabiei la România. Câteva zile după acela, o importantă delegație a Sfatului Țării s'a dus la București și s'a alăturat printr'un *Te Deum* oficial la catedrala aclamând pe regele Ferdinand, regele, «regele Țăranilor». Inculeț și Ciugureanu au depus jurământul ca miniștri fără portofoliu. In timpul verii, relațiile politice intre Basarabia, București și Iași — care in timpul anului 1918, pot fi comparate cu frații siamezi — se intăriră treptat. Era natural ca autoritățile românești să se instaleze acolo unde erau capabile să descurajeze tendințele revoluționare. «Pentru moment, totuși, România oferea exemplul absolut unic al unei țări care ieșea dintr'o infrângere zdrobitoare, mărită in paguba unuia din proprii săi aliați». P. W. Seton-Watson, *op. cit.*, p. 581.

Dar prăbușirea Bulgariei in cea de a doua jumătate a lunii Septembrie, și noua infrângere a Turciei, arată că nu mai este chestiune decât de săptămani pana cand Imperiile Centrale se vor prăbuși la rândul lor. Guvernul Marghiloman insuși care jucase in luna Iunie o adevărată farsă electorală pentru a obține o majoritate supusă și germanofilă, căuta acum să câștige timp și reușea să inlăture cu dibăcie presentele apeluri ale Germaniei pentru ratificarea Tratatului de la București.

In fine, situatia s'a schimbat. România a luat din nou armele și a intrat victorioasă in București. A urmat campania din Ardeal cu cucerirea Budapestei, contra voinței aliaților și insfârșit incheierea păcii definitive. România a câstigat cu vointa lui Dumnezeu, pe două tablouri, a câștigat și Ardealul și Basarabia. Brătianu a devenit din nou prim ministru și s'a arătat surprins văzând că Țara il primește rece in loc să-l primească ca pe un victorios.

«Dacă in August 1919, pe planul politicei externe-când armata româna intra in Budapesta și lichida republica roșie a lui Bella Kun in urma mandatului dat de maresalul Foch, comandantul suprem al fortelor aliate, Ionel Brătianu atingea maximum de prestigiu, pe planul intern, insă, incerca tristețea unei totale inopularități. *Ispăsea anii razboiului. Amintirile zilelor cumplite din* 1916 *și* 1917 *impedicau opinia publică să vadă realizarea, așa de grandioasă pe cât indrazneață, a României Mari.* Fără indoială că vrășmășia opiniei publice era nedreaptă (?) și in perspectiva anilor este dureros contrastul intre valoarea omului de Stat și ostilitatea spiritului public (?). *Fie agitator politic, fie grup sau ziar, era suficient sa atace,* in 1919, *pe Ionel Brătianu ca să obțină adeziunea populară.* România Mare era o realitate, o strabăteam de la Hotin la Timișoara și cel care era ctitorul acestei mărețe construcții politice se infrunta cu indârjita pornire a opiniei publice. România fusese promovată jandarmul Europei, armata noastră liberase Ungaria de teroarea bestiilor roșii, iar la București, in aplauzele străzii, N. D. Cocea plimba intr'un camion trei șobolani spânzurați de cozi in timp ce un clopot bălănganea ecoul unei nedrepte (?) impopularitații». Pamfil Seicaru, Carpații, 10 Septiembrie 1954.



Drapel sovietic capturat de vânătorii de munte români, in Caucaz.

POEME

de Dumitru D. ICHIM

ULISE

Care dintre voi? Să spună, c'am plecat cu bucurie
Din Itaca la războaie, numai marea să ne știe,
Numai steaua spre genunea văduvind spațiul și timpul,
Zarea stearpă ce nu naște așteptărilor Olimpul.

Toți avem o Penelopă și un Telemah in gânduri,
Toți avem o țară-acasă, nu corabia de scânduri.
Sunteți gata de intoarceri? Mai aveți destulă vlagă
De-a vâsli, zbârcind ispita, spre Itaca noastră dragă?

* * *

A plecat in zori galera. Valuri — fărmături de vise
Intrupau din neguri munții pentru ochiul lui Ulise,
Numărându-și unda invers... Parcă ieri a fost plecarea
Si-a-nălbit in plete veacul și-a orbit in suflet marea.

Plai de-acasă, la intoarceri, timpu-i slăbănog! Eu totu-s
Dăruit să-mi văd Itaca, infrunzire apei — lotus...
Si privea adânc Ulise, ochiu-ntors, scrutând in sine,
Când trezit de vraja lunii, incercând liman să-ncrine:

E pământ, pământ... Pământul! Dați cu vâsla pinten apei
Că Itaca se arată, țara noastră ce aproape-i!
Uite codrii-n acatiste, hai să-ngenunchem cu fagii!
Si au coborât pe țărmul und' trăiau doar lotusfagii,

Ce cuminecau din lotus, era lumea cealălalta
Unde macul de tămâie peste timp se-oglindă-n balta,
Imprumutul dat in șagă, o chirie-n calendarul
Judelui care-ți măsoară umbra razei cu cântarul.

Lacomi... Dulce era vinul la sorbit... Să fie Noapte,
Rămânem in Tara Lotus, pleac' Ulise! Fă-ne șoapte
Auzite doar de valuri, că urziți suntem Nevremii
Insula de Lotus soarbe tot ce-n noi supus e vremii!

... ...

Cum? Când Tara ne așteaptă, e posibil ca stejarii
Să rămână-n umbra morții, să ne blesteme toți larii?
Prindeți-i! Si sus pe navă! Cât Ulise are zile
Chiar din lumea cealălaltă, printre dinți stâncoși de Scile,

Ne intoarcem! Că nu Troia și nici laur de victorii
Neamul de ahei il duse peste veac nemuritorii,
Ci pământul, vatra noastră cu măslini nuntind in steme.
Sus! Să terminăm vâslirea de talazuri, de blesteme...

N O E

Noi nu mai avem Țara! Nu plânge drag copile!
Puhoaiele mârșave de patruzeci de zile
Cuglod vrăjmaș mânjiră potire, leagăn — plaiul,
Pădurile frumoase ce nu le-avea nici raiul.

Distrus e cu mocirlă tot ce sufla viață!
E-a patruzecea noapte de beznă ce ingheață!
«Bunicule, creezi oare că apa la portiță
N'o fi intrat să-nece cumva pe veveriță?».

Tu nu știi ce-i Potopul. Hai, du-te și te joacă...!
Nu mai avem Pământul, iar uda moarte, toacă,
Pândindu-ne ca mâța pe șoarecul ce-l are
Si-i plouă-n carne frica a picurat de ghiare.

Nu mai avem nici Soare. Pe cuibul ăst cu vrăbii,
Doar noaptea și strigoii-i incojur dau corăbii.
Nu mai avem nici moarte. Plutind pe valul, mortul;
Nu mai avem nici Hoțul să ne răpească ortul.

Acolo in genune... Măslinul și isopul!
Puhoaiele de stepă... Distrus'a tot Potopul!
Iahve, Iiahve...! Ascultă, te rog, te rog ascultă!
Ce-i inima de arcă din insula mea smultă?

Că-i totul mort in lume. Eli, Eli mă-nmărmuri,
Lăsându-mă o rază in noaptea fără țărmuri!

... ...

... și ploaia contenește. Din ceruri, Dumnezeul
Tăcând rosti tăcerea — pe ape — curcubeul!

Tu, Doamne Sfânt — Lumina de dincolo de soare,
Spre unde ni-e Pământul? Adâncul ce ne doare,
Ce ne-a fost rupt in două sub copitat de ape.
Unde-i Pământul nostru ce-l adormeam in pleoape?

Cu mâinile'nălțate, bastoane albe, orbul
Se indreptă la cuibul. Ca pe-un potir, pe corbul
Il ridică-n văzduhul pe unde e Cuvântul:
Du-te acum și află cu aripa Pământul!

Pe ferestruică corbul fu scos. Ce poftă in privire
E aripa prin bolte! Plutinde cimitire
Cu ce pomeni, ispite, pe corbul nostru mântu-l
Că a uitat să vină, să spună că Pământul

De-acasă se ridică, din nou, de sub puhoaie
Că munții inviară-n icoană după ploaie.
Tu având dar de aripi (in rugăciune Noe)
Găsitu-ne-ai Pământul cu lunca de aloe?

E timpul să ne'ntoarcem? S'a arătat Pământul?
Tăcerea corbeiană inveninase vântul.
Cu brațul tânăr Noe, un porumbel din gratii:
Imi pare rău de tine, dar du-te puiul tatii,

Să vezi dacă blestemul de ochi și tras pe roată
Mai află Tara noastră, să coborâm odată!
Se'ntoarse porumbelul. Pe bord, inchide crinul!
In cioc — o frunză crudă ce o-ndrăzni măslinul.

E timpul coborârii, aici e Araratul,
Ce orice strop de ploaie in Noaptea mea visatu-l
Că eu rămân pe arca de exilare grea!
Străin tărâmul ăsta! Blestem sub altă stea!

Băteți in cuie ușa! La Noapte plec. In Largul,
Inalt, pe unde aștri mi-au tot râvnit catargul,
Iar când sosi-va Tărmul, spălând ceas pe nisipuri
Voi sigila Oglindei sertarele-mi cu chipuri,

Iar patul de odihnă să nu mi-l bată ploaia
La mii de kilometri săpați adânc odaia,
Acolo, lângă magmă, sub un stejar de pară
Să m'odihnesc acasă, in brațele de Tară.

PAMFIL SEICARU SI "CHEMAREA"

de N. S. GOVORA



NTRO zi din toamna anului 1949 ne aflam mai mulți prieteni la biserica românească din Paris, când unul din cei prezenți - studentul teolog, Petre Popescu — a scos din buzunar o scrisoare și a inceput s'o citeasca. Scrisoarea era lungă, foarte lungă, dar nici unul din cei prezenți nu a protestat, ci din contra, cu cât inainta citirea, păreau mai interesați. Când a terminat, Petre Popescu, cu un gest triumfător a intrebat: Ei, să vedem dacă ghicește cineva cine este autorul? Toți au ridicat din umeri pe când eu am răspuns răspicat: Pamfil Șeicaru.

— Cum, ați citit-o și dumneavoastră?

— Nu! Acum o aud pentru prima dată, dar eu am citit in ultimii zece ani Curentul zilnic, și chiar pe front am fost abonat așa că sunt obișnuit cu scrisul domnului Seicaru. Mi-o imprumuți 24 de ore?

Petrică Popescu m-a privit lung și mi-a răspuns: V-o imprumut cu o singură condiție: să mi-o inapoiați in cel puțin in două exemplare.

Petrică a ințeles motivul pentru care i-o cerusem: voiam s-o multiplic. Ajuns acasă am inceput să bat la mașină. Scrisoarea avea 12 pagini, dar aveam o mașină de scris pe care o aveam cadou de la niște americani prieteni, foarte bună. Dar această mașină avea un defect: era americană cum am spus, și la acea vreme mașinile americane nu pătrunseseră incă in Europa și caracterele lor erau ușor de recunoscut. Am făcut vre-o 50 de copii pe care le-am trimis cu poșta.

Scrisoarea lui Pamfil Șeicaru m'a făcut multă vreme, să gândesc. Erau o mulțime de lucruri noi, lucruri pe care eu le știam vag și Șeicaru punea problema verde: *23 August, a fost o trădare.* Scrisoarea lui Șeicaru poartă data de 14 Octombrie 1948; rog pe toți românii care de atunci incoace s'au agitat pe problema lui 23 August, să-și facă un examen de conștiință și să-și răspundă dacă data de când știu ei acest lucru că 23 August a fost o capitulare, sau o trădare sau orice, poartă o dată mai veche decât 14 Octombrie 1948. Căci eu revendic pentru Pamfil Șeicaru această onoare: *A fost primul român care a spus neted: 23 August a fost o trădare.* De atunci incoace numărul celor care sunt in contra acestei celebre date s'a inmulțit așa de mult incât numărul celor ce mai sunt pentru 23 August este infim și au rămas incă, din neștiință, mai mulți, in Țară. Dar intr'o bună zi vor afla-o și cei din Țară și atunci numărul 23 Augustiștilor se va reduce și mai mult și partizanii acestei funeste date vor rămâne numai cei care ca și René Theo, au mațele pestrițe.

Odată sau de două ori pe săptămană, participam la intrunirile care se țineau intr'o cafenea de pe bulevardul Saint Michel. La ele participau vre-o lo sau 12 persoane in cap cu șeful care era *șeful de generație*, Horațiu Comăniciu și subșeful care era un oarecare Andrei Bejan. Amândoi reduși, foarte reduși, aproape de zero. Intr'o seară, Andrei Bejan care vroia să-l prezinte pe șef, adică pe Horațiu Comaniciu, ca pe un alt Avram Iancu, a spus că in ziua in care se va da semnalul luptei, de șef, adică de Horațiu Comaniciu, acesta va striga cu voce de tunet: *Și acuma, haida-hai!!!* Cei de față s-au privit surprinși unul pe altul și unii au zâmbit sau chiar tușit cu ințeles, dar cel vizat, adică Andrei Bejan, n'a ințeles nimic, adică că spusese o mare gogomănie Amândoi fugiseră de războiu: Andrei Bejan își făcuse niște studii pe care nu reușise să le termine, la Paris, iar Horațiu Comăniciu se salvase pentru binele Țării!!! La aceste intruniri se evita să se vorbească de războiu și era lăudat Mihai Viteză.

Când am citit scrisoarea lui Șeicaru, o mulțime de lucruri se lămuriseră in capul meu și intr'o seară la intrunirea *șefului de generație,* am avut curajul să spun că 23 August a fost a trădare. Am scăpat numai datorită hotăritei apărări pe care mi-a făcut-o avocatul Furlungeanu, om dintr'o bucată care făcuse și el războiul.

Și intr'o bună zi am auzit că Șeicaru era in Paris. L-am văzut și eu. Și aflase că eu fusesem acela care difuzase scrisoarea către Rădescu datorită colonelului Lupoaie, care imi cunoscuse caracterele mașinii de scris. Reintors la Palma de Mallorca, Șeicaru n'a mai putut vreme lungă să se mai intoarcă la Paris din cauza Vișoienilor, *Veniaminilor* și altor Thei care au făcut rapoarte la autoritățile franceze că Seicaru este un *anti-francez.* A fi fost in timpul războiului in contra comuniștilor insemna pentru acești domni, a fi fost anti-francez!!!

Cât a stat la Paris Șeicaru, am avut ocazia să-l cunosc pe căpitanul invalid Alexandru Cristescu care il cunoscuse și el pe Șeicaru in acest timp și-i devenise prieten. Il vedeam aproape zilnic pe Cristescu și mă frământa ideia scoaterii unei gazete. Natural vedeam o gazetă numai cu colaborarea lui Șeicaru care numai el singur știa o mie și unul de lucruri, pe care eu și Cristescu ne dădeam seama că suntem departe de a le cunoaște. Cristescu avea mai mult curaj decât mine și in ziua când i-am vorbit lui, el a sărit imediat in sus parcă ar fi fost Andrei Bejan: *Și acuma, haida-hai!*

Și așa a luat ființă *Chemarea*, intr'o după amiază de Septemvrie 1949. E drept, Șeicaru ne-a incurajat din primul moment, dar colaborarea n'a dat-o decât mai târziu. Desigur ne cunoscuse prea puțin și nu voia să se facă de râs. Din primul moment ne-a spus pe ocolite că nu vrea să scoatem o gazetă ca B. I. R. E. Dealtfel René Theo a obținut o *audiență* la Șeicaru și acesta a ințeles repede despre ce fel de om este vorba și l-a congediat imediat.

Primul număr din Chemarea a apărut la 10 Octombrie 1949 iar Șeicaru ne-a dat colaborarea numai la 20 Noembrie, vasă zică am fost puși eu și Cristescu 40 de zile la observări și chiar la incercări. La 20 Noembrie Seicaru ne-a trimis o scrisoare al cărui inceput il reproducem:

Domnilor N. S. Govora și Alex. Cristescu
Revista «Chemarea»

«Puteți fi mândri că ați isbutit să deveniți o ingrijorătoare problemă pentru actorii și figuranții farsei rezistențialiste, imaginată de nulitățile politice aflate in exil. Abia au apărut trei numere din «Chemarea» și aceștia sunt enervați, indicație a unor conștiinți turburi. Unica lor preocupare este să afle cine este inspiratorul acestei atitudini pe care o militați, cu un egal curaj și talent. Chiar această preocupare definește calitatea inferioară, periferia morală a acestei emigrații presupuse politice. Dacă nici infiorătoarea tragedie a nației nu ar fi putut să vă inspire un spirit de revoltă care face necesară identificarea cauzelor și stabilirea răspunderilor, atunci ce trebuie să se mai intâmple in România, ca un român exilat să se simtă sguduit până in străfundul conștiinței.»

Scrisoarea se termina, hotarit: cu toată convingerea alături de voi.

Pamfil ȘEICARU

Și după aceia până la sfârșit, până când Capitularzii au reușit să obțină suprimarea «Chemarii», Seicaru a rămas alături de noi. Și câte n-am avut noi de invățat in tot acest timp! In primul rând fiecare scrisoare primită de la Șeicaru era un exemplu și lecții de tot felul. Ne uimea in primul rând cunoștințele istorice pe care le avea maestrul și refuzau să i le recunoască doar cei care au mațe pestrițe, doar acei care nu au mai mult decât patru clase primare. In al doilea rând de la el am invățat să ne construim articolele, să mânuim ironia și să impletim polemica. Și recunosc că chiar de ași mai trăi 60 de ani, nu aș ajunge nici pe departe să-l egalez, deși maestrul in scrisori și chiar in articole despre mine, mă laudă, etc. Nu, niciodată nu voiu reuși să mă apropiez de maestru!

Chemarea a fost toata Șeicaru iar Cristescu și cu mine am fost doar niște palide reflecții ale celui mai mare gazetar al timpurilor: Pamfil Șeicaru. Pe mine m'a uimit totdeauna cum știa Șeicaru să polemizeze.

In Chemarea, Cristescu și cu mine, am căutat intotdeauna să-l copiem pe Șeicaru. Aveam doar curajul și in plus eram răsvrătiți: amândoi făcusem răsboiul și Cristescu își lăsase un braț pe front.

Pe acea vreme in exilul românesc se ivise *boala episcopilor*: fiecare român cu pretenții, voia să-și facă episcopul lui. Primul episcop excroc apărut in exil a fost episcopul Vasile Leu. Cine era acest Leu? In timpul războiului, evreii au strâns o sumă de bani care era destinată evreilor din Transnistria. Banii se strânseseră dar evreii aveau nevoie de cineva care să-i ducă și să-i predea evreilor. Acest om care insfârșit a fost găsit de evrei, era un popă numit Vasile Leu. Numitul Leu și-a luat obligația să ducă suma in Transnistria și să aducă, natural, o hârtie doveditoare că misiunea a fost indeplinită. Odată luați banii, popa a dispărut din Bucuresti ca să apară după vre-o două săptămâni. Evreii l-au căutat pe popă care se ascundea și odată găsindu-l, au aflat că popa nu-și putuse indeplini misiunea, că fusese arestat de autoritățile din Transnistria și banii fuseseră confiscați. Povestea era prea cusută cu ață albă ca să poată fi crezută. Evreii au cerut dovezi și dacă popa ar fi dovedit că a fost arestat și banii au fost confiscați, nu ar fi avut nimic de zis, dar... popa nu a putut aduce această dovadă pentrucă ea nu exista: banii fuseseră pur și simplu furați de popă. Evreii au făcut plângere și polițiștii l-au sfătuit pe popă cu scopul de a evita izbucnirea unui scandal, să dea banii inapoi. Dar popa nu vroia să se despartă

de bani și a preferat inchisoarea. A fost arestat și condamnat să fie trimis pe front pentru reabilitare. Ce-o fi făcut, o fi ajuns pe front sau nu, nu se știe. In cercetările noastre am stabilit că fusese inchis la Brașov și acolo intr'o zi, directorul inchisorii, făcând adunarea deținutilor, a constatat că Leu, *deținutul* Leu, se amestecase printre deținuții politici, și directorul inchisorii observând *falsul* l-a admonestat spunând tare: Ei Leu, locul tău nu e acolo, treci printre *borfași*.

De acolo, Leu apare in exil, dându-se drept episcop. Așa s'a prezentat intâiu la Salzburg și apoi la Londra. Și acolo apare cu o nouă poveste. Din inchisoare fusese trimis pe front, unde avusese o comportare eroică, incât fusese decorat cu... *Mihai Viteazul*. Natural, pentru orice ofițer, povestea nu rezista: un *soldat* nu poate obține decorația Mihai Viteazu, și cel mult o decorație pentru gradele inferioare. Dar Leu iși transformase condamnarea pentru delict comun in condamnare pentru delict *politic*. Pentru politicienii de atunci, povestea lui Leu le prindea foarte bine: era vorba de un răsvratit condamnat de Antonescu pentrucă se ridicase contra... *razboiului peste Nistru*. Niște chestiuni *marunte*, rămâneau totuși nerezolvate: cine și unde il făcuse episcop pe Vasile Leu? Dar maiorul Iliescu-el fusese ce-l care il lansase pe episcopul Leu — nu se impiedeca in aceste... mărunțișuri.

Și episcopul nostru avea niște obiceiuri cam pretențioase. Oricărui bărbat, ii intindea mâna ca să i-o sărute iar pe cucoane le săruta el pe obraz — nu pe frunte — și din ce in ce mai aproape de gură. Avea popa obiceiuri care se asemănau cu ale lui Rasputin.

Mulți ani mai târziu, la Madrid, comandorul Pătru, care-i sărutase și el mâna lui Leu, imi spunea: «nici eu nu pricep ce s'a petrecut. Sunt ofițer de stat major și deci *trebuia să stiu* că unui soldat nu i se poate da Mihai Viteazul și dacă cineva afirma aceasta, *era un mincinos*. Și totuși... l-am crezut. Nici eu nu pricep cum s'a putut intâmpla aceasta».

Acest popă caterisit făcea dese plimbări de la Londra la Salzburg, făcea slujbe imbrăcat ca un episcop — iși făcuse rost și de mitră-și dădea să i se sărute mâna de către bărbați și săruta pe cucoane pe obraz, ca in vremurile bune. Până când a aflat lucrul acesta «Chemarea» care a dat alarma. I s'a spus lui Leu pe nume, borfaș, și maiorul Iliescu a ințeles in cele din urmă că oricum pentru a face un episcop nu este așa de simplu, nu e de ajuns ca un excroc sa scrie un articol in «Făclia» — gazeta maiorului — unde alături de numele Leu, să se pună și o cruce pentruca numitul excroc să se transforme in episcop sadea.

Al doilea fals episcop a fost făcut tot la Salzburg de către un doctor numit Teodoru. Acest Teodoru era reprezentantul Caromanului in Austria. Nu știu dece o fi avut nevoie Austria de un episcop român sau o fi fost prea credincios reprezentantul Caromanului, chestiunea este secundară. Numai ca «Chemarea» și-a facut rost de un proces verbal al Caromanului din care reeșea:

Cheltuieli salarii:

— *Episcop* Al. Kukri, pe Dec., Ian. și Februarie — ... 1.000 schilingi.

— Preot Florian Găldău pe luna Februarie, 3.528,70 schilingi.

Precum se vede nu era nici o regulă: un *episcop* era plătit pe trei luni cu 1.000 de schilingi iar un simplu preot cu 3.528,70 schilingi. In treacăt fie spus, pe acele vremuri, salariul mediu al unui funcționar austriac era de 1.000 schilingi și salariul unui preot mi se pare cam exagerat. Mai important este faptul că unui refugiat care ajungea dus de nevoi pe la Caroman, i se dădea numai cinci schilingi deoarece... nu erau bani.

Cât despre *episcopul* Kukri acesta vorbea prost românește și după nume era ucrainian iar când facea slujba, producea zâmbete. Și aceste zâmbete erau produse din cauză că atunci când Kukri se ruga pentru rege și regină, sfârșitul semăna mai degrabă cu o injurătură: *Și incă ne rugăm pentru M. S. Regele și mama* 111-*uiii!*

Luați imprejur de «Chemarea», făcătorii de episcopi au renunțat in cele din urmă și Kukri s'a imbarcat pentru Brazilia renunțând desigur cu regret la episcopie. Și n'a ajuns in Brazilia. Undeva aproape de coasta s'a aruncat in apă și s'a inecat. Leu a avut un sfârșit mai misterios: a fost atras de comuniști intr'un cartier mărginaș al Vienei și răpit. Episcopul s'a dus acolo pentrucă i se spusese că intr'o casă bombardată in timpul războiului se găsește o comoară. Faptul a fost publicat de ziarele austriace, am avut cunoștință, dar nu am cautat să exploatăm succesul și maiorul Iliescu a răsuflat ușurat.

Dar șeful Caromanului din Salzburg, nu se mulțumea numai cu asta. Domnia sa, conform adresei Caromanului din Paris, avea 2.000 schilingi leafă lunară ca *indemnizație de reședință*. Domnia sa locuia in cea mai elegantă vilă din Salzburg, ocupând trei camere, din care una pentru soție, una pentru copii, și una pentru domnia sa, luând masa la restaurantul, vilei. Nu mai insistăm: șeful Caromanului din Salzburg a fost acuzat de «Chemarea» de nereguli cu date precise in sprijinul afirmațiilor sale. La «Chemarea» era abonată și Legația Statelor Unite din Paris. Peste vre-un an doctorul Teodoru a voit să emigreze in Statele Unite dar i s'a refuzat intrarea de către Legația din Paris, tocmai din cauza dosarului «Chemarii». Atunci, printr'o romăncă din Paris, numitul doctor m'a rugat să dau o nota in «Chemarea» din care să reiasă, că a fost vorba numai de o eroare. Natural, am refuzat să dau o asemenea notă, dar la rugămintea romăncei am promis să nu mai revin in cazul doctorului și el va putea să ceară din nou emigrarea și cu proptele, lucrul se va aranja.

Dar acuzația de nereguli comise de doctorul Teodoru, a rămas in picioare.

Centralele Caromanului erau la Paris și conducerea lor era in măinile inginerului Caranfil. Cu documente l-am acuzat și pe domnia sa de nereguli grave. Printre altele am precizat că numitul domn a utilizat un tânar refugiat ca servitor și ii dădea leafă din banii Caromanului. Acuzațiile lui Nicolae Caranfil erau mai grave — sprijinite de dovezi — il acuzau de fapte care frizau excrocheria. Numitul inginer a murit acum vre-o doi ani și o gazetă de limbă românească din America a scris un panegiric foarte frumos. Cu toată frumusețea panegiricului, acuzațiile aduse de «Chemarea» rămân in picioare.

In Paris pe acea vreme apărea ziarul «La Nation Roumaine» cu banii dați de Vișoianu. Sursa acestor bani a fost pe larg discutată de noi dar in special de Pamfil Șeicaru. Acest ziar era sub direcția unui Boilă care era foarte bătăios cu toata aparența puțin cam sfrijită. Un distins membru al Gărzii de fer, trecând prin Paris, a vrut să-l vadă. Și i-a spus că din datele ce le are, in Țară, luptă și mor impreună, legionari și țăraniști, deci ar trebui ca și in exil să se intâmple același lucru sau in orice caz să dispară ura. Bătăiosul Boilă a răspuns că nu poate să existe nici o impăcare, dacă in Țară sunt ingropați din intâmplare legionari alături de țăraniști, pe verzi ii va scoate din aceste gropi și ii va arunca la câini. Auzind despre belicoasa comportare a lui Boilă am dat o nota, e drept cam dură. Citind zisa notă, Șeicaru a venit cu alta, semnată *De la Sovata*, e drept foarte... impăciuitoare!!! Era un articol in care se făcea un istoric al afacerii Skoda. Redăm din acel articol, cele ce urmează:

«Imperturbabil, Grigore Iunian continua tortura repetând cu același zâmbet ironic:

— Am ascultat opinia dumneavoastră, să auzim acum și pe cel interesat in cauză. Mă rog domnule Boilă?

Și urma intrebarea.

Cel intrebat bolovania priviri speriate de vietate bovină la poartă nouă, implorând parcă ajutor. Realmente provoca milă. Un deputat — simpatizant național țărănist — incearcă să vină in ajutorul lui Boilă.

— Dumneavoastră ați spus că imprumutul de 67 de milioane vi s'a acordat de către banca din Praga pentru a desvolta exploatarea minelor de aur ce posedați.

Boilă incurajat răspunde:

— Exact, așa este.

— Atunci ați investit această sumă in construire de galerii, in achiziționarea de mașini, unelte, nu este așa?

— Desigur că așa este.

Grigore Iunian dădea semne de enervare, dar deputatul convins că a găsit puntea de salvare, continuă:

— Și ce sumă ați investit pentru a realiza maximul de randament al minelor?

Boila răspunse cu convingere.

— 450.000 de lei.

— Iar restul?

Cu o induioșătoare candoare, Romulus Boilă răspunse:

— Am facut o găinărie!!!

Neuitatul zâmbet al lui Grigore Iunian intovărăși exclamația:

— Exact, despre găinărie vrem să știm amănunte.

Bietul Boilă nu cunoștea sensul românesc al cuvântului găinărie și il intrebuința pentru crescătoria de găini. Pe fețele celor trei apărători ai lui Boilă, se nota stupoarea. Restul comisiunii abia iși stăpânea răsul.

Incurajat de amabilitatea lui Grigore Iunian, martorul Boilă a făcut o amplă descriere a «găinăriei» construită după modelul celei mai perfecte crescătorii de găini de lângă Budapesta, spunea el cu mândrie. Armand Calinescu voi să-l intrerupă, dar Romulus Boilă ii zvârli o privire dușmănoasă și continua imperturbabil descrierea găinăriei, cu lux de amanunte. Scena era de un comic unic. Când Iunian a curmat entuziasta descripție avicolă și l-a intrebat:

— Toți cei 67.000.000, minus cei 450.000 investiti in mină, i-a cheltuit cu găinăria?

— Nu, răspunse Boilă.

— Și cu restul, ce ați făcut?, insista Grigore Iunian.

— Nu mă declar...»

Intr'adevăr, articolul lui Șeicaru ,era foarte blând dar avea un comic pe care l-au gustat cu deliciu cititorii «Chemării». Fără să-l insulte ii spunea directorului gazetei țăraniste, care intâmplător se chema tot Romulus Boilă, să fie mai puțin bătăios când are un nume istoric!!!

La 20 Aprilie 1950, sub semnătura «Românul pribeag», Pamfil Șeicaru publica unul dintre cele mai usturătoare pamflete la adresa lui Gigi Anastasiu. Cine era acest Gigi Anastasiu? Unul dintre cei mai puternici și murdar om din Ministerul de Externe. Regretăm că nu-l putem reda in intregime din cauza lipsei de spațiu, dar ceva trebuie să reproducem.

«Pentru a identifica secretul lui Gigi vă voiu povesti intâmplarea cu Ilie, un servitor simpatizat de omul de incredere al lui Buzești.

Unui servitor de care esti mulțumit, cum se obișnuiește la oamenii normali, i se dă un bacșiș, un costum de haine uzate, un palton vechiu, etc. Gigi Anastasiu a trimis servitorului legației de Crăciun 1944 — era chargé d'affaires la Berna — un pachet cu șase perechi de culoți de mătase. Precum se vede Gigi cunoștea măsura culoților lui Ilie. In acea vreme Gigi in calitate de chargé d'affaires, exercita o adevărată teroare asupra coloniei românești, fiecare era amenințat cu trimiterea in Țară, ceiace asigura o supunere oarbă. Nu era pentru nimeni un secret slăbiciunea lui Gigi pentru Ilie, dar nimeni nu-și ingăduia să facă cea mai mică aluzie de teamă să nu fie denunțat și apoi expediat in Țară; dacă culoții lui Ilie au devenit, ca să spunem așa, un scandal public, faptul se datorește situatiei civile a servitorului. Ilie era, din nefericire, insurat și nevasta lui, Lenuța, o romăncă voinică și puțin evoluată, cu toate că trăia in lumea diplomaților români, a ințeles totuși limbajul secret și erotic al culoților de mătase. Discuția dintre Ilie soț și Lenuța soața ultragiată in ceiace știa ea că inseamnă asemenea daruri, nu se cunoaște, dar toată colonia română a cunoscut rezultatele: Ilie a fost bătut măr, cu vătraiul, cu făcălețul, cu o cratiță, nu știm, fapt este că bietul Ilie a purtat vânătăile și cucuile câteva săptămâni. Gigi Anastasiu (e cazul să spunem: cherchez la femme) aflând de drama intâmplată in menajul lui Ilie s'a induioșat (caz excepțional) și ca un om educat in lumea diplomatică a trimis la Geneva (unde domicilia Ilie) pe Vintilă Motaș să restabilească armonia intre Ilie și Lenuța și să aplaneze conflictul. Ii era greu diplomatului Vintilă Motaș să inceapă negocierile directe cu Lenuța, deaceia a chibzuit că este mult mai bine să intervie o femeie care ar fi putut liniști gelozia belicoasă a Lenuței. Mama lui Motaș, Madame Schintzer cum i se spunea pentrucă refuza să spună Schnitzel, a descântat pe soața ultragiată, explicându-i că nu din cauza pe care o credea ea, «conu Gigi» i-a trimis cele șase perechi de culoți de mătase lui Ilie, ci cadoul este un semn de prietenie și nu-i bine să facă atâta vuiet, căci toți românii din Elveția atârnă de bunăvoința lui «conu Gigi». Este deci in interesul Lenuței să fie ințelegătoare cu Ilie și să tacă. Să inteleagă Lenuta, că-i fată deșteaptă, ce s'ar putea intâmpla dacă «conu Gigi» s'ar supăra: imediat i-ar expedia in Țară, Ilie și-ar pierde postul, iar ajuns in Țară, vai de sufletul lor ce ar pătimi cu Rușii.

La urmă, Madame Schnitzel, cu mult simț practic, a concis: «Lenuțo fată, ce atâta zgomot pentru un fleac; poartă tu culoții de mătase și se termină vrajba dintre voi». Madame Schnitzel s'a dovedir bună diplomată deoarece culoții de mătase nu au mai turburat liniștea căminului, iar Lenuța nu a mai fost bănuitoare când Ilie a fost mutat de la Genova la Berna ca să fie la indemâna lui «conu Gigi», firește ca om de incredere».

Cititorul de azi s'ar intreba desigur, cum de a putut atunci să se publice acele articole care, normal, ar trebui să ducă la suprimarea «Chemarii». Fără indoială, peste 50 % din articolele publicate trebuiau sa ducă la suprimarea «Chemarii» cu o singură condiție: tot ceiace se afirma, să fi fost false. Toți cei atacați *știau* acest lucru și nu aveau ce face: știau că tot ceiace se scria erau *adevărate*. La sfârșit au obținut suprimarea, dar nu pentru motivul că ceiace se scria in «Chemarea» era fals, ci pentru motivul că «Chemarea» a *insultat* poliția franceză. Aceasta a fost a o mare greșală din partea mea.

Aceasta a fost o parte a «Chemării», dar a mai fost și una, cea principală, susținută de Pamfil Șeicaru: atacul in fiecare număr al actului de la 23 August 1944. S'au scris articole documentate asupra trădării de la 23 August, s'a dovedit că in seara de 23 August când s'a anunțat la radio că s'a semnat armistițiul a fost o sfruntată minciună a lui Mihai Viteză, și că un zis armistițiu s'a semnat numai la 12 Septembrie, care acuma recent s'a dovedit că și această dată este falsă, cea justă este 13 Septembrie. S'a dovedit apoi că in România intre 23 August 1944 și 6 August 1945 a fost un regim de ocupație rusească, timp in care, in folosul ocupantului, s'au trimis pe front 18 divizii, al căror rezultat a fost aproape 180.000 de români morți. Acest adevăr capitularzii l-au negat cu cea mai mare indârjire căci nu le convenea să se știe că au ajutat ca România să capituleze *en rase campagne* pentru a obține o *ocupație* rusească. Atunci Pamfil Șeicaru l-a afirmat cu tărie dar in lipsa de

PE MARGINEA CARTILOR

Istoria literaturii române de la origini până in prezent de George Călinescu. Fundația europeană Drăgan. Editura Nagard Roma 1980. *Editii II-a (editia I-a apărută in editura Fundația regală pentru literatură și artă. București* 1941).

De Istoria literaturii române de la origini a lui Călinescu mă leagă vechi amintiri. Prin anii 1945 o descoperisem in biblioteca lui tata, care deși cunoștea prea bine polemicile purtate asupra cărții respective, nu a căutat să mă influențeze ci m'a lăsat să-mi fac, așa cum proceda intotdeauna, propria-mi părere.

Astfel că foarte curând m'am văzut furat de vraja scrisului călinescian, am ajuns un adevărat rob al lui. Citind Lumea ziar al cărui director era, nu știu cum mi-a venit ideea să-i scriu, pe lângă nevinovatele mele comentarii, trimițându-i și două poezii de ale mele. Probabil influențat și de sinceritatea ce nu poate să nască decât dintr'un suflet de copil, criticul nunumai că-mi răspunde dar se arată plin de entuziasm față de modestele creații, cum poate citi oricine și azi in colectia Lumei, pseudonimul ales de mine fiind Mihai Doru. Mai târziu când am vrut să știu opinia unui alt cunoscător asupra versurilor mele, acesta aflând despre corespondența mea cu Călinescu, m'a intrebat de ce mai vreau s'o am și pe a lui mult mai puțin autorizată.

Recent in memoriile lui Al. Roseti citesc că la Lumea Călinescu conducea cu multă participație poșta redacției și că avea ca principiu de a nu publica pe nimeni, chiar și când era vorba de poeți consacrați. Iată deci incă un motiv să cred că ceace mi-a scris Călinescu n'a insemnat un simplu gest de curtoazie.

Fără legătură cu acest eveniment Istoria literaturii române de la origini a lui Călinescu mi-a rămas ca una din cărțile de căpătâi, la fel cum era Divina Comedie pentru Ludovico e Moro incarceratul sau pentru Cezar Borgia cuceritorul.

Ajuns in exil i-am cerut stăruitor lui tata cartea dar fiind prea mare și grea la cântar a avut dificultăți la poștă ca mai pe urmă directivele impuse de noile legi să nu-i mai permită expedierea.

Se va ințelege deci cu cât interes m'am adresat editurii Nagard pentru a avea cartea atunci când am aflat că va fi reeditată intr'a doua ediție.

Intretimp mi-a parvenit mai in amănunt «scandalul» din 1941 cu ocazia apariției editiei prime in editura fundațiilor regale.

Printre alții Pamfil Șeicaru scrisese in Curentul un articol vehement declarând cartea drept o pseudoistorie a literaturii române. Lucrurile au mers așa de departe incât profesorul Caracostea, directorul nou al editurii retrage cartea de pe piată, măsură temporară determinând creșterea ulterioară a cererilor legate in general de orice lucrase pe drept sau nedrept interzisă.

Nimeni nu poate contesta faptul arătat de Pamfil Șeicaru că G. Calinescu desființează in câteva rânduri pe filozoful Conta in schimb ii acordă o atenție deosebită publicându-i

şi fotografia, lui Cilibi Moise, negustor de mărunţişuri şi analfabet, aforismele acestuia, puerile prin naivitatea lor, le citează cu mărinimie ca şi când ar veni de la un Schopenhauer român. Asemenea operei lui Conta se întâmplă şi lucrării lui Balcescu Românii sub Mihai Viteazu. La aceasta mai adăogăm şi trecerea în zbor, în numai două pagini, pe lângă şcoala ardeleană cât şi pentru edificare, percepând totodată mânia lui Pamfil Şeicaru, rămasă neclintită până la moarte, redăm un pasagiu călinescian privind gândirea crestină a lui N. Crainic: «In tendinţa de a fixa adversari, ganditorul (N. Crainic, n. n.) decretează marxismul ca un izvor de «ură titanică împotriva creştinismului». Judecând faptele senin, constatarea nu se verifică. Marxismul ca toate doctrinele de mentalitate evreiască, în unanimitate universaliste, păcătuesc printr'o exagerare a ideilor de caritate şi de umanitate slăbind demnitatea şi instituţiile statale. Marxistul înţelege să refacă comunitatea primitivă creştină până la anularea firescului egoism individual şi naţional şi să aplice principiul mizei şi al păcei până la abandonarea oricărei rezistenţe».

Biată inocenţă G. Călinescu după cum se vede caracterizează marxismul cum s'ar fi putut eventual pe la sfârşitul secolului trecut cu socialismul zis utopic şi nu în 1941 — când el luase deja forma violent imperialistă a statului sovietic — cu câteva luni înainte de inceperea războiului, pentru noi, sfânt. Lui G. Călinescu noţiuni ca lupta de clasă, dictatură a proletariatului, piloni ai învăţăturii marxiste, erau complet străine, de unde încă odată, pentru a-l salva de rea intenţie, trebue să-i remarcăm crasa desinformare. Oricât s'ar fi considerat de critic integral iată că G. Călinescu nu reuşeşte să ocolească politica şi când o face persiflând pe naţionalişti se înscrie printre duşmanii poporului său. Cu cât vor trece anii, istoric şi politic articolul lui Pamfil Şeicaru îndreptată contra istoriei lui Călinescu îşi păstrează actualitatea, iar dreptatea nu este de nevoie s'o împart eu, când au săvârşit-o cu prisosimţă timpurile aşa cum au evoluat ele, oare se poate contrazice părerea lui Pamfil Şeicaru că George Călinescu prin a sa Istorie a literaturii române a făcut parte dintre aceia care au deschis drumul lui Ana Pauker în Istoria Românilor?

In lumina acestor date am fi gata să ne intoarcem faţa de la cartea lui G. Călinescu, dacă nu am citi încă din prefaţa ei că gandul autorului a fost de a aşeza pe criteriile estetismului pur, valorile literaturii române deci nu face istorie propriuzisă şi analiză critică şi estetică. Dacă vom ţine seama că în ale sale Principii de estetică G. Călinescu nu s'a arătat în stare să definească noţiunea de estetică, vom deduce că de fapt prezentarea lui ţine de felul cum l-au vorbit numai lui direct operele scriitorilor noştri, deci metoda de studiu este de bună seama ca şi cea a lui Lovinescu, una impresionistă. Subiectivismul exersat cu fervoare vrea să producă un efect schocking, de epatare şi scandal căutat cu lumânarea, uneon cedând bucuros manuscrisul arid, svonului pitoresc. Aşa de pildă numai fiindcă n'a vrut pur şi simplu să consulte şi cercetarile altora, îndrăzneşte să susţie că Dr. Carol Davila, tatăl lui Alexandru Davila autorul lui Vlaicu-Vodă, ar fi fost fiul natural al lui Liszt şi al contesei d'Agôut, atunci când el s'a născut cu câţiva ani buni înainte ca cei doi să se fi cunoscut. Pe de altă parte contesa d'Agôut, cunoscută în literatură sub pseudonimul lui Daniel Stern, avusese trei copii cu Liszt, pe niciunul nu l-a îndepărtat de la ea, al doilea fiind băiat, singurul pe care l-a avut, s'a chemat Daniel şi nu Carol, şederea ei în Parma, mai ales pentru a naşte, nu este consemnată de acte. Pe acelaşi linie se înscrie, nu atât autoportretul ce şi-l a face, doar era în obiceiul timpului — Victor Eftimiu îşi ridică o statuie în gădina din faţa casei de pe strada dr. Marcovici şi a Cismigiului — ci impresiile apucate din vânt, declarând pe Mircea Eliade lipsit de talent literar, deşi avea în faţă capodopere ca Matreyi, Domnisoara Christina şi Şarpele, scotând plin de perspective pe sterilul Ivaşcu, apropiat colaborator la Jurnalul literar din Iaşi, în timp ce-şi maltratează colegii de breaslă printre care găsim nici mai mult nici mai puţin pe un M. Dragomirescu, Bogdan-Duică, N. Cartojan, Caracostea şi alţii. Lăsându-şi gustul complet deformat de relaţii şi prietenie îi va dedica lui Roseti, evident în compensaţie pentru serviciile executate de acesta ca editor al Fundaţiei regale, câteva pagini, egale cu câte a dăruit întregii şcoli ardelene, de fals şi penibil panegiric. Deci comentatorul de literatură G. Călinescu nu rar apare ca un Dorian Gray, într'un acces de furibund narcisism, omorându-şi şi ultima picatură de obiectivitate.

Practicând în continuare critica numită de el creatoare, G. Călinescu înlocueşte aproape total analiza dupa criteriul adevărului istoric cu viziunea literară, deci, portretele lui urmează fidel camoanele genezei artistice, în ultimă instanţa prea puţin interesându-l dacă vor corespunde realităţii sau se va îndeparte flagrant de ea. Şi ceace este mai important prin stăpânirea unui talent cu totul puternic, izbuteşte realizarea unor descrieri de unică forţă şi elevaţie literară.

Asa stând lucrurile sigur Călinescu nu a scris ceace se cheamă o istorie a literaturii române, ci s'a lăsat furat de actul creaţiei în sine, aşa că drasticul cuvânt de preistorie impune înlocuirea cu cel de roman al literaturii române, deci o istorie sui generis cum o numeşte prea bunul său prieten, Mihail Ralea.

Pentru a pătrunde mai bine faptele vom face referinţă la omul Călinescu, la ceace Ortega y Gasset defineşte drept istorie a eului. Ca pregătire urmează studii italienizante, sub ocrotirea lui V. Pârvan şi Ramiro Ortiz, fiind elev al şcolii romănesti de la Roma, unde şi este autorul unor lucrări de specialitate privind propaganda catolică în ţările noastre. Din această perioadă rămâne desvoltată înclinaţia sa spre humanism şi cercetare a documentelor şi manuscriselor, în fond mult deviate de la înţelesul lor comun după cum vom vedea. Intors în ţara ocupă o catedră de profesor de literatură română la Timişoara şi Bucureşti ca apoi să treacă în învăţământul superior la Iaşi ca şi conferentiar. Neindoios apare faptul că G. Călinescu era total de pregătirea neindicat de a scrie o istorie de la origini a literaturii române neavând de pildă nicio contingentă în cariera sa cu literatura veche şi de începuturi. Pe lângă aceasta trebue să mai amintim că aşa cum semnalează cu stupoare biografii săi, G. Călinescu contrar aparenţelor, nu era un sclav al cărţii, deci departe de a fi un erudit, stăpân al metodei de literatură comparată, cum ar da impresia desele lui referinţe. Prin urmare greşelile nenumărate ce le face — recunoscute printre alţii de regretatul meu profesor D. Popovici — nu se prezentau ca la Iorga dintr'o trădare a memoriei ci aparţineau — ştiu greu de acceptat — lipsei de pregătire temeinică a candidatului.

Cei ce l-au auzit pe G. Gălinescu vorbind la Academie, în deodebi, când citea din piesele sale, îşi aduc aminte de intonaţiile sale mai mult decât penibile, călcând în mod grobian, cele mai elementare legi ale declamării. În acele momente G. Gălinescu se juca cu propria sa nebunie — fişa ei clinică din serviciile de psihiatrie o descrie acelaşi Roseti — pe plan literar repetând rolul din teatru al lui Hamlet sau în viaţă al lui Salvadore Dali. În toate ceace facea, fie că aducea laude lui Carol al doilea, comparându-l cu regele Soare, fie stăpânilor roşii sau în Institut unde îşi punea colaboratorii să-i interpreteze piesele întitulate de el potrivit, bufonerii, sau când îi recomanda lui Serban Cioculescu să se ocupe de folklor, sigur cu rezultate bune focmai fiindcă nu a avut niciodată preocupări în acest domeniu, G. Gălinescu ridică suspiciunea unui mistificator, luând totul peste picior şi în derâdere, pradă subiectivismului din el, histrion nu rar saltimbanc cu acrobaţii pe sârma sofismelor, destinul lui iar se apropie de cel al lui Salvadore Dali cu metoda-i paranoiac-picturala, sau eventual de un Cocteau mai persistent în acţiunile sale.

Deci Istoria literaturii române de la origini este scrisă de un diletant şi amator, istoria refuzându-i drepturi de autor, atunci când humanismul este întrebuinţat numai ca un termen exterior, fără un fond anume, citirea manuscriselor servind aceleaşi parade de savant pe care vrea s'o etaleze şi formatul mare şi gros al unui tom făcut să sară în ochi şi să ia adevarata vedere şi judecată.

Cu aceste premise, contestările valabile din punct de vedere ştiinţific, îşi pierd orice caracter pejorativ când urca lin pe treptele ce duc la Tempul literaturii, ele aparţinând unui mare orator, diletand dar de genui. Cladită pe impresiile unu scriitor de marcă, aşa cum ser fi scris-o Balzac sau Zola pe cea franceză, Istoria literaturii române dela origini ramâne neindoielnic unul din monumentele culturii române.

Îmbrăcând cu disimulaţie hainele şi masca unui profesor pirandelian, în apropiată pretractare îl desfiinţeaza complet, lăsând să vorbeasca vatesul şi poetul, inima din el, pe aceste noi baze reuşind să deruleze o frescă a literaturii române asa cum nu a mai facut-o nimeni până la el, eroii defilând prin faţa noastra, vii, în carne şi oase, cu gesturile unicei iconografii călinesciene, asemenea unei alte Comedii umane balzaciene.

Paginile despre Eminescu (de data aceasta îşi impune decenţa şi numai vorbeşte de boala poetului cum a făcut în a sa viaţă), Creangă, Haşdeu şi nu în ultimul rând Murnu şi atâtea altele, constituesc momente de alese vibraţii ale scrisului romănesc. Şi pentru a exemplifica încăodată modul de a-şi trata personagiile sale de roman, în cuvinte ca Velazquez în culori, citez din cutremurătoarea descriere a lui V. Pârvan: «Dacă geniul lui N. Iorga era viforos sau sălgalnic, acela al lui V. Parvan era muzical şi aolemn. Când, după câteva clipe de aşteptare, studenţii priveau spre uşa ce se deschidea apărea în faţa lor Brand. Pastorul Brand al lui Ibsen, cu haina neagră încheiată auster până sus, călcând pe un gheţar. Însă văzut de aproape, pastorul n'avea în ochii săi pătrunzători durităţi nordice, iar tristeţea încruntată într'o ironie gravă îi dădea înfătisarea unui actor tragic. V. Pârvan îşi potrivea foile în mână-căci avea să citească — cu acea încruntare visător-ironică a feţei, apoi aştepta. Şi în vreme ce sgomotele se potoleau unul câte unul, privea pe fereastră pe cerul îndepărtat sfărâmarea ideală a norilor. Apoi cânta.

Am impresia că în multe locuri (I. Vinea, Papilian) i-a servit drept călăuza B. Munteanu cu a sa Istorie a literaturii contemporane apărută în 1938, la Paris. Nu uită, urmând acelaşi exemplu, de a-l pomeni şi pe filozoful Nae Ionescu, evident din exterior dar găseste unele trăsături fundamentale ale gândirii lui. Şi el aminteste pe elevii apropiaţi ai filozofului, Mircea Eliade şi E. Cioran. În treacăt fie spus, e dureros că cei doi ajunşi la vârsta sintezelor, suferă de amnezia trecutului lor. Dealtfel nu Socrate este cel ce suferă în cazul de faţă ci din contră elevii lui, ratând ocazia de a personifica pe un Platon modern.

I s'a mai dus lui Călinescu aspra critică de a fi acordat prea multe pagini unora, prea puţine altora, meritul cerând proporţia chiar inversă şi noi credenm că obiecţia este justă.

Dar şi aici se poate susţine că în Romanul literaturii române Călinescu aşa ca Rembrandt în Garda de noapte a slujit un scop artistic, de unde aranjarea personagiilor nu după criteriul cerut al valorilor admise ci după credinţa simţirii sale, introducând atunci când clarobscurul o cerea chiar şi o fetiţă deci eroină inexistentă. La fel cu Garde de noapte a lui Rembrandt şi Istoria lui Călinescu, istoric contestabilă, ca şi creatie a frumosului rămâne o capodoperă.

Modul de a face analiză literară a lui Călinescu — cum a spus-o chiar el îi aparţine în întregime lui, cei ce vor cu deasila să-l imite cad într'un grotesc manierism, tot atât de steril. Singurul exemplu dat de Călinescu, un mare solitar şi originel, este acela de a fi în creatie cu orice preţ tu insuti, şi opera, pecete a eului creator.

Iată de ce considerăm ca bine venită acţiunea editurii Nagard de a republica Istoria lui Călinescu, cu atât mai mult cu cât ea oricum se face înafara ţării şi nu în patria criticului unde el a avut într'un timp rolul de mare şef de şcoală, de fapt un compromis fara egal, clounerie tipic călinesciană.

În ce mă priveşte nu-mi contest nici azi admiraţia ce o am pentru Istoria literaturii lui Călinescu şi o socot pe mai departe una din cărţile mele de predilecţie. mai ales de când îi cunosc mai bine adevărateie proporţii.

Indiscutabil Călinescu va persista în timp ca un mare artist, unul ce a trecut cu nepasăre, personaj de carnaval imperial pe lângă semenii lui executând tumbe şi prestidigitaţii, sub ploaia de confetti a metaforelor.

Cu toate greşelile lui de neiertat ca ideolog, cine ar putea să nege chemarea lui într'ale artei, roade divine ale frumuseţii? Ar fi de admis că în el au sălăsluit ca în pieptul lui Faust două fiinţe, una ţinând de pământ numai hulă şi tăgădă, cealaltă urcând spre cer, lauda Beatricelor dantesti, poezia pură.

G. Calinescu întrupează deci la modul absolut, dualitatea goethiană, angelo-mefistofelică a sufletului uman.

14 Nov. 1980.

OVIDIU VUIA

VACANTELE DESTINULUI de Tiberiu Vuia

Când ajunge la ultima pagină, cititorul simte o nuanţă de regret că s'a terminat cartea.

Domnul Ovidiu Vuia, care prezintă cartea, spune la sfârşitul ei: «Inchin această carte memoriei tatălui meu, dar şi tuturor acelora care au avut şi au împărtăşit o soartă, similară cu a lui». In prezentarea făcută de Editură ni se spune că fără îndoială, biografia autorului nu aparţine unui erou ci unui om obişnuit, dar cinstit, înţelegând să rămână consecvent credinţelor până la capăt.

Dar autorul ducea o viaţă liniştită, liber să gândească aşa cum şi ce vrea, până în ziua când a venit potopul. Atunci s'a schimbat totul. Omul era obligat nu numai *să facă ce nu vroia, ci să şi gândească altfel* decum vroia. A avut în parte noroc că în viaţa de până atunci, nu a căutat să se afirme pe plan politic şi s'a mulţumit cu o viaţă de visare dacă voiţi, de cugetare. Atitudinea aceasta de «chibiţ», cum o caracterizase el însuşi, l'a scăpat să cunoască «marile încercări şi chinuri ale Ţării, l'au salvat de Golgotha şi suferintele închisorilor». «M'am limitat în anii ce vor urma, după 1940 şi mai târziu, numai la meserie. Cu toatecă nu-mi puteam închipui că exerciţiul, acel mod esenţial de a fi al omului de condei, de litere, de joacă, de creiaţie, va aparţine în chip definitiv trecutului. Am continuat deci să mă menţin în aşteptare pe un teren foarte redus, între condica de prezenţă şi exerciţiul monoton al meseriei, *datoria şi pâinea*».

Dar în era comunistă nu era destul *să nu faci* nimic ci era nevoie *să şi faci* ceiace le place comuniştilor. Unele lucruri ce ţi se cer sunt uşor de îndeplinit, dar multe sunt greu, foarte greu, mai ales de un om care a fost deprins să gândească. De exemplu era uşor să mergi la toate întrunirile, să aplauzi pe cei care ţin discursuri, dar era mai greu să aprobi tot ce se spune, să zâmbeşti sau să râzi când *şeful* spune o dobitocie, şi era imposibil pentru un *om*, să devină delator pentru a se menţine pe linia de plutire.

Dar pentru omul obişnuit să gândească şi mai ales să scrie, situaţia devenea imposibilă de moment ce era totalmente interzis să scrii, căci o foaie scrisă putea deveni un capăt de acuzare. Aceste lucruri le-am gândit, citind cartea lui Tiberiu Vuia. Pare că Vuia nici nu a avut curajul să scrie până în 1965, când s'a afirmat că deacum înainte poate să se facă aceasta, adică să se scrie, căci situaţia s'a schimbat. Se vede aceasta din frazele cărţii, când se simte prezenţa invizibilă a celui ce tiranizase timp de 20 de ani, pe scriitorul care *gândea* altfel în Ţara Românească. Frazele lui Tiberiu Vuia sunt frumoase, parcă scrise cu dalta, dar se simte în ele frica cuibărită timp de 20 de ani, în vinele scriitorului. Cele povestite de scriitor se petrec într'o întreagă epocă, avem aici material care ar fi putut să se întindă, normal, pe cel mult 300 de pagini, şi vedem cum autorul le comprimă în numai o sută şi ceva de pagini. De ce? Foarte simplu. Paginile acestea trebuiau să fie prezentate unui *editor al partidului* şi numai gândul că o asemenea *personalitate* îţi va ceti gândurile, îţi dădeau fiori.

Toată cartea e plină de pagini frumoase, de personagii frumos descrise, tatăl autorului, mama lui, toate rudele autorului şi în definitiv paginile cărţii sunt pagini de antologie, da, repet, de antologie. Dar se simte că toate aceste pagini au fost comprimate de frica cuiva, de frica omului partidului căruia trebuia să se prezinte manuscrisul.

Regret că nu pot să reproduc toate aceste pagini pe care eu le consider de antologie, căci ar trebui să scriu eu a doua carte. Nu mă pot opri în nici un caz să nu reproduc două pagini, una plină de umor sănătos şi a doua plină de o duioşie care pătrunde. «Ca şi Ion, Iosif Ardelean, preot din Chitichez, autorul unei culegeri de poezii, Buchetul meu (1907), sau popa Costan din Secuşigiu faimos prin aventurile lui amoroase pe care uneori le plătea după canonul decameronic al lui Boccacio. Sătenii se apărau şi ei cum puteau de lăcomia părintelui. Astfel s'a povestit multă vreme păţania popii Costan, când prins asupra faptului, a fost ţinut cu barba în crăpătura unui butuc; aşa l'au găsit în zorii zilei oamenii, spre ruşinea lui, dar mai cu seamă a preutesei Cristina, odrasla cea mai mare a popii Pătru, tată a încă trei fete mari în casă».

Şi acuma alta: «Şi cu aceste rânduri se încheie de acu incursiunea lungă ce am făcut-o pe nepregătite într'un trecut şi într'un colţ de intimitate, răscolind atâtea vieţi, scuturând colbul de pe întâmplări, destine, neamuri, pentru care cer să obţin iertatrea umbrelor din trecut.

Aşa cum ceream ertare bunei mame când copil, mă alerga cu mătura; mai târziu când în ziua plecării mele la oraş, la şcoli, mă urmărea de la geam, cum îmi scoteam pălăria şi mă înclinam dinumeri pe când căruţa cotea în drumul mare, pierzându-ne unul de altul, ca pentru o veşnicie, sau cum mă ierta mai târziu când veneam acasă, cu maşina grăbit, cu misiuni de politică, cum nu s'a supărat nici când m'am dat la o parte din această întovărăşire gălăgioasă, speculând buna credinţă şi naivitatea civică. Dacă în alte vremuri, cunoscute de ea, în astfel de acţiuni încăpea şi un dram de altruism şi de jertfă — şi exemplul lui unchiu Mita şi Lazăr, «ablegaţii aleşi» de odinioară, îi erau oarecum mărturi — acum demagogia, nepotismul, afacerile şi corupţia au luat activităţii politice orice caracter de calitate.

Nu s'a supărat şi nu a cerut mai mult decât ceiace şi cât i-a împărţit soarta.

Pe mama Giorgina am înmormântat-o într'o zi de Decembrie, cu ger aspru, sec, senin, prin anul 1941.

Parcă în mod simbolic moartea ei a venit să încheie o epocă, un trecut; că de-aci şi viaţa mea însoţind întâmplările vremii avea să capete o direcţie mai aproape de pământ».

* * *

Dar din punctul meu de vedere, paginile cărţii lui Tiberiu Vuia, prezintă cel mai mare interes, din punct de vedere istoric. Aici, ar trebui să reproduc toate paginile cu acest interes şi regret că nu se poate, trebuind să mă mulţumesc numai cu câteva. Iată aici câteva rânduri în care ne este arătată importanţa satului lui din punct de vedere istoric: «Istoria nu prea l'a vizitat. Odată s'a nimerit, călare, până în porumbişte, sau în pădurea cu plopi. A luat strugurii şi câtivă stiuleţi de porumb (Ruşii în 1849); când avea tunuri, lătrau de departe ca nişte câini răguşiţi, iar când veneau avioane, în alt veac, prin toamna lui 1944, clămpăneau sec cum berzele de pe coşuri o fac. Şi totul se mântuia în [illegible] mai mult o zi şi o noapte».

Şi începuse revoluţia. In oraşul în care se găsea [illegible] Greguia, erau încă Ungurii puternici. Un sat, Iz[illegible] voltase în contra ungurilor şi aceştia au por[illegible] în care Greguia a fost nevoit să parti[illegible]

şi fotografia, lui Cilibi Moise, negustor de mărunţişuri şi analfabet, aforismele acestuia, puerile prin naivitatea lor, le citează cu mărinimie ca şi când ar veni de la un Schopenhauer român. Asemenea operei lui Conta se întâmplă şi lucrării lui Balcescu Românii sub Mihai Viteazu. La aceasta mai adăogăm şi trecerea în zbor, în numai două pagini, pe lângă şcoala ardeleană cât şi pentru edificare, percepând totodată mânia lui Pamfil Şeicaru, rămasă neclintită până la moarte, redăm un pasagiu călinescian privind gândirea crestină a lui N. Crainic: «In tendinţa de a fixa adversari, ganditorul (N. Crainic, n. n.) decretează marxismul ca un izvor de sură titanică împotriva creştinismului». Judecând faptele senin, constatarea nu se verifică. Marxismul ca toate doctrinele de mentalitate evreiască, în unanimitate universaliste, păcătuesc printr'o exagerare a ideilor de caritate şi de umanitate slăbind demnitatea şi instituţiile statale. Marxistul înţelege să refacă comunitatea primitivă creştină până la anularea firescului egoism individual şi naţional şi să aplice principiul mizei şi al păcei până la abandonarea oricărei rezistenţe».

Biată inocenţă G. Călinescu după cum se vede caracterizează marxismul cum s'ar fi putut eventual pe la sfârşitul secolului trecut cu socialismul zis utopic şi nu în 1941 — când el luase deja forma violent imperialistă a statului sovietic — cu câteva luni înainte de începerea războiului, pentru noi, sfânt. Lui G. Călinescu noţiuni ca lupta de clasă, dictatură a proletariatului, piloni ai învăţăturii marxiste, erau complet străine, de unde încă odată, pentru a-l salva de rea intenţie, trebue să-i remarcăm crasa desinformare. Oricât s'ar fi considerat de critic integral iată că G. Călinescu nu reuşeşte să ocolească politica şi când o face persifiând pe naţionalişti se înscrie printre duşmanii poporului său. Cu cât vor trece anii, istoric şi politic articolul lui Pamfil Şeicaru îndreptată contra istoriei lui Călinescu îşi păstrează actualitatea, iar dreptatea nu este de nevoie s'o împart eu, când au săvârşit-o cu prisosimţă timpurile aşa cum au evoluat ele, oare se poate contrazice părerea lui Pamfil Şeicaru că George Călinescu prin a sa Istorie a literaturii române a făcut parte dintre acela care au deschis drumul lui Ana Pauker în Istoria Românilor?

In lumina acestor date am fi gata să ne întoarcem faţa de la cartea lui G. Călinescu, dacă nu am citi încă din prefaţa ei că gandul autorului a fost de a aşeza pe criteriile estetismului pur, valorile literaturii române deci nu face istorie propriuzisă şi analiză critică şi estetică. Dacă vom ţine seama că în ale sale Principii de estetică G. Călinescu nu s'a arătat în stare să definească noţiunea de estetică, vom deduce că de fapt prezentarea lui ţine de felul cum i-au vorbit numai lui direct operele scriitorilor noştri, deci metoda de studiu este de bună seama ca şi cea a lui Lovinescu, una impresionistă. Subiectivismul exersat cu fervoare vrea să producă un efect schocking, de epatare şi scandal căutat cu lumânarea, uneon cedând bucuros manuscrisul arid, svonului pitoresc. Aşa de pildă numai fiindcă n'a vrut pur şi simplu să consulte şi cercetarile altora, îndrăzneşte să susţie că Dr. Carol Davila, tatăl lui Alexandru Davila autorul lui Vlaicu-Vodă, ar fi fost fiul natural al lui Liszt şi al contesei d'Agôut, atunci când el s'a născut cu câţiva ani buni înainte ca cei doi să se fi cunoscut. Pe de altă parte contesa d'Agôut, cunoscută în literatură sub pseudonimul lui Daniel Stern, avusese trei copii cu Liszt, pe niciunul nu l-a îndepărtat de la ea, al doilea fiind băiat, singurul pe care l-a avut, s'a chemat Daniel şi nu Carol, şederea ei în Parma, mai ales pentru a naşte, nu este consemnată de acte. Pe acelaşi linie se înscrie, nu atât autoportretul ce şi-l a face, doar era în obiceiul timpului — Victor Eftimiu îşi ridică o statuie în gădina din faţa casei de pe strada dr. Marcovici şi a Cişmigiului — ci impresiile apucate din vânt, declarând pe Mircea Eliade lipsit de talent literar, deşi avea în faţă capodopere ca Matreyi, Domnişoara Christina şi Şarpele, scoţând plin de perspective pe sterilul Ivaşcu, apropiat colaborator la Jurnalul literar din Iaşi, în timp ce-şi maltratează colegii de breaslă printre care găsim nici mai mult nici mai puţin pe un M. Dragomirescu, Bogdan-Duică, N. Cartojan, Caracostea şi alţii. Lăsându-şi gustul complet deformat de relaţii şi prietenie îi va dedica lui Roseti, evident în compensaţie pentru serviciile executate de acesta ca editor al Fundaţiei regale, câteva pagini, egale cu câte a dăruit întregii şcoli ardelene, de fals şi penibil panegiric. Deci comentatorul de literatură G. Calinescu nu rar apare ca un Dorian Gray, într'un acces de furibund narcisism, omorându-şi şi ultima picatură de obiectivitate.

Practicând în continuare critica numită de el creatoare, G. Călinescu înlocueşte aproape total analiza dupa criteriul adevărului istoric cu viziunea literară, deci, portretele lui urmează fidel camoanele genezei artistice, în ultimă instanţa prea puţin interesându-l dacă vor corespunde realităţii sau se va îndeparte flagrant de ea. Şi ceace este mai important prin stăpânirea unui talent cu totul puternic, izbuteşte realizarea unor descrieri de unică forţă şi elevaţie literară.

Asa stând lucrurile sigur Călinescu nu a scris ceace se cheamă o istorie a literaturii române, ci s'a lăsat furat de actul creaţiei în sine, aşa că drasticul cuvânt de preistorie impune înlocuirea cu cel de roman al literaturii române, deci o istorie sui generis cum o numeşte prea bunul său prieten, Mihail Ralea.

Pentru a pătrunde mai bine faptele vom face referinţă la omul Călinescu, la ceace Ortega y Gasset defineşte drept istorie a eului. Ca pregătire urmează studii italienizante, sub ocrotirea lui V. Pârvan şi Ramiro Ortiz, fiind elev al şcolii româneşti de la Roma, unde şi este autorul unor lucrări de specialitate privind propaganda catolică în ţările noastre. Din această perioadă rămâne desvoltată înclinaţia sa spre humanism şi cercetare a documentelor şi manuscriselor, în fond mult deviate de la înţelesul lor comun după cum vom vedea. Intors în ţara ocupă o catedră de profesor de literatură română la Timişoara şi Bucureşti ca apoi să treacă în invăţământul superior la Iaşi ca şi conferenţiar. Neîndoios apare faptul că G. Călinescu era total de pregătirea neindicat de a scrie o istorie de la origini a literaturii române neavând de pildă nicio contingenţă în cariera sa cu literatura veche şi de începuturi. Pe lângă aceasta trebue să mai amintim că aşa cum semnalează cu stupoare biografii săi, G. Călinescu contrar aparenţelor, nu era un sclav al cărţii, deci departe de a fi un erudit, stăpân al metodei de literatură comparată, cum ar da impresia desele lui referinţe. Prin urmare greşelile nenumărate ce le face — recunoscute printre alţii de regretatul meu profesor D. Popovici — nu se prezentau ca la Iorga dintr'o trădare a memoriei ci aparţineau — ştiu greu de acceptat — lipsei de pregătire temeinică a candidatului.

Cei ce l-au auzit pe G. Gălinescu vorbind la Academie, în deodebi, când citea din piesele sale, îşi aduc aminte de intonaţiile sale mai mult decât penibile, călcând în mod grobian, cele mai elementare legi ale declamării. In acele momente G. Gălinescu se juca cu propria sa nebunie — fişa ei clinică din serviciile de psihiatrie o descrie acelaşi Roseti — pe plan literar repetând rolul din teatru al lui Hamlet sau în viaţă al lui Salvadore Dali. In toate ceace facea, fie că aducea laude lui Carol al doilea, comparându-l cu regele Soare, fie stăpânilor roşii sau în Institut unde îşi punea colaboratorii să-i interpreteze piesele intitulate de el potrivit, bufonerii, sau când îi recomanda lui Serban Cioculescu să se ocupe de folklor, sigur cu rezultate bune focmai fiindcă nu a avut niciodată preocupări în acest domeniu, G. Gălinescu ridică suspiciunea unui mistificator, luând totul peste picior şi în derădere, pradă subiectivismului din el, histrion nu rar saltimbanc cu acrobaţii pe sârma sofismelor, destinul lui iar se apropie de cel al lui Salvadore Dali cu metoda-i paranoiac-picturala, sau eventual de un Cocteau mai persistent în acţiunile sale.

Deci Istoria literaturii române de la origini este scrisă de un diletant şi amator, istoria refuzându-i drepturi de autor, atunci când humanismul este întrebuinţat numai ca un termen exterior, fără un fond anume, citirea manuscriselor servind aceleaşi parade de savant pe care vrea s'o etaleze şi formatul mare şi gros al unui tom făcut să sară în ochi şi să ia adevarata vedere şi judecată.

Cu aceste premise, contestările valabile din punct de vedere ştiinţific, îşi pierd orice caracter pejorativ când urca lin pe treptele ce duc la Tempul literaturii, ele aparţinând unui mare orator, diletand dar de genui. Cladită pe impresiile unu scriitor de marcă, aşa cum ser fi scris-o Balzac sau Zola pe cea franceză, Istoria literaturii române dela origini ramâne neîndoielnic unul din monumentele culturii române.

Imbrăcând cu disimulaţie hainele şi masca unui profesor pirandelian, în apropiată pretractare îl desfiinţeaza complet, lăsând să vorbeasca vatesul şi poetul, inima din el, pe aceste noi baze reuşind să deruleze o frescă a literaturii române asa cum nu a mai facut-o nimeni până la el, eroii defilând prin faţa noastra, vii, în carne şi oase, cu gesturile unicei iconografii călinesciene, asemenea unei alte Comedii umane balzaciene.

Paginile despre Eminescu (de data aceasta îşi impune decenţa şi numai vorbeşte de boala poetului cum a făcut în a sa viaţă), Creangă, Haşdeu şi nu în ultimul rând Murnu şi atâtea altele, constituesc momente de alese vibraţii ale scrisului românesc. Şi pentru a exemplifica încăodată modul de a-şi trata personagiile sale de roman, în cuvinte ca Velazquez în culori, citez din cutremurătoarea descriere a lui V. Pârvan: «Dacă geniul lui N. Iorga era viforos sau sâlgainic, acela al lui V. Parvan era muzical şi solemn. Când, după câteva clipe de aşteptare, studenţii priveau spre uşa ce se deschidea apărea în faţa lor Brand. Pastorul Brand al lui Ibsen, cu haina neagră încheiată auster până sus, călcând pe un gheţar. Insă văzut de aproape, pastorul n'avea în ochii săi pătrunzători durităţi nordice, iar tristeţea încruntată într'o ironie gravă îi dădea înfăţişarea unui actor tragic. V. Pârvan îşi potrivea foile în mână-căci avea să citească — cu acea încruntare visător-ironică a feţei, apoi aştepta. Şi în vreme ce sgomotele se potoleau unul câte unul, privea pe fereastră pe cerul îndepărtat sfărâmarea ideală a norilor. Apoi cânta.

Am impresia că în multe locuri (I. Vinea, Papilian) i-a servit drept călăuza B. Munteanu cu a sa Istorie a literaturii contemporane apărută în 1938, la Paris. Nu uită, urmând acelaşi exemplu, de a-l pomeni şi pe filozoful Nae Ionescu, evident din exterior dar găseste unele trăsături fundamentale ale gândirii lui. Şi el aminteste pe elevii apropiaţi ai filozofului, Mircea Eliade şi E. Cioran. In treacăt fie spus, e dureros că cei doi ajunşi la vârsta sintezelor, suferă de amnezia trecutului lor. Dealtfel nu Socrate este cel ce suferă în cazul de faţă ci din contră elevii lui, ratând ocazia de a personifica pe un Platon modern.

I s'a mai dus lui Călinescu aspra critică de a fi acordat prea multe pagini unora, prea puţine altora, meritul cerând proporţia chiar inversă şi noi credenm că obiecţia este justă.

Dar şi aici se poate susţine că în Romanul literaturii române Călinescu aşa ca Rembrandt în Garda de noapte a slujit un scop artistic, de unde aranjarea personagiilor nu după criteriul cerut al valorilor admise ci după credinţa simţirii sale, introducând atunci când clarobscurul o cerea chiar şi o fetiţă deci eroină inexistentă. La fel cu Garde de noapte a lui Rembrandt şi Istoria lui Călinescu, istoric contestabilă, ca şi creatie a frumosului rămâne o capodoperă.

Modul de a face analiză literară a lui Călinescu — cum a spus-o chiar el îi aparţine în întregime lui, cei ce vor cu deasila să-l imite cad într'un grotesc manierism, tot atât de steril. Singurul exemplu dat de Călinescu, un mare solitar şi originel, este acela de a fi în creatie cu orice preţ tu însuti, şi opera, pecete a eului creator.

Iată de ce considerăm ca bine venită acţiunea editurii Nagard de a republica Istoria lui Călinescu, cu atât mai mult cu cât ea oricum se face înafara ţării şi nu în patria criticului unde el a avut într'un timp rolul de mare şef de şcoală, de fapt un compromis fara egal, clounerie tipic călinesciană.

In ce mă priveşte nu-mi contest nici azi admiraţia ce o am pentru Istoria literaturii lui Călinescu şi o socot pe mai departe una din cărţile mele de predilecţie mai ales de când îi cunosc mai bine adevăratele proporţii.

Indiscutabil Călinescu va persista în timp ca un mare artist, unul ce a trecut cu nepasăre, personaj de carnaval imperial pe lângă semenii lui executând tumbe şi prestidigitaţii, sub ploaia de confetti a metaforelor.

Cu toate greşelile lui de neiertat ca ideolog, cine ar putea să nege chemarea lui într'ale artei, roade divine ale frumuseţii? Ar fi de admis că în el au sălăşluit ca în pieptul lui Faust două fiinţe, una ţinând de pământ numai hulă şi tăgădă, cealaltă urcând spre cer, lauda Beatricelor dantesti, poezia pură.

G. Calinescu întrupează deci la modul absolut, dualitatea goethiană, angelo-mefistofelică a sufletului uman.

14 Nov. 1980.

OVIDIU VUIA

VACANTELE DESTINULUI de Tiberiu Vuia

Când ajunge la ultima pagină, cititorul simte o nuanţă de regret că s'a terminat cartea.

Domnul Ovidiu Vuia, care prezintă cartea, spune la sfârşitul ei: «Inchin această carte memoriei tatălui meu, dar şi tuturor acelora care au avut şi au împărtăşit o soartă, similară cu a lui». In prezentarea făcută de Editură ni se spune că fără îndoială, biografia autorului nu aparţine unui erou ci unui om obişnuit, dar cinstit, înţelegând să rămână consecvent credinţelor până la capăt.

Dar autorul ducea o viaţă liniştită, liber să gândească aşa cum şi ce vrea, până în ziua când a venit potopul. Atunci s'a schimbat totul. Omul era obligat nu numai *să facă ce nu vroia, ci să şi gândească altfel* decum vroia. A avut în parte noroc că în viaţa de până atunci, nu a căutat să se afirme pe plan politic şi s'a mulţumit cu o viaţă de visare dacă voiţi, de cugetare. Atitudinea aceasta de «chibiţ», cum o caracterizase el însuşi, l'a scăpat să cunoască «marile încercări şi chinuri ale Ţării, l'au salvat de Golgotha şi suferinţele închisorilor». «M'am limitat în anii ce vor urma, după 1940 şi mai târziu, numai la meserie. Cu toatecă nu-mi puteam închipui că exerciţiul, acel mod esenţial de a fi al omului de condei, de litere, de joacă, de creiaţie, va aparţine în chip definitiv trecutului. Am continuat deci să mă menţin în aşteptare pe un teren foarte redus, între condica de prezenţă şi exerciţiul monoton al meseriei, *datoria şi pâinea*».

Dar în era comunistă nu era destul *să nu faci* nimic ci era nevoie *să şi faci* ceiace le place comuniştilor. Unele lucruri ce ţi se cer sunt uşor de îndeplinit, dar multe sunt greu, foarte greu, mai ales de un om care a fost deprins să gândească. De exemplu era uşor să mergi la toate întrunirile, să aplauzi pe cei care ţin discursuri, dar era mai greu să aprobi tot ce se spune, să zâmbeşti sau să râzi când *şeful* spune o dobitocie, şi era imposibil pentru un *om*, să devină delator pentru a se menţine pe linia de plutire.

Dar pentru omul obişnuit să gândească şi mai ales să scrie, situaţia devenea imposibilă de moment ce era totalmente interzis să scrii, căci o foaie scrisă putea deveni un capăt de acuzare. Aceste lucruri le-am gândit, citind cartea lui Tiberiu Vuia. Pare că Vuia nici nu a avut curajul să scrie până în 1965, când s'a afirmat că deacum înainte poate să se facă aceasta, adică să se scrie, căci situaţia s'a schimbat. Se vede aceasta din frazele cărţii, când se simte prezenţa invizibilă a celui ce tiranizase timp de 20 de ani, pe scriitorul care *gândea* altfel în Ţara Românească. Frazele lui Tiberiu Vuia sunt frumoase, parcă scrise cu dalta, dar se simte în ele frica cuibărită timp de 20 de ani, în vinele scriitorului. Cele povestite de scriitor se petrec într'o întreagă epocă, avem aici material care ar fi putut să se întindă, normal, pe cel mult 300 de pagini, şi vedem cum autorul le comprimă în numai o sută şi ceva de pagini. De ce? Foarte simplu. Paginile acestea trebuiau să fie prezentate unui *editor al partidului* şi numai gândul că o asemenea *personalitate* îţi va ceti gândurile, îţi dădeau fiori.

Toată cartea e plină de pagini frumoase, de personagii frumos descrise, tatăl autorului, mama lui, toate rudele autorului şi în definitiv paginile cărţii sunt pagini de antologie, da, repet, de antologie. Dar se simte că toate aceste pagini au fost comprimate de frica cuiva, de frica omului partidului căruia trebuia să se prezinte manuscrisul.

Regret că nu pot să reproduc toate aceste pagini pe care eu le consider de antologie, căci ar trebui să scriu eu a doua carte. Nu mă pot opri în nici un caz să nu reproduc două pagini, una plină de umor sănătos şi a doua plină de o duioşie care pătrunde. «Ca şi Ion, Iosif Ardelean, preot din Chitichez, autorul unei culegeri de poezii, Buchetul meu (1907), sau popa Costan din Secuşigiu faimos prin aventurile lui amoroase pe care uneori le plătea după canonul decameronic al lui Boccacio. Sătenii se apărau şi ei cum puteau de lăcomia părintelui. Astfel s'a povestit multă vreme păţania popii Costan, când prins asupra faptului, a fost ţinut cu barba în crăpătura unui butuc; aşa l'au găsit în zorii zilei oamenii, spre ruşinea lui, dar mai cu seamă a preutesei Cristina, odrasla cea mai mare a popii Pătru, tată a încă trei fete mari în casă».

Şi acuma alta: «Şi cu aceste rânduri se încheie de acu incursiunea lungă ce am făcut-o pe nepregătite într'un trecut şi într'un colţ de intimitate, răscolind atâtea vieţi, scuturând colbul de pe întâmplări, destine, neamuri, pentru care cer să obţin iertatrea umbrelor din trecut.

Aşa cum ceream ertare bunei mame când copil, mă alerga cu mătura; mai târziu când în ziua plecării mele la oraş, la şcoli, mă urmărea de la geam, cum îmi scoteam pălăria şi mă înclinam dinumeri pe când căruţa cotea în drumul mare, pierzându-ne unul de altul, ca pentru o veşnicie, sau cum mă ierta mai târziu când veneam acasă, cu maşina grăbit, cu misiuni de politică, cum nu s'a supărat nici când m'am dat la o parte din această întovărăşire gălăgioasă, speculând buna credinţă şi naivitatea civică. Dacă în alte vremuri, cunoscute de ea, în astfel de acţiuni încăpea şi un dram de altruism şi de jertfă — şi exemplul lui unchiu Mita şi Lazăr, «ablegaţii aleşi» de odinioară, îi erau oarecum mărturi — acum demagogia, nepotismul, afacerile şi corupţia au luat activităţii politice orice caracter de calitate.

Nu s'a supărat şi nu a cerut mai mult decât ceiace şi cât i-a împărţit soarta.

Pe mama Giorgina am înmormântat-o într'o zi de Decembrie, cu ger aspru, sec, senin, prin anul 1941.

Parcă în mod simbolic moartea ei a venit să încheie o epocă, un trecut; că de-aci şi viaţa mea însoţind întâmplările vremii avea să capete o direcţie mai aproape de pământ».

* * *

Dar din punctul meu de vedere, paginile cărţii lui Tiberiu Vuia, prezintă cel mai mare interes, din punct de vedere istoric. Aici, ar trebui să reproduc toate paginile cu acest interes şi regret că nu se poate, trebuind să mă mulţumesc numai cu câteva. Iată aici câteva rânduri în care ne este arătată importanţa satului lui din punct de vedere istoric: «Istoria nu prea l'a vizitat. Odată s'a nimerit, călare, până în porumbişte, sau în pădurea cu plopi. A luat strugurii şi câtivă ştiuleţi de porumb (Ruşii în 1849); când avea tunuri, lătrau de departe ca nişte câini răguşiţi, iar când veneau avioane, în alt veac, prin toamna lui 1944, clămpăneau sec cum berzele de pe coşuri o fac. Şi totul se mântuia în cel mai mult o zi şi o noapte».

Şi începuse revoluţia. In oraşul în care se găsea Laurean Greguia, erau încă Ungurii puternici. Un sat, Izdioara, se revoltase în contra ungurilor şi aceştia au pornit represiunea în care Greguia a fost nevoit să participe. «Convoiul fu

oprit la marginea șoselei pe un platou și se dădu ordinul să fie executați câțiva din ostatecii participanți la răzmeriță. Din adăpostul lui, Greguia vocifera în zadar, că există o judecată, că oamenii nu sunt vinovați, că nu există nici un temei, nici o îndreptățire ca ei să fie uciși.

S'au ales dintre prizonieri oameni fără familie, era totuși un criteriu, un licăr de omenie, printre ei și străinul acela beat, fără nume, și-acum părând a fi capul tuturor acestor întâmplări triste, o a doua victimă un flăcăiandru, aproape un copil, și un bărbat ca de vreo 40-50 de ani; desculți, îmbrăcați sumar, cu pălării de paie, în mijlocul lui Noiembrie, își făcură cruce, simplu, larg, bărbătește, fără panică...

Au murit demni, frumos, drepți la comanda «Foc» dată de comandantul plutonului de execuție, cadetul aspirant *Cohn L.*, puștilor aliniate: un sârb, un român, un evreu. Suit în plasa lui din căpatul căruții, Greguia participa mut, terifiat, cu inima sfâșiată».

Acest *Cohn*, mie îmi miroase a *neamț*, dar poate mă înșel.

In oraș a avut loc vizita oficială a generalului francez Berthelot. Fără îndoială cititorii știu că generalul Berthelot este fostul șef al misiunii militare franceze în România. După semnarea tratatului de pace de la Buftea, Berthelot a plecat în Franța, via Murmansk. Din Franța, generalul și-a găsit un post în armata de la Salonic și cu această armată a venit în Banat. Fără îndoială că Berthelot era un prieten, un mare prieten al Românilor, dar nu era el șeful acestei armate de Salonic.

Și mergând mai departe, constatăm că șeful armatei de Salonic nu făcea nici el ce vroia și trebuia să se conforme ordinelor primite de la Paris. Și aceste ordine nu erau deloc prietenoase. Armata de la Salonic era cunoscută sub numele de armata generalului Sarrail, despre care oșteanul român cu doi ani și jumătate mai înainte stia că, pe când el *se bătea* în Carpați, Sarrail *stătea* la Salonic. *O Sarrail, Sarrail, Sarrail, Noi ne batem și tu stai!* Acea armată atât de mult așteptată cu doi ani și jumatate înainte, atât de bietul oștean și fără îndoială și mai mult de bietul Ionel Brătianu, sosise însfârșit. Brătianu, conform hârtiilor pe care le semnase cu Francezii, îi așteptase cu doi ani și jumatate mai înainte ca să se întâlnească cu armata românească ce înainta victorioasă în Ardeal și să ia primire *tot* Banatul, și a întâlnit o armată deloc prietenoasă. Aceasta armată venea însoțită de armata sârbească, care înțelegea că *tot* Banatul era al lor și nu al Românilor până la Belgrad cum i se semnaseră hârtiile lui Brătianu de către Francezi. Cu această ocazie Brățianu a putut să afle că hârtiile ce erau în posesia lui erau false, erau niște hârtii semnate de Francezi la nevoie și că dacă ar mai fi ținut la preț, atunci i s'ar fi dat și Belgradul. Bineînțeles, pe hârtie. Acum Brătianu constata că armata atât de mult așteptată altădată, dăduse Sârbilor tot Banatul, iar Românilor le permisese să ocupe numai o mică parte din Ardeal. Iată ce notează Tiberiu Vuia: *«Pe un petec de pământ, nici trei județe, se împărțeau acum patru puteri militare și se disputau trei influențe politice. Armata franceză, sârbească, românească și pe o fâșie dinspre Nord, armata populară maghiară, ocroteau fiecare în felul ei, câte o formă de viața, ce-și căuta drepturile și câștigurile pe vadul vechi»*.

In Arad, generalul Gondrecourt se înconjurase cu elemente din cercurile oficiale de ieri, pe care le-a recunoscut și autorizat să funcționeze ca unice organe administrative și gospodărești ale orasului. Gondrecourt a autorizat constituirea unei jandarmerii locale care să poarte brasarda tricoloră *roșu-alb-verde!!!* Există o explicație firească a comportării numitului general căci «se spunea» că lunecase în mrejele întinse de o prea frumoasa doamnă, Goldsmidt, al cărui oaspe a și fost cât timp a petrecut la Arad. Această doamnă, fie ce o fi, dar tot *nemțoaică* mi se pare!!!

La 17 Mai 1919, au intrat trupele române în Arad și a încetat *ocupația franceză*, atât de prietenoasă cu Ungurii și neprietenoasă cu Românii, cărora nu le serveau la nimic hârtiile semnate de Ionel Bratianu în 1914. Fără îndoială că nu am pretenția de a fi făcut multe cercetări în materie, dar pâna acum nu am găsit nimic despre *ocupația franceză* a Aradului, pâna la cartea lui Tiberiu Vuia. E explicabil, deoace până în 1944, nu s'a scris nimic din condescendență față de francezi iar după 1944 aceiași condescendență față de Unguri ne oprea să notăm fapte ca cele de mai sus. Și totuși aceste fapte au existat, deci *sunt istorice*.

In afară de notele care pot să intereseze pe cititor din punct de vedere istoric, se mai găsesc în această carte fel de fel de note care pot să intereseze pe cititori, în special pe cei din regat, asupra stării sociale din partea locului. Astfel, cititorul va constata cu placere că în satul care nu avea onoarea să fie trecut pe hartă, se găsea un cor de țărani, condus de un preot, și se găsea o farmacie și alte lucruri. E interesant, nu?

Pentru aceste motive, socotesc eu că orice cititor va constata cu regret că această carte se termină prea repede.

N. S. G.

EPIGRAME

De Nicolae NOVAC

D-lui Radu Enescu, autorul
volumului «Leagănul Gândirii».
Istorie analitică a gândirii
grecești:

Numele-ți mi-amintește: «Rapsodia Română».
Mă'ntreb deci, pe drept, ce soartă păgână
Te făcu să scrii istoria gândirii grecești?!
Cu «escu»» 'n coadă m'așteptam s'o fi scris
pe-a celei românești.

* * *

Unui prieten originar depe
Mureș și soției sale, depe
Târnave, ce nu se mai înțeleg:

Pe Mureș și pe Târnave,
Se'mpletesc cărări suave.
Dar la casa dumnealor;
Dracul și-a făcut... pridvor.

* * *

Cuplului de poeți: Florica Bațu
și Dumitru Ichim, fericiți părinți
a trei odrasle:

Pe Florica și Ichim,
Ii văd, floare pe chilim.
Dar pe Bațu și Dumitru,
Ii văd, joarde... pe pupitru.

* * *

Unui prieten ce mi-a scris:
«Nu ești, ce pari a fi»:

Ai dreptate că nu-s ce par a fi
Și anii o dovedesc cu fiecare zi.
Dar, sincer, nici tu, prietene iubit,
Nu ești decât un... sărman ramolit.

* * *

D-lui Ion Rațiu, crainic la radio
B. B. C. din Londra în timpul
războiului și autorul volumului
«România de azi» ce are ca subtitlu
«Comunism sau independență»:

Intrebarea de sub titlu, e bună, ca decență:
— «Comunism sau... independență» —
Sunt convins deci că nu ești comunist;
Ești ceva mai «breaz»: ... Be-Be-Cist...



NOTE SI COMENTARII

CU GOVORA LA TOLEDO

de Ovidiu VUIA



DEȘI ziua începuse destul de mohorâtă, plecasem totuși, eu, Govora și doamna lui, Eugenia, Andromaca și Laura în aceiasi persoană. Și până la urmă vremea s'a arătat cu noi marinimoasă, daruindu-ne la Toledo un cer senin ca o boltă de sticlă și un soare, lasând să curgă pe umerii noștri mantii de argint.

Și socotesc că nu se va mira nimeni că în fața stâncilor spintecate de Tajo, cu podurile arabe peste el, noi ne aduceam aminte de Bistrița cu toancele ucise cât și de Moldova, țara lui Ștefan Vodă, cel Mare.

Am parcurs străzile înguste ale cetății de acum trei sute de ani, căutându-l de la Santa Cruz, la biserica Santo Tomé, până la casa lui, niciunde găsindu-l mai apropiat, mai revelat, pe artistul El Greco. Unii exegeți condusi de parametrii orbi ai materiei au susținut că personajiile sale sunt atât de alungite și deformate fiindcă pictorul ar fi suferit de o malformație oculară. O astfel de aserțiune se condamnă a fi rânduită sub considerațiile burlești ale lui Sancho Pança eventual aparținând ideilor viticole ale batjocoritului de doamnele de casă bătrânul Falstoff. Eroii din pânzele lui El Greco, Inmormântarea contelui de Orgaz și martiriul sfântului Mauriciu și a legiunii tebane, reprezintă sufletul omului înălțându-se spre cer, culorile de verde-albăstrui îi sunt proprii așa cum altele aparțin maeștrilor și rivalilor săi, Tițian și Tintoretto. Și-apoi încercarea de a le defini apare tot atât de dificilă, să nu zic imposibilă, ca și acea a unui muritor căruia atâtându-i-se paradisul, el ar căuta să-l descrie făcând uz de cuvintele date pentru a se servi numai pentru denumirea celor pământești. Adică doresc să spun, culorile lui El Greco nu pot să fie decât simțite, demonstrându-se încăodată că această facultate a omului face parte din transcendența lui, oferindu-i posibilitatea de a ieși din mărginire, îndreptându-se săgeată către cele divine, așa cum sunt și lucrările născutului în depărtata Candia și căruia spaniolii în loc de Domenico Theotokopulos îi spuneau simplu, Grecul.

Ne-au minunat și sinagogele-moschee purtând pe ziduri covoare de arabescuri exprimând o monotonie sacră și superba a cântecului maur, melopee murmurată peste evantaiele palmierilor sub umbra cărora lângă fântâni se împlinea o pace lină și albă, cât și catedrala împodobită ca o procesiune pornită spre Domnul, în stihare și patrafire de purpură și nestemate. Flamboyantul și barocul chiar și ciurugurescul completeaza goticul spaniol într'o unitate perfectă delimitând o spiritualitate țâșnită ca un gheizăr spre înalturi.

Privirile noastre au poposit și la câte un patio, curte arabă, cu multă verdeață, flori, ghirlande și trepți, tapisate cu brâuri de majolică, azura de safir sau galbenă de olmaz, gândul toledanului fiind acela de a-și face până una alta un colț de eden chiar la el în casă.

Toledo este o răspântie unde se întâlnesc toate drumurile istoriei spaniole.

Ne-am terminat itinerarul la biserica San Juan de los Reyes unde arhitectura este în același timp sculptură, dantelă, horbotă, dahlii ale cerului, luând forme în piatră. Mănăstirea cu stâlpii orânduiți într'o euritmie de poem dantesc, și portocalii grei de rod, a ceva din grădina raiului pictată de Fra Angelico în cucernica lui Buna Vestire, întregul armonizând muzici de îngeri pe corzi de viori și liră, asemenea unei simfonii de Mozart.

De los Reyes este o sinteză majoră în marmoră a tuturor artelor.

Dar Govora nu-și putea încheia excursia fără să nu ne ducă la monumentul ce-i era mai drag, Alcazarul. După ce-am făcut înconjurul măreţului edificiu de renaștere, ne-am recules în gând lângă mormintele generalului Moscardó și ale soldaților săi, Govora povestindu-ne ca'ntro rugăciune, despre fiul generalului prins de roșii, pus în legătură telefonică cu tatal lui pentru a-l convinge să se predea. Preferând moartea, trădării, în loc de orice altăceva fiul i-a spus generalului: «Tată nu te lăsa, dă-i așa mai departe».

Trebue să mărturisesc că am scris despre poezia lui Govora cu toată prețuirea având certitudinea că i-am ghicit adevărata personalitate. M'am înșelat, căci doar acum la Toledo în fața Alcazarului l-am pătruns în esență și autentic, pe omul Govora.

El ca și Carlyle este un romantic manifestând admirație pentru erou și eroism, într'o epocă în care suntem cu de-a-sila învățați că omul nu este înzestrat cu o astfel de calitate. Pe această cale atrag atenție tuturor acelor criticați de Govora să mediteze profund asupra cuvintelor sale fiindcă ele vin de undeva dintr'un izvor curat, ca un glas al timpurilor ce încă au mai crezut în măreția absolută a omului sau cu alte vorbe chiar din sângele strămoșilor noștri.

Scriu toate acestea ca unul ce numai erou nu sunt și de mult am căzut pradă profetilor ce consideră arta fără nicio lagătură cu morala sau vreo altă vocație omenească. Dar așa precum unul învățat cu drogul — al literaturii în cazul de față — poate să-și recunoască și abroge vițiile, îmi este și mie permis să ridic statuie omului reprezentând nu ceace sunt ci ceace ar fi trebuit să fiu.

M'am despărțit de el într'o gară plină de oameni, îmbulzeală și gălăgie așa că am rămas cu regretul că nu am putut să-i dau decât mâna neavând vreme să-l îmbrățisez, să-l strâng la piept așa cum se cuvine între frați. O fac acuma; pe această cale inima mea sărută pe amândoi obrajii, inima omului Govora, mulțumindu-i pentru clipa furată Eternității, în aceea zi însorită de început de Octombre, pe unul din drumurile marei Cunoașteri.

Scrisă în Catedrala din Burgos, maosoleul Cidului, toamna anului 1980.



PAMFIL SEICARU SI...

probe, capitularzii îl negau doar, și iată că a venit proba. In cartea «Contribuția Rominiei (cu i din i) la razboiul antihitlerist» de colonel I. Cupșa, se citește: «Intr'o notă adresată de guvernul sovietic guvernului român la *6 August 1945*, prin care comunica hotărirea de a restabili relațiile cu România, se făcea mențiune despre» participarea activă a României, începând de la 23 August 1944, la lupta împotriva Germaniei hitleriste, alături de Aliați».

Inainte de Noembrie 1949, capitularzii erau mândri, nimeni nu avea curajul să spună ceva în contra lui Mihai Viteză. La 15 Aprilie 1952, dată la care «Chemarea» a fost suprimată, li se spunea cu voce tare: *vânzători de Țară. Și aceasta se datora lui Pamfil Șeicaru.* Capitularzii au susținut teza armistițiului, etc. până și-au dat seama că nu-i mai crede nimeni și însfârșit prin gura lui Nicolae Penescu ne-au spus că totul a fost făcut cu scopul *de a se salva ce se mai putea salva*. Cu această teorie Penescu a reușit să obțină trecerea de partea capitularzilor, a unui dușman natural al lor, dizidenții legionari, care, sub conducerea părintelui Boldeanu a trecut au arme și bagaje la dușmani. Dar Nicolae Penescu își dă seama că a fost doar un succes înșelător.

Pamfil Șeicaru a murit dar materialul din «Chemarea», depus în bibliotecile Occidentului, va ramâne prețios și la el vor face apel în viitor istoricii care vor scrie istoria *adevărată*.

REDACTIONALE

Dragi cititori,

Schimbări importante survenite în administrația și conducerea tipografiei care lucrează revista noastră, au provocat înrzierea cu care primiți numărul 26 pe lunile Decembrie 1980-Ianuarie 1981, schimbări provocate de criza economică prin care trece țara, gazda noastră, care a obligat la restrângerea mânei de lucru, renunțarea la orele suplimentare și exigența plății anticipate a lucrărilor depuse.

Aceste măsuri drastice reduc enorm activitatea atelierelor și debună seamă sacrificații suntem noi, cei ce nu putem anticipa costul, fiind siliți să asteptam intervalele libere dintre tipăriturile celor care dispun de mijloacele materiale necesare.

Vă rugăm să scuzați întârzierea și să fiți siguri că cei 26 de ani de colaborare cu noi, care-i obligă, precum și numărul crescând al abonaților, ne vor îngădui să remediem în mare măsură aceste neajunsuri și să ne continuăm lupta.

Asta nu înseamnă că Dvs. trebue să micșorați efortul în difuzarea revistei, al contribuirii prompte și al determinării «restanților» cunoscuți să-și achite obligațiile ce și-au luat de a ne sprijini lupta pentru adevăr și Tară. Tuturor un gând bun în Noul An, mulțumiri și românești îmbrățișeri.

TRAIAN POPESCU

* * *

Se împlinesc curând șapte ani dela plecarea dintre noi a marelui militar, camarad luptător și mare Român, Generalul Platon Chirnoagă.

Ca un omagiu adus memoriei lui, Editura Carpații a decis să imprime a doua ediție a lucrării lui: «Istoria Politică și Militară a Răsboiului României contra Rusiei Sovietice», tipărită în 1965 și astăzi epuizată. Operă de incalculabilă valoare pentru istoricii de mâine fiind singura narare onestă și veridică a celor întâmplate în țara noastră și Europa între 1938-1945 și drama provocată ambelor.

In anii ulteriori apariției cărții, Generalul a urmărit cu atenție tot ceace militarii și istoricii germani au desvălut în legătură cu răsboiul din Est, a revizuit, a adăugat și complectat lucrarea lui, lăsând generațiilor viitoare singurul document care redă adevărul asupra răsboiului Romaniei împotriva Rusiei Sovietice, atât de falsificat și denaturat de făuritorii dramei dela 23 August 1944 și de regimul comunist din Tară.

Noua ediție va depăși cu ca 200 de pagini pe cea anterioară și va constitui pentru noi toți cei din exil, pledoaria cea mai valabilă în apărarea drepturilor noastre la libertate natională și integritate teritorială, prin restituirea teritoriilor Basarabiei, Bucovinei și Herței, tâlhărește anexate de Sovietici.

Deacea îmi îngădui să vă adresez tuturor, dragi compatrioți, acest apel rugându-vă să contribuiți cu toții, fiecare cu cât poate, pentru tipărirea cărții cât mai repede, trimițând dania voastră pe numele și adresa editurii indicată mai jos.

Editura Carpatii - Traian Popescu



CARPATII

REVISTA CULTURALA SI DE ACTIUNE ROMANEASCA IN EXIL

Director-Proprietar:

TRAIAN POPESCU

APARE ODATA LA DOUA LUNI

SUB INGRIJIREA UNUI COMITET DE REDACTIE

★

Redacția și Adminisratia:

Calle Conde de Peñalver, 82, 4.
Teléf. 402 11 01 - MADRID-6

Correspondenta:

Apartado 9.283 - MADRID (España)

★

Abonamente:

Anual ... ... 30 $ USA
De susținere ... ... 60 $ USA
Expedierea Avion plus. 10 $ USA

EDITURA CARPATII ANUNTA

Au apărut:

LA GRANDE THRACE, par Prof. A. Boldur, premier volume ... ... 15 $ USA
ISTORIA ROMANILOR DIN DACIA TRAIANA, de A. D. Xenopol, vol I, II ... ... 10 $ USA
ISTORIA LITERATURII ROMANE, de D. Murărașu, epuizat ... ...
NATIONALISMUL LUI EMINESCU, de D. Murărașu ... ... 10 $ USA
POVEȘTI, de Ion Creangă, în fascicole ... ... 10 $ USA
DACIA, de Vasile Pârvan ... ... 10 $ USA
PRECURSORI, de Octavian Goga ... ... 5 $ USA
ISTORIA PARTIDELOR, NAȚIONAL, ȚARANESC ȘI NAȚIONAL-ȚARANESC, de Pamfil Seicaru ,vol I, II ... ... 3 $ USA
ISTORIA POLITICA ȘI MILITARA A RAZBOIULUI ROMANIEI CONTRA RUSIEI SOVIETICE, de General Platon Chirnoaga ... 12 $ USA
KARL MARX: INSEMNARI DESPRE ROMANI. Texte inedite cu comentariu de Pamfil Șeicaru ... ... 10 $ USA
ȘTEFAN CEL MARE, VOIEVOD AL MOLDOVEI, de prof. Alexandru Boldur ... ... 10 $ USA
ISTORIA DACIEI ȘI CONTINUITATEA DACOROMANA, de General Platon Chirnoagă ... ... 10 $ USA
LE NID, UNITE DE BASE DU MOUVEMENT LEGIONNAIRE, de Faust Bradescu ... ...
POVEȘTI FARA ȚARA, nuvele, de Faust Bradescu, N. Novac și N. S. Govora ... ... 5 $ USA
UNIREA NATIONALA IN COMPLEXUL POLITIC EUROPEAN, de Pamfil Șeicaru ... ...
DICTIONAR ROMAN-SPANIOL, de Prof. Ion Protopopescu, rustică. 3 $ USA
Legat pânză ... ... 6 $ USA
CORNELIU ZELEA CODREANU, DOUAZECI DE ANI DE LA MOARTE, de Gr. Manoilescu, T. Popescu, etc ... ...
MOTA ȘI MARIN, DOUAZECI ȘI CINCI DE ANI DE LA MOARTE, de Prat y Soutzo, Marqués de Nantouillet, Blas Piñar, Gr. Manoilescu ... ... 5 $ USA
DUMNEZEU S'A NASCUT IN EXIL, de *Vintilă Horia* ... ... 5 $ USA
RELATIILE ROMANO-RUSE, de *N. S. Govora*, vol. I ... ... 12 $ USA
OSTROVUL LUMINILOR, de O. Vuia ... ... 10 $ USA
LA GARDE DE FER ET LE TERRORISME, par Faust Bradescu ... 5 $ USA
VACANTELE DESTINULUI, de Tiberiu Vuia ... ... 10 $ USA
5 $ USA